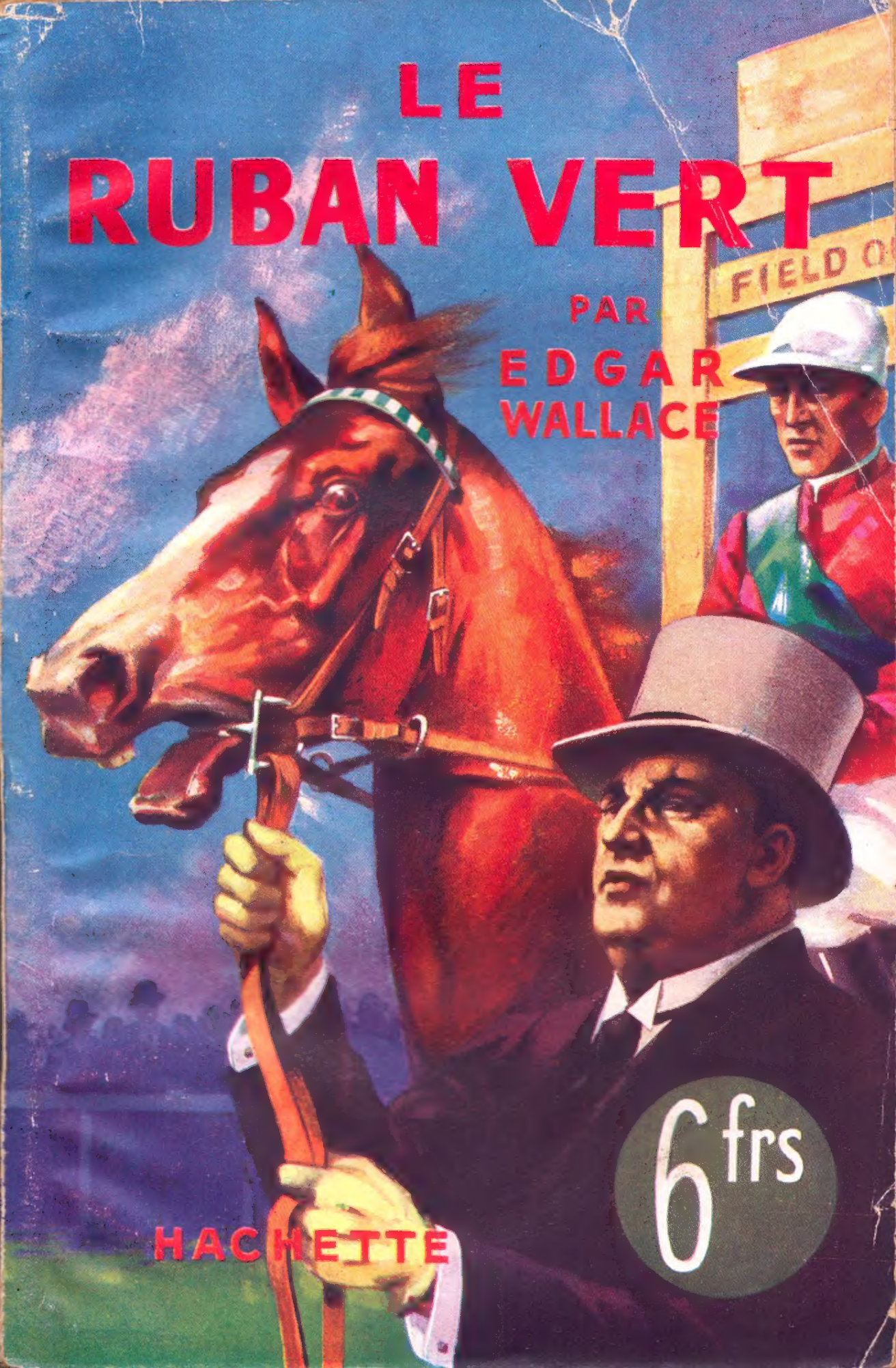
LE RUBAN VERT

PAR

EDGAR WALLACE



6 frs

HACHETTE

55 R15 6e

LE
RUBAN VERT

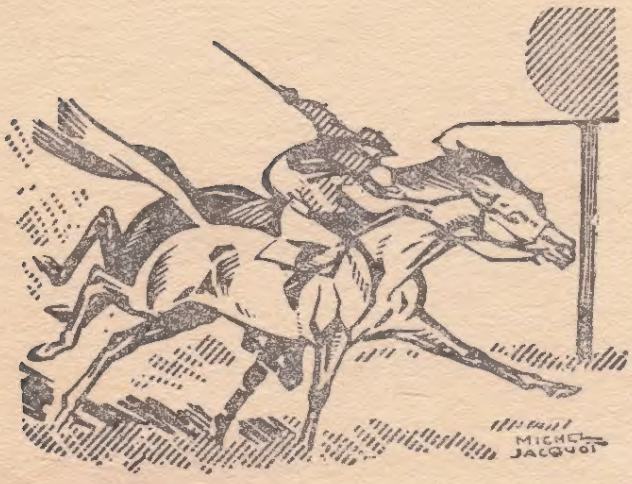
LIBRAIRIE
H. HUGLI
Bd. Georges-Favon, 19

EDGAR WALLACE

LE RUBAN VERT

(THE GREEN RIBBON)

TRADUIT PAR G. DE PRACOMTAL



HACHETTE

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Librairie Hachette. 1935.

LE RUBAN VERT

CHAPITRE PREMIER

Le roman de courses le plus passionnant que j'aie écrit.

Edgar WALLACE.

Comme il remontait, en flânant, Lower Regent Street, M. Luke aperçut le nouveau bâtiment commercial qui avait été achevé durant son voyage en Amérique du Sud; il s'arrêta, les mains dans ses poches, pour examiner la construction.

Sur chaque fenêtre du premier et du second étage, on voyait deux T dorés entrelacés et, au-dessus, un ruban vert tordu en forme de nœud gordien.

Il sourit; c'était à la fois décoratif, discret et commercial. Pas de bannières flamboyantes, ni d'affiches criardes pour attirer l'attention sur la science de M. Joë Trigger et ses « transactions » : juste les deux T dorés et le Ruban Vert qui s'harmonisaient si bien avec l'entrée de marbre, les petits bureaux d'acajou et les rangées de lampes électriques disposées au plafond. Cela aurait pu être une banque ou le siège d'une compagnie de navigation.

M. Luke tira de sa poche un journal de sport; sur une des pages on lisait l'annonce suivante:

« Trigger et ses transactions.

« La Transaction n° 7 sera faite entre le 1er et le 15 septembre.

« Les souscripteurs sont invités à achever au plus tôt leurs arrangements. Les livres seront clos le 31 août à midi et ne seront pas rouverts avant le 16 septembre à midi.

« Les gentlemen intègres qui désirent se joindre à la liste des directeurs doivent s'adresser à:

« M. le Secrétaire Trigger et ses Transactions
« Enseigne du Ruban Vert,
« 704, Lower Regent Street. W. I. »

M. Luke lut ces quelques lignes qui s'étalaient sur un large emplacement, replia le journal, le remit dans sa poche et reprit sa promenade. « Gentlemen intègres »: à cette expression on devinait tout de suite le caractère distingué des affaires de M. Trigger. Il était plus facile de se faire admettre dans un club très fermé du West End que d'être inscrit au répertoire de M. Trigger.

M. Luke traversa Piccadilly Circus, et, jetant un coup d'œil à l'horloge d'un bijoutier, il se loua de sa parfaite ponctualité; il avait une marge de cinq minutes.

Dans Wardour Street existe un restaurant renommé pour ses dîners, mais qui, au moment du déjeuner, attire peu de clients, car ceux-ci pré-

fèrent le bruit et l'agitation d'une salle encombrée à la solitude d'un cabinet particulier. Cet établissement ne possède pas moins de trois entrées, et M. Luke les connaissait toutes les trois. A quel cabinet particulier devait-il se rendre? Il ne le savait pas exactement, mais un garçon, présumant qu'il était un quatrième convive attendu, lui montra une porte.

Il entra sans frapper, et trois hommes qui déjeunaient levèrent simultanément la tête.

L'un était une espèce de géant à la face écarlate, avec de larges épaules et des cheveux gris disposés en touffe. Le second était aussi de forte taille, mais son visage était blême et aussi sombre que ses vêtements; le troisième était petit et gras, avec les plus petits yeux noirs qu'on n'ait jamais vus dans une figure aussi épanouie.

« Bonjour, et que Dieu bénisse cette assemblée », dit l'arrivant qui ferma la porte derrière lui et se laissa tomber sur une chaise vide.

« Rustem ne peut pas venir, continua-t-il: son bateau est retardé par le brouillard qui règne sur la Manche. Pourquoi ne vient-il pas par avion? C'est là un mystère pour moi; si j'avais sa fortune...

— Ecoutez, Luke, qui diable vous a demandé de venir ici? s'écria le gros homme à la figure rouge.

— Personne, docteur », dit M. Luke.

Le nouveau venu était mince et brun, avec un visage maigre, des yeux railleurs et l'air de s'ennuyer.

« Personne, en vérité, ne m'a demandé de venir

ici, poursuivit-il. Alors, Trigger, et il s'adressait au petit homme gras, comment vont les transactions? Vous avez de rudement chic bureaux! J'ai failli y entrer pour demander un programme. Je pensais que vous seriez content d'apprendre que je suis revenu du midi ensoleillé. Eh bien! Goodie! Comment cela va-t-il? Allez-vous à Doncaster ou à un enterrement? »

M. Goodie, le convive qui avait une figure blême, ne répondit rien, mais jeta un regard de côté vers ses compagnons.

« C'est ici un cabinet particulier, rugit le docteur Blanter, la face rouge de colère; nous ne voulons pas de ce maudit policier ici. Sortez! »

M. Luke embrassa du regard la table.

« Quel est l'objet de cette conférence? demanda-t-il; s'agit-il d'établir le programme de Doncaster? Quelle escroquerie préparez-vous, Trigger? J'aime vos nouveaux bureaux, dans Regent Street, surtout le Ruban Vert appliqué sur les fenêtres. Le lien des amoureux fidèles, ça c'est une trouvaille! »

Le docteur Blanter, qui, par son attitude et sa parole, se révélait comme le chef de la bande, réussit à modérer sa fureur:

« Maintenant, écoutez, sergent...

— Inspecteur, murmura l'autre. Promu pour services exceptionnels.

— Excusez-moi, inspecteur, reprit le docteur Blanter qui semblait ravaler quelque chose, je ne veux pas faire d'histoires, mais vous n'avez nul droit de nous imposer ici votre présence. Pour ma

part, je ne veux pas avoir de rapport avec des policiers. Ceux-ci sont bien à leurs places, qu'ils y restent.

— Les policiers, répondit mélancoliquement M. Luke, n'ont pas de place, pas de foyer; personne ne les aime.

— Vous avez été en vacances, monsieur Luke? demanda le gros Trigger qui tenta de mettre un peu de bonhomie dans la conversation.

— Oui, en Amérique du Sud. Magnifique pays; vous devriez y aller, docteur.

— Je crois bien, répondit celui-ci, qui se força à sourire, mais je suis un homme très occupé; j'essaie de gagner ma vie dans les courses, ainsi que ces gentlemen...

— Moi aussi, je pourrais gagner ma vie dans les courses, dit M. Luke, qui avait la manie agaçante d'interrompre et de gâter le discours le mieux préparé. J'aurais pu gagner mille livres par an en vous pinçant en défaut.

— Nous avez-vous trouvés jamais dans quelque sale affaire? demanda le docteur, en élevant la voix. Avez-vous jamais appris que j'aie fait quelque chose de répréhensible? Ecoutez, Luke, je commence à avoir assez de vous et de votre présence ici. Demain, j'irai voir le préfet de police et il y aura du grabuge!

— Eh bien! mais tant mieux. Allez vous plaindre au préfet de police et tout sera pour le mieux. »

Le docteur Blanter se renversa sur le dossier de sa chaise:

« Alors, qu'est-ce qu'il y a? » demanda-t-il résigné.

Luke secoua la tête.

« Rien! Je suis simplement un croquemitaine qui fait peur à de mauvais garçons. J'ai pensé que vous seriez heureux d'apprendre que je suis toujours là, actif et l'esprit alerte. Qui est-ce qui va gagner le Saint-Léger, monsieur Trigger? »

Le gros petit homme s'efforça de sourire; des gouttes de sueur perlaient sur son front.

« *Amande grillée* paraît la favorite, dit-il. Elle est très en faveur à Beckhampton, et Dieu sait s'ils sont renseignés! Je n'aurai pas un pari dans la course.

— Homme sage! approuva Luke. Le jeu est un fléau, il a ruiné plus de foyers que le cinéma. »

Il se leva laborieusement de sa chaise et, tout souriant, se dirigea d'un pas lent vers la porte; il s'arrêta un moment la main sur le bouton:

« Je suis par là, voilà tout », dit-il, et il sortit en refermant la porte sur lui sans aucun bruit; aucun des trois ne parla.

Quand il eut disparu, les trois convives restèrent silencieux pendant un instant, puis celui qu'on appelait le docteur dit:

« Jetez donc un coup d'œil dehors, Trigger. »

Le gros petit homme obéit et exécuta une reconnaissance.

« Il traverse la rue. »

M. Goodie, à son tour, jeta un regard par la fenêtre.

« Que diable vient-il faire ici? grommela le docteur. Ce type-là me dégoûte!

— Rustem n'est pas revenu alors ? demanda Trigger. Son secrétaire m'avait dit qu'il serait ici ce matin. C'est dommage que nous ne lui ayons pas téléphoné. »

D'un geste, le docteur Blanter imposa le silence.

« Maintenant, Goodie, à propos de ce cheval... », commença-t-il, et désormais ils ne furent plus interrompus.

CHAPITRE II

Longtemps, sur la porte du bureau de M. Rustem, avait été fixée une plaque de cuivre portant gravée l'inscription:

Arthur M. Rustem
Avoué.

Un jour, la plaque fut dévissée et remplacée par une autre bien moins imposante. M. Rustem était en vacances à cette époque-là et occupait au Danielli un luxueux appartement d'où l'on avait une vue merveilleuse sur Venise. Il avait reçu le télégramme suivant:

« Votre affaire appelée aujourd'hui devant tribunal. Starker défendit brillamment, mais juge décidé votre nom rayé du tableau. Souvenirs. Pilcher. »

Il dégustait une glace place Saint-Marc quand on lui apporta le télégramme qu'il lut sans le moindre signe d'émotion. Demandant une formule de télégramme, il répondit sur-le-champ:

« Changer plaque en A. M. Rustem. Merci. »

Il donna cinq lires au commissionnaire et continua de savourer sa glace. Il s'attendait à sa radia-

tion; il avait d'ailleurs de la chance d'échapper à une condamnation. Quels ennuis pour quelques pauvres milliers de livres extorqués à une vieille dame stupide! D'ailleurs, elle était morte et ses héritiers, des gens avares des Midlands, étaient si riches que ç'avait été presque indécent de leur part de faire tant de bruit pour une telle misère; au surplus, l'argent avait été remboursé. Mais le tribunal l'avait jugé coupable de faute professionnelle et la plaque de cuivre devait disparaître. Un mois après, il rentra à Londres, approuva les dispositions de la nouvelle plaque sur la porte et passa dans son bureau luxueusement meublé. M. Pilcher, son secrétaire, l'accueillit avec un sourire de bienvenue. C'était un jeune homme intelligent, avec un air de prospérité inusité chez un clerc d'avoué. Il jouissait d'un bon traitement, gagnait pas mal d'argent aux courses et prônait le tailleur de M. Rustem. L'un et l'autre, d'ailleurs, avaient le même chemisier et le même coiffeur, car M. Pilcher considérait son patron comme un modèle.

« Pas de veine, Pilcher. Vous auriez mieux fait de me quitter pour aller chez Doberry et Panck », lui dit M. Rustem.

Il s'assit et jeta un coup d'œil à la correspondance urgente qui attendait. Un sourire dédaigneux plissa la mince figure de Pilcher:

« Ce qui est bon pour vous, patron, l'est aussi pour moi. Je me moque de la loi.

— Vous vous moquez de la loi, dites-vous, mur-

mura M. Rustem. Eh bien! vous êtes un sage... A propos, téléphonez donc à Gillet pour qu'on m'envoie une manucure, la blonde. Quel est son nom, déjà? Elsie, je crois?

— Elle est en vacances, dit Pilcher, mais il y en a une nouvelle, une perle. »

Tandis qu'il sortait pour téléphoner, M. Rustem commença la lecture de sa correspondance, fronçant le sourcil ou souriant selon ce qu'il lisait. Il souriait d'ailleurs facilement, ce bel homme de quarante ans, mais qui paraissait bien plus jeune: son visage olivâtre n'avait pas une ride, ses cheveux noirs rejetés en arrière étaient épais et brillants. Son linge était immaculé, ses effets d'une coupe parfaite; jamais on ne l'avait vu porter le même complet deux jours de suite. Il passait pour être d'origine orientale et présentait, en effet, des particularités tout à fait orientales, par exemple sa prodigieuse facilité à parler toutes les langues. Le juge l'avait déclaré: « M. Rustem est capable de suborner des témoins en dix langues et de faire du chantage en vingt. »

Comme avoué, il avait été le défenseur d'une foule d'escrocs, arrachant des acquittements malgré les culpabilités flagrantes. Pas un voleur professionnel en Europe qui ne fût venu à un moment donné demander son appui à ce bel homme; il avait défendu des criminels et vendu leurs aveux à des journaux après qu'ils eussent été bel et bien pendus. Son énorme coffre-fort avait abrité des milliers de livres sterling jusqu'à ce que leurs pos-

sesseurs fussent libérés de prison. Quand Mme Lamontaine fut acquittée, bien qu'elle fût accusée d'avoir empoisonné son mari, elle vint chez Arthur Rustem qui lui montra le paquet d'arsenic trouvé, au cours d'une perquisition effectuée par lui-même, dans un tiroir de son bureau. Si la police avait trouvé ce paquet, Mme Lamontaine aurait été au bagne. Pour rémunérer les services de Me Rustem, Mme Lamontaine dut lui verser la moitié de la petite fortune héritée de son mari, et il lui en coûta l'autre moitié pour acheter son silence, car elle ignorait qu'un criminel ne peut être jugé deux fois pour la même affaire.

M. Pilcher revint.

« La manucure va venir; elle est un peu sur la réserve, mais avec vous cela ne durera pas. »

M. Rustem sourit de cet hommage à ses attraits et, revenant à ses lettres, il dit, en montrant l'une d'elles:

« Edna Gray, c'est la jeune fille qui a touché l'héritage du vieux Gray, n'est-ce pas? »

M. Pilcher approuva.

« Elle est venue une fois. Voilà une cliente pour vous, monsieur Rustem, jolie, jeune, dans les vingt-deux ans. »

M. Rustem ne prêtait guère attention, car les opinions de Pilcher, en matière de beauté féminine, étaient discutables. Plus d'une fois il avait déçu son patron.

« Pas trop grande, continua-t-il, plutôt petite. Très anglaise, bien qu'elle ait vécu en Amérique du

Sud. Et elle possède une grosse galette. Le vieux Gray était son oncle, n'est-ce pas? »

M. Rustem le croyait. Très intéressé maintenant, il reconnut qu'il savait peu de choses sur feu Donald Gray, sauf qu'il habitait en Argentine et y possédait des ranches. Il ne l'avait jamais rencontré; ses biens en Angleterre avaient été surveillés par un collègue de Rustem, quand l'étude Higgs, Walton, Strube et Rustem était une maison respectable.

« Oui, elle est probablement très riche. Ces propriétaires sud-américains sont millionnaires. Jolie, m'avez-vous dit? »

L'arrivée de la manucure interrompit la conversation, mais M. Rustem était si absorbé à évaluer la valeur des propriétés de Gray qu'il ne fit aucune attention à la jeune femme.

« Qu'est-ce qui vous fait croire qu'elle est riche? » demanda-t-il quand la manucure fut partie. Pilcher sourit.

« Elle a une Rolls, un appartement au Berkeley et elle est si fière! Vous voyez ce que je veux dire? J'ai essayé de nouer connaissance avec elle; je lui ai demandé si elle aimait l'Angleterre et si elle était venue pour trouver un gentil mari... »

M. Rustem lui lança un regard glacial:

« Oh! Vous lui avez dit cela, Pilcher? Quelle familiarité! Je suppose que vous ne lui avez pas demandé ce qu'elle faisait ce soir-là? »

Pilcher sourit, car il n'était pas susceptible. Beaucoup de gens avaient essayé de blesser la sensibilité de ce jeune homme sans aucun résultat.

« Téléphonez-lui et dites-lui que M. Rustem est revenu du continent spécialement pour la voir. Demandez quand il lui conviendra de venir.

— Pourquoi ne pas aller la voir, dit Pilcher.

— Faites ce que je vous dis, pauvre petit idiot. »

Pilcher obéit, laissant M. Arthur Rustem à ses méditations. Elles ne durèrent pas longtemps, car Pilcher était bientôt de retour, la figure rayonnante.

« Curieuse coïncidence, elle est là! » Et il montrait de la tête l'autre pièce.

« Miss Gray ? »

Pilcher fit signe que oui.

« Elle est avec un vieux monsieur, un étranger. »

Rustem réfléchit un instant.

« Priez-la d'entrer », dit-il.

Pilcher se dirigea vers la porte:

« Et le vieux monsieur? Faut-il le laisser entrer?

— S'il le désire. »

Pilcher disparut et revint le moment d'après, multipliant auprès de la visiteuse les démonstrations excessives de politesse. Rustem se tenait debout devant son bureau, son attitude était tout à fait celle d'un homme d'affaires. Pour une fois, Pilcher ne s'était pas trompé. La visiteuse était plus que jolie; elle était ravissante, même pour un connaisseur aussi difficile et aussi blasé qu'Arthur Rustem. Le soleil de l'Amérique du Sud n'avait pas abîmé son teint qui était parfait; sa taille était tout à fait satisfaisante. Bref une jeune personne aux yeux graves, en pleine possession d'elle-même, sincèrement inattentive aux charmes de l'ex-avoué.

« Monsieur Rustem? demanda-t-elle avant qu'il ait pu faire un signe. Je suis Edna Gray, la nièce de Donald Gray. Mon banquier vous a écrit de Buenos-Aires ainsi qu'à l'avoué de mon oncle... »

M. Rustem l'avait invitée à s'asseoir et après avoir renvoyé Pilcher, il s'installait maintenant dans un profond fauteuil, concentrant sur elle toute son attention.

« Oui, oui, je me souviens, dit-il, vos propriétés en Angleterre, miss Gray, ne sont pas une grosse charge, mais elles ont une certaine valeur, je crois, et vous auriez raison de les garder, bien que j'aie reçu une ou deux offres assez tentantes, surtout au sujet de la ferme de Gillywood. Pour la terre de Longhall vous pourriez très bien avoir...

— Je suis venue vous trouver au sujet de Longhall, dit-elle. J'ai l'intention d'y vivre et je sais que cette partie des terres a été utilisée par mon locataire, M. Goodie. »

Rustem fronça le sourcil.

« C'est exact, acquiesça-t-il vivement. Je crains d'être responsable de cela. M. Goodie m'a demandé la permission de se servir des granges et des écuries...

— Cela ne fait rien. » Son sourire était doux et vif en même temps. « Seulement, il doit s'en aller maintenant, parce que je vais aller mettre la maison en ordre. Qui a les clefs? »

Rustem était abasourdi et ébranlé par ce ton décidé, mais il pensa que c'était le moment d'en imposer.

« M. Goodie a les clefs. Je pourrai les avoir dans

un jour ou deux. Mais je ne suis pas si sûr, miss Gray, que vous aimiez Longhall. Avez-vous vu l'endroit? »

Elle secoua la tête.

« C'est une maison plutôt bizarre, et je serais enclin à penser qu'elle n'est pas très saine. Vous feriez peut-être mieux, je parle plutôt en avocat qu'en agent de propriétés...

— Mais vous n'êtes pas avocat, n'est-ce pas, monsieur Rustem? » Il n'y avait rien d'offensant dans sa question, à moins que sa naïveté ne fût simulée. « J'ai appris que vous aviez abandonné le barreau. »

Il se reprit vivement et sourit:

« Il y a eu un petit désaccord entre moi et le barreau, mais rien de bien grave. Nous avons un code très vieillot dans ce pays et il est trop facile d'enjamber la limite. »

Il était furieux contre lui-même d'être obligé de s'excuser auprès de cette jolie étrangère, d'autant plus que lui, qui était toujours maître des situations, se sentait impuissant à dominer celle où il se trouvait. Si elle avait été moins jolie, elle aurait été plus facilement supportable, il se serait épargné en tout cas sa confusion actuelle. Elle lui donna une petite chance de se reprendre:

« Où est M. Goodie maintenant?

— Il est parti, je pense, pour Doncaster; je devais le rencontrer hier, mais mon arrivée en Angleterre a été retardée par le brouillard. Doncaster est une ville dans le nord...

— Je sais où est Doncaster, dit-elle de nouveau avec un fugitif sourire. Il a les clefs? Il y a une réunion de courses, n'est-ce pas? Naturellement le Saint-Léger. Je peux y aller et le voir. Savez-vous où il habite? »

M. Rustem l'ignorait; son intérêt pour M. Goodie n'allait pas jusqu'à le suivre à la trace.

Edna Gray se leva brusquement.

« Je désirerais vous voir la semaine prochaine, M. Rustem, au sujet de la propriété. Je veux dire que peut-être vous aurez à vous occuper de la question avec mes avocats. »

Elle ouvrit son sac, y prit une carte et la laissa sur la table. Arthur Rustem n'avait pu encore revenir de sa surprise, qu'elle l'avait déjà salué d'un léger signe de tête, et elle s'était dirigée vers la porte avant qu'il n'ait pu lui-même l'atteindre. Emmenant son compagnon qui était resté assis dans la contemplation d'un calendrier accroché au mur, elle partit si vite que Pilcher, qui vérifiait un dossier dans son petit bureau, ne la vit pas passer.

Edna Gray s'arrêta sur le trottoir et regarda son compagnon. C'était un homme d'un certain âge, habillé sobrement de noir et coiffé d'un sombrero noir qui n'avait rien de surprenant étant donné son origine argentine, mais qui paraissait excentrique dans les rues de Londres. Un homme calme, au regard triste, paraissant plus vieux que son âge réel.

« Eh bien, monsieur Garcia, il avait raison.

— En êtes-vous sûre? C'est une faute de conclure

avec précipitation. Cet homme sur le bateau était, je vous l'accorde, un charmant gentleman, mais il peut s'être trompé. Qui ne se trompe pas? Il ne faut pas conclure si vite, ma chère enfant. »

Elle sourit tristement.

« Je ne peux pas conclure autrement... C'est un homme doucereux, très... comment dirais-je ? comme un de ces personnages des romans de Dickens, très mielleux et obséquieux, dangereux même. Je suis bien contente qu'il ne soit pas mon avocat. »

La voiture de la jeune fille s'approcha sans bruit du trottoir et elle y monta, accompagnée par le vieux monsieur.

« Je vais aller en Berkshire pour voir ma maison, dit-elle d'un air de décision. Je suis sûre qu'il y a quelque escroquerie là-dedans, et ensuite, j'irai à Doncaster. Voulez-vous venir avec moi? »

Il secoua la tête et tira nerveusement sa petite barbe blanche.

« Non, mon enfant, il faut que j'aille en Allemagne; je brûle de voir mon cher *Vendina*. Peut-être me le laisseront-ils racheter. C'était une folie de le vendre, mais la somme offerte était trop énorme pour que je la refuse. »

Il soupira avec chagrin, car *Vendina*, par *Craganour* et *Vendina*, était quelque chose de plus qu'un pur sang, né chez lui et qu'il avait élevé depuis son enfance jusqu'à ses quatre ans. Il était, aux yeux d'Alberto Garcia, le meilleur cheval du monde, et quand il l'avait vendu à un haras allemand, ç'avait

été comme si le souvenir d'une longue partie de son existence s'évanouissait brusquement.

Il parlait lentement avec une légère pointe d'accent étranger; il regarda tristement par la glace de la portière en pensant à son cheval.

« Peut-être qu'ils me le laisseront racheter. Figurez-vous, Edna, qu'ils ne m'ont pas écrit une seule fois à son sujet. Se porte-t-il bien? Est-il malade? A-t-il bien supporté le voyage ? Ont-ils admiré sa beauté, quand il est arrivé au haras? Ils n'ont aucun cœur, ces acheteurs allemands. »

L'histoire de la vente tragique de *Vendina* était familière à la jeune fille; venant d'une personne quelconque, ces allusions perpétuelles à la perte de son cheval auraient été fatigantes, mais elle aimait le cher homme, le meilleur ami de son oncle.

« Avez-vous vu M. Luke? » demanda-t-il. Elle sursauta presque, car elle aussi pensait à sa rencontre avec le détective sur le paquebot.

« Non, je ne l'ai pas vu depuis que nous avons quitté le bateau... Alors, voulez-vous venir en Berkshire? Il n'y a qu'une heure de trajet. Nous trouverons peut-être les clefs à la maison. »

Il la regarda presque effrayé; toute sa vie, le vieux Garcia avait été dominé par son tempérament; c'était un Espagnol pur.

« Manana, manana! Demain est aussi un jour, ma petite amie; il ne faut pas se presser. Je suis un vieillard et je ne suis pas habitué à cela. Il faut que j'aille en Allemagne. »

Finalement, ils adoptèrent un moyen: ils déjeunèrent au Carlton et partirent pour le Berkshire aussitôt après.

Quand Edna Gray était très jeune, elle nourrissait une aversion injustifiée pour les avocats et les huissiers. Les auteurs qui étudient la psychologie des enfants auraient découvert l'origine de cette aversion dans la lecture des romans dont, à l'exemple de sa gouvernante, elle se nourrissait alors et dans lesquels on voyait des orphelins innocents et des veuves crédules dépouillés de leur héritage par de sinistres individus à la tête de cabinets d'affaires véreux installés dans Lincoln Street ou par des régisseurs insolents qui, en l'absence des légitimes propriétaires, administrent les domaines à leur seul avantage.

Edna n'aimait pas M. Rustem; elle avait été prévenue contre lui avant même que ce monsieur si amusant rencontré sur le bateau l'eût mise en garde à son égard.

« Je suis sûre que c'est un homme horrible », dit-elle.

Le vieux Garcia soupira.

« Je ne l'ai pas vu, mais je comprends votre aversion. Hélas! j'ai moi-même de telles préventions contre certaines gens. Quand cet Anglais désagréable vint prendre livraison de mon cher *Vendina*... »

Elle écouta une fois de plus l'histoire si souvent racontée de la vente de *Vendina*. A entendre le vieillard, on aurait pu croire que celui-ci n'avait

jamais élevé d'autre cheval. Mais il faut dire que *Vendina* était vraiment une perfection.

« Voilà l'endroit, je crois », dit-elle, et elle fit ralentir l'allure de la voiture.

Gillywood Cottage était invisible de la route; deux hauts murs rouges, dont l'un, comme elle le découvrit plus tard, entourait sa propriété, formaient un angle droit d'où partait une allée conduisant à la maison. Cette allée était fermée par une haute grille de fer, renforcée d'un treillage également en fer, qui défendait l'accès de l'établissement d'entraînement de M. Goodie et en écartait les curieux.

Elle descendit, ouvrit la grille et fit pénétrer son automobile. Au bout de cinquante mètres, l'allée tournait brusquement sur la droite et on se heurtait à une autre grille de fer. A une petite distance de cette grille, la villa se dressait, blanche et verte. Cette seconde grille était fermée à clef, mais elle était munie d'une sonnette, qu'Edna tira. Tandis qu'elle attendait, Edna, intriguée, regarda autour d'elle et constata que les hauts murs étaient surmontés de barreaux de fer qui renforçaient la clôture. Avec tout cet appareil de murs et de grilles, la maison apparaissait comme enfermée dans une sorte de grande cage.

Un autre détail curieux la frappa: les fenêtres étaient pourvues de gros barreaux de fer. L'ensemble donnait plus l'impression d'une prison que d'une maison de campagne.

D'ailleurs, partout un ordre parfait: devant la

villa, un demi-cercle de gravier, des pelouses de gazon bien coupé, des géraniums rouges dans des caisses peintes en vert. Sur la gauche, on apercevait un coin des nouvelles écuries et, au-delà, les carrières blanches de la lande. Les caves de Perrywig devaient être là. L'oncle Donald en avait souvent parlé, lui racontant des histoires mystérieuses d'autrefois. On voyait également de petits ravins où poussaient des arbrisseaux, et plus loin on distinguait le sommet d'un clocher d'église. Un singulier endroit. Longhall lui-même était hors de vue derrière les marronniers qui marquaient la limite sud de Gillywood Cottage.

Bientôt un homme se dirigea vers la grille, mais n'essaya pas de l'ouvrir. Il était grand, avec une grosse tête; son aspect était lourd et peu sympathique. Il regarda la jeune fille avec défiance:

« Que voulez-vous? » Il s'exprimait mal, avec une sorte d'accent étranger.

« Je suis miss Gray. Je veux voir M. Goodie, qui possède les clefs de Longhall. »

L'inconnu la considéra pendant quelques instants d'un air stupide. Enfin, il secoua la tête.

« Non, señora, M. Goodie n'est pas..., il est à Doncas-tro.

— A Doncaster?

— Si, yes. Doncastro.

— Je suis la propriétaire de ces terres, reprit-elle en espagnol. C'est ma maison; le señor Goodie en possède les clefs. » Et elle montrait Longhall du doigt.

« Le patron est absent, señorita ; il est parti acheter des chevaux à Doncastro. Je suis le gardien de la maison, je ne peux pas m'entretenir avec vous, cela m'est défendu. »

Il fit demi-tour. Edna Gray revint à sa voiture, furieuse.

« Qui est cet homme? »

La voix de Garcia offrait des intonations insolites.

« Je l'ai sûrement déjà vu! On dirait Manuel Conceptione, un gredin qui était à mon estancia. Avait-il l'air espagnol?

— Il parlait espagnol, dit-elle. Je crois que c'est un métis.

— Manuel! Il a disparu cette année, je l'avais chassé de ma ferme. Un voleur et pis que cela! Le retrouver ici, voilà qui est extraordinaire! »

Miss Gray estimait en effet que c'était là une curieuse coïncidence, mais elle avait tant d'autres idées en tête à ce moment, qu'elle ne s'attarda pas à réfléchir là-dessus. Elle dirigea sa voiture vers Longhall. Là encore, les grilles étaient fermées, mais elle pouvait entrevoir la vieille maison à travers le rideau d'arbres qui la cachait en partie. L'endroit avait l'air abandonné, les mauvaises herbes poussaient parmi le gravier de l'allée et le gazon de ce qui était supposé être la pelouse pouvait arriver à hauteur du genou d'un promeneur.

« Je vais à Doncaster chercher les clefs », dit-elle enfin.

Comme la voiture tournait sur la grand-route, elle entendit une exclamation du vieux Garcia:

« Regardez, regardez! »

On apercevait un groupe de chevaux qui descendait la pente des landes. Elle en compta douze qui s'avançaient au pas sur une file, et se dirigeaient vers les écuries situées derrière Gillywood Cottage.

« Arrêtez, s'il vous plaît! » Elle freina, immobilisa la voiture sur le bas-côté de la route et Garcia descendit.

« Splendide, hein! Pas de très bons chevaux, probablement, mais ils ont du sang. Ah! quelle beauté! »

Elle se tenait à son côté et regardait.

« Ce sont les chevaux de M. Goodie, je suppose. Pourquoi ne venez-vous pas avec moi, à Doncaster? »

Mais son compagnon ne répondit pas, regardant toujours du côté des chevaux.

Sans un mot, il revint à l'automobile, et jusqu'à Londres n'ouvrit pour ainsi dire pas la bouche, sauf à deux kilomètres au-delà de Gillywood Farm, où il se pencha à la fenêtre en disant:

« Quel est cet endroit? »

Il s'agissait d'une grande auberge d'aspect confortable, devant laquelle un camion s'était arrêté.

« Le *Lion Rouge,* répondit Edna. Voulez-vous boire quelque chose? Vous ne trouverez pas de bon

Amontillado en Berkshire. » Mais cette fois encore il ne répondit pas.

Le lendemain matin, quand Edna téléphona à l'hôtel du vieux monsieur pour lui annoncer qu'elle partait pour Doncaster, elle apprit avec étonnement que, dans la soirée, il avait quitté Londres pour la campagne, emportant une valise.

CHAPITRE III

Doncaster était plein depuis le lundi soir. Toutes les chambres des quelques hôtels que possédait la ville étaient retenues depuis l'été. Une légion de visiteurs avait pris possession des appartements privés disponibles. Toutes les maisons de Thorn Road étaient également occupées par des personnes étrangères à la ville. Le lundi soir et le mardi matin, une foule se promenait sur la place du Marché et se formait en groupes compacts autour de brillants et éloquents donneurs de tuyaux, qui essayaient de convaincre leurs crédules auditeurs.

C'était la semaine du Saint-Léger, la dernière des courses classiques, la semaine des handicaps attrayants. Les trains qui arrivaient de Newmarket nuit et jour amenaient les chevaux de course dissimulés sous des couvertures. De limousines étincelantes descendaient les sportsmen les plus connus d'Angleterre.

Ce spectacle, cette agitation surprenaient Edna Gray. Elle ne s'attendait pas à trouver à Doncaster les commodités de Londres, ni le luxe de Buenos-Aires, mais elle était étonnée de ne trouver ni la

plus petite chambre d'hôtel, ni une place dans un garage pour sa voiture. Elle finit par découvrir, grâce à un hasard extraordinaire, une villa qui, retenue par un lord, avait été subitement décommandée par celui-ci. L'infortuné propriétaire accueillit Edna avec une joie indescriptible.

Edna se retrouva le lendemain matin parmi la foule qui se rendait aux ventes. Elle était là dans son élément, car elle aimait les chevaux, et, à son grand amusement, se vit poussant les enchères pour un splendide yearling de Diophon.

Mais c'est en vain que, dans les rings de vente, elle chercha M. Goodie; celui-ci demeura introuvable. En revanche, elle ne passa pas inaperçue; avec ses vingt-quatre ans qui en paraissaient dix-huit, elle était plus que séduisante; le soleil d'Amérique n'avait pas défraîchi son teint, dont aucun artifice ne relevait l'éclat; seules ses lèvres se montraient d'un rouge un peu trop vif pour être naturel.

Elle soupira. Jamais, même en Argentine, elle ne s'était sentie aussi seule. Comme elle souffrait de ne voir aucune figure familière! Pourquoi Garcia était-il parti « à la campagne »?

Poursuivant sa promenade, elle s'arrêta un instant derrière un groupe qui entourait un grotesque petit bonhomme vêtu d'une casaque et coiffé d'une toque de jockey; ce comique personnage s'écriait:

« Je vous donne le gagnant de la troisième course; ce cheval a déjà fait ses preuves et sa victoire est certaine. Il vaut une fortune pour chacun de vous.

Je suis arrivé à savoir que c'est une transaction privée de Trigger et vous savez que cela signifie, mes amis, que vous pouvez avoir pour un shilling ce que d'autres paieront des centaines de livres...

— Menteur! » murmura une voix dans l'oreille d'Edna, et elle se retourna vivement : un jeune homme au teint brun se tenait à ses côtés et la dépassait d'au moins toute la tête. Il montrait un air mélancolique et profondément ennuyé; néanmoins, dans ses yeux apparaissaient par moments des semblants de sourires qui disparaissaient vite. Elle le fixa, incrédule.

« Oui, c'est moi, dit-il presque tristement. Je sais ce que vous pensez en ce moment; il y a des gens dont vous ne pouvez vous débarrasser; je suis l'un d'eux.

— Monsieur Luke! s'écria-t-elle.

— Je sais... Vous pensez que sur l'*Asturia* vous ne pouviez pas faire un pas sans tomber sur moi.

— Que diable faites-vous ici? » lui demanda Edna.

La dernière fois qu'elle l'avait vu, c'était sur le pont du grand paquebot, accoudé à la lisse, regardant avec mauvaise humeur la foule sur le quai. Et pourtant il avait été le plus agréable des compagnons de voyage et le plus complaisant. Le rencontrer en plein océan et de nouveau ici, dans cette mer humaine, paraissait presque comme un avertissement du destin. Elle ressentit une timidité inexplicable, car elle se rappela que la première fois qu'ils s'étaient rencontrés, — c'était le jour où ils

quittaient l'un et l'autre Buenos-Aires, — elle l'avait considéré comme plutôt âgé; maintenant, il paraissait tout à fait jeune, tandis que ses yeux souriaient et qu'il regardait le bruyant donneur de tuyaux.

« Les blagueurs m'amusent, les bons blagueurs, veux-je dire, car celui-ci est un mauvais blagueur, il ne m'amuse pas. »

Il la prit par le bras d'une façon familière qui, chez un autre homme, aurait paru désagréable, et l'emmena hors de la foule.

« Gagne-t-il sa vie ainsi, en donnant des tuyaux sur les chevaux de course? » demanda-t-elle.

Il fit signe que oui.

« Par sa puissance d'imagination, Trigger est un véritable romancier.

— Qui est Trigger? » questionna-t-elle de nouveau avec curiosité.

Il l'examina d'un regard vif avant de répondre:

« Le roi des donneurs de tuyaux, le prophète du turf. Remarquez la terreur qui se manifeste dans la voix de cet individu. Trigger est un phénomène et ne pourrait pas appartenir à un autre siècle que celui-ci. C'est la neuvième merveille du monde! Le Ruban Vert de Trigger! »

Il eut un bref sourire à une secrète pensée, puis devint soudain plus grave.

« Qu'est-ce que vous faites dans ce milieu nouveau pour vous? Vous achetez des yearlings? Je savais que vous aimiez les chevaux, mais cependant je ne m'attendais pas à vous rencontrer à Doncaster.

— Je suis venu voir un certain M. Elijah Goodie. Le connaissez-vous? »

La figure de Luke devint subitement comme une sorte de masque; Edna n'y pouvait découvrir le moindre mouvement d'un muscle; cependant, elle avait l'impression d'un infime changement.

« Elijah Goodie? » Il répéta: « Goodie, l'entraîneur? »

Elle fit signe que oui.

« Un de vos amis? » Il avait une façon brusque de poser des questions, mais elle n'en était pas offensée. Les seize jours de voisinage sur le bateau l'avaient habituée à ce qu'elle aurait considéré du premier abord comme une impertinence.

« Non, c'est un de mes locataires, dit-elle en souriant.

— Naturellement, je vous ai parlé de lui. Je vous ai parlé de Rustem. Goodie est de la même bande. Le voilà! »

Il la saisit par le bras et lui montra du doigt un homme venant vers eux. C'était un individu au visage jaunâtre, accusant quarante à cinquante ans. Quand elle le vit de près, plus tard, elle discerna des yeux énormes et saillants et du bleu le plus pâle. La jeune fille ne l'aurait jamais pris pour un entraîneur de chevaux de course d'après son accoutrement et son maintien. Ses habits noirs et mal ajustés, son col blanc lui donnaient presque l'aspect d'un clergyman ; ses mouvements étaient lents et maladroits. Tandis qu'Edna le regardait, il prit une prise de tabac dans une

boîte d'argent placée dans la poche de son gilet.

« Voilà, c'est Elijah, dit M. Luke avec un sourire sardonique. Il est coquet, n'est-ce pas? »

C'était bien le qualificatif qui lui allait le moins. Elle l'examina jusqu'à ce qu'il eût tourné le coin de la rue, se rendant probablement à son hôtel.

« Est-ce vraiment M. Goodie? demanda Edna.

— Vous êtes impressionnée; d'autres gens l'ont été. Un joyeux compère pour une « cocktail party », à condition que les cocktails soient assez forts pour que vous remarquiez qu'il est là. Admirable M. Goodie! A propos, où déjeunez-vous? sur le champ de courses? »

Elle n'avait pas l'intention d'aller sur le champ de courses.

« Si vous voulez revenir à pied en ville, je vais tout arranger pour vous », dit Luke, et bien qu'il n'y eût aucune raison pour qu'elle revînt en ville avec lui, elle accompagna ce gentleman autoritaire.

Ils pénétrèrent dans un bâtiment imposant qu'elle découvrit être l'hôtel de ville. La laissant dans le hall, il disparut et revint avec une carte de plusieurs couleurs et une plaque bleue.

« Voici votre entrée pour la tribune, dit Luke en lui donnant la plaque bleue. Où est notre vieil ami? »

Elle sourit à sa familiarité.

« M. Garcia? Je ne sais pas. Il est parti pour la campagne l'autre soir; j'espérais qu'il viendrait ici avec moi... Eh bien! où puis-je déjeuner? »

Il trouva un restaurant désert.

« Je ne connais pas très bien Doncaster. Je connais seulement ce restaurant parce que c'est dans cet endroit historique que j'ai découvert M. Sepfield, dont vous n'avez jamais entendu parler: il prenait un confortable déjeuner, comme s'il n'avait jamais empoisonné sa femme. »

M. Luke dit cela d'un ton si calme qu'elle le regarda avec surprise, mais il ne plaisantait pas.

« Qui êtes-vous donc?

— Je suis détective à Scotland Yard ; ne vous évanouissez pas.

— Un détective? s'écria Edna stupéfaite.

— Un détective, ou plutôt un inspecteur; c'est presque la même chose, mais en plus important. N'avez-vous pas remarqué sur notre passage toutes sortes de passants qui se hâtaient de disparaître dans des rues transversales afin de nous éviter? C'étaient des gens qui n'aiment pas me rencontrer.

— Vous ne m'aviez pas dit, sur le bateau, que vous étiez détective. Vous paraissiez être... »

Elle semblait embarrassée pour traduire sa pensée.

« Un gentleman? dit Luke vivement. J'ai conservé l'habitude de me montrer tel. Non, je ne vous l'ai pas dit parce que je ne pensais pas que ce fût nécessaire.

— Etes-vous de service ici? » demanda Edna.

Il fit signe que oui, puis la regarda sérieusement pendant un moment.

« Je vais vous dire quelque chose qui va vous amuser. Je n'ai jamais fait de confidences à aucune

femme, et pourtant, je vais vous en faire, je ne sais pas pourquoi. J'ai eu un coup de soleil quand j'étais à Rio, c'est peut-être là l'explication... Oui, je suis de service... Avez-vous vu Trigger? Vous ne le connaissez pas, mais vous avez pu remarquer un grand coupé jaune représentant une valeur de plusieurs milliers de dollars. »

Edna avait, en effet, remarqué l'auto splendide, car il était impossible de faire autrement. Elle avançait majestueusement dans la rue, les autres voitures lui laissant le passage, les tramways mêmes, honteux de leur bruit, s'arrêtaient devant elle.

« Eh bien! c'était Trigger. Joseph Phidias Trigger.

— Le donneur de tuyaux? » s'étonna-t-elle.

Luke approuva doucement.

Edna supposa d'abord que ce gros homme, qu'elle avait entrevu dans son coupé, dirigeait une organisation louche à laquelle adhéraient des individus suspects, susceptibles de se prêter à des combinaisons malhonnêtes sur les champs de courses.

Au contraire, c'étaient de nobles lords, des officiers supérieurs en activité ou en retraite, de grands propriétaires, de puissants banquiers, tous hommes parfaitement honnêtes, ayant une fortune et une situation.

« Je ne comprends pas », dit-elle. Elle se demandait s'il ne se moquait pas d'elle; elle ajouta: « Sûrement, vous plaisantez?

— Mais pas du tout, je vous dis la vérité. Savez-

vous quelle est la terreur de tous les bookmakers, quand ils arrivent sur un champ de courses? C'est que parmi les cent vingt chevaux qui vont courir il y ait une « transaction ». C'est du grec pour vous; je vais vous expliquer de quoi il s'agit. Trigger a un certain nombre de clients; ses clients ont leur bookmaker en diverses régions d'Angleterre. Chaque client envoie à Trigger une formule télégraphique lui donnant ordre de jouer de cinq à dix livres sur un cheval, mais le nom du cheval ne figure pas sur la formule; Trigger le met lui-même au dernier moment. Le jour de la course, il expédie une armée d'agents dans différentes villes où simultanément ces télégrammes sont passés au guichet de la poste. Ordinairement, les dépêches arrivent aux bureaux des bookmakers après la fin de la course.

— Mais c'est tricher cela! interrompit-elle.

— Non, ce n'est pas tricher, cela arrive tous les jours sur le champ de courses. Il s'agit toujours d'un cheval sur lequel on a peu parié. Comme au départ la cote d'un cheval est fixée d'après les sommes engagées sur son nom, les Transactions Trigger rapportent ordinairement une grosse somme. Trigger a mis des années à choisir des clients qui ne le volent pas; ils lui remettent cinquante pour cent de leurs gains. Naturellement, certains ne lâchent cette commission qu'à regret, mais il a éliminé les clients peu sûrs; les nouveaux ne sont acceptés que sur recommandation des membres du trust. Ils sont triés sur le volet; les agents sont triés

aussi: il les paie six livres par semaine et leur donne, en outre, un bon pourcentage.

« Dès qu'on apprend qu'un cheval est mêlé à une transaction Trigger, sa cote fléchit. J'ai vu ainsi une fois la cote d'un cheval tomber de 20 contre 1 à 5 contre 4 en quelques minutes Mais soyez tranquille, d'habitude le secret est bien gardé; toutefois, un jour, un agent trahit le trust et un cheval qui aurait pu partir à 12 contre 1 devint un chaud favori sur le champ de courses. Trigger a des intérêts dans une douzaine d'écuries. Une fois, il a payé des milliers de livres un cheval, l'a gardé un an, puis l'a fait courir dans une course à réclamer avec de gros bandages aux jambes, ce qui faisait croire qu'il était claqué; aussi, en dehors du trust, personne n'avait-il parié sur lui; le cheval a gagné et a rapporté une grosse somme. Quand je dis que Trigger avait fait courir ce cheval, ce n'est pas tout à fait exact, car il ne fait jamais courir sous son nom; à un homme tel que lui, il est facile de trouver un prête-nom.

— Gagne-t-il beaucoup d'argent? »

Luke la regarda avec un sourire railleur :

« Etes-vous forte en calcul? Supposez que deux mille clients engagent chacun une moyenne de 10 livres (il s'agit souvent d'une somme supérieure); supposez que le cheval gagne à 10 contre 1: le montant net est de 200.000 livres, dont 100.000 pour Trigger, et son cheval gagne toujours. Un jour, à Folkestone, sept partants étaient engagés dans une course; chacun de ces sept chevaux était la pro-

priété de Trigger; il les avait achetés après que les engagements avaient été connus. Il envoya un agent à Folkestone pour jouer trois d'entre eux, afin d'obtenir une petite cote. Mais le meilleur des sept partit à une cote énorme et gagna dans un canter: c'était le seul qui fût prêt pour courir, les autres n'étaient pas en forme. Trigger a une demi-douzaine d'entraîneurs à sa dévotion; jamais un cheval ne court sous son nom; d'ailleurs, le Jockey-Club ne le permettrait pas; un entraîneur qui présenterait un cheval sous le nom de Trigger n'obtiendrait pas le renouvellement de sa licence. Maintenant, si vous le voulez bien, nous allons nous rendre sur le champ de courses et voir s'il y a une transaction.

— A-t-il une affaire aujourd'hui?

— Personne n'en sait rien, mais on peut le supposer. »

Avant qu'Edna ait pu répondre un mot, M. Luke l'avait fait monter dans une grande automobile et ils se dirigeaient vers le champ de courses.

« Cette voiture n'est pas à moi, expliqua Luke; elle appartient à mon service; elle a été probablement confisquée à un voleur pincé. »

Edna était intéressée par tout ce qu'elle voyait: la file ininterrompue des autos se dirigeant lentement vers Town-Moor, le flot épais des piétons sur le trottoir, les aéroplanes qui bourdonnaient dans le ciel, les marchands forains offrant des caramels sur le bord de la route. Des cars blancs de poussière arrivaient de Liverpool et de Newcastle et

roulaient à côté de toutes petites autos, de vans de chevaux, de limousines resplendissantes, de vieilles victorias.

« Voilà votre ami! » dit tout à coup Luke.

Elle vit une voiture découverte et deux hommes dans le fond. Elle reconnut Goodie dans l'un d'eux; elle ignorait qui était l'autre, de taille plus élevée.

« C'est le docteur Blanter, dit le détective. Jadis il soignait les humains, maintenant il opère les bookmakers et ampute les comptes en banque.

— Qui est-il au juste? demanda Edna.

— Il est connu comme un joueur professionnel et se donne pour tel dans tous les cas. Cela veut dire qu'il vit du jeu aux courses, et cela grâce à Trigger. Il est affligé d'une curieuse manie: il ne peut s'empêcher de parier, même quand il n'a aucun renseignement sur le cheval. Et, malgré cela, il est riche. »

La curieuse profession de M. Trigger préoccupait Edna plus que toute autre chose:

« Sûrement, dit-elle, les bookmakers ne perdraient pas de pareilles sommes s'ils savaient se défendre?

— Si cela se produisait toutes les semaines, ils seraient dégoûtés, mais Trigger ne fait que huit ou neuf transactions par an. Cette année, il y en aura probablement neuf. En général, un mois ou deux s'écoulent entre deux transactions. Cela donne aux bookmakers le temps de respirer. D'ailleurs, la plupart de ses clients sont d'enragés parieurs qui

jouent tous les jours. Il est donc très difficile aux bookmakers de prévoir un coup, et plus encore de couper l'herbe sous le pied de leurs clients. »

Luke regardait de temps en temps son programme:

« Je me demande si la transaction porte sur *Ennisby,* le cheval qui est à l'entraînement chez Goodie. Il a gagné une course dans le nord, il y a trois mois, qui a rapporté une fortune. »

Il apercevait le gros docteur qui parlait à son compagnon, Goodie, les yeux à demi clos, comme s'il dormait.

« C'est un type qui a l'air bizarre. C'est curieux, son ami Rustem vient rarement aux courses.

— Est-ce que M. Rustem...

— Oui, il est de la bande; c'est même leur conseil juridique, et un bon; voilà pourquoi Trigger n'a jamais fait un faux pas. Le fait qu'ils sont encore en liberté le prouve. »

La voiture, qui avançait péniblement, finit par arriver devant les tribunes. Luke aida miss Gray à descendre, lui fit traverser la foule, et bientôt elle se trouvait dans le large paddock, déjà rempli de sportsmen. Un homme salua la jeune fille et s'adressa à M. Luke avec cette cordialité particulière aux champs de courses.

« Qu'est-ce que fait Trigger aujourd'hui, monsieur Luke? Le bruit court qu'il prépare une affaire. Goodie a un cheval dans la deuxième course; c'est un assez bon cheval, je l'ai vu gagner à Ripon.

— Il ne s'agira pas de celui-là », dit Luke.

Quelques pas plus loin, il était arrêté de nouveau:

« Avez-vous entendu parler d'une transaction aujourd'hui? »

Edna était étonnée de la part si importante que tenait ce Trigger dans le monde des courses. Elle savait, naturellement, que beaucoup de gens jouaient au-delà de leurs moyens, mais elle ignorait que le jeu tînt une part si importante dans la vie nationale de l'Angleterre. Le champ de courses était une sorte de marché frénétique où les prix montaient ou baissaient, suivant que « l'action » qui venait d'être achetée tombait à rien ou payait de magnifiques dividendes. Elle se promena toute seule dans le paddock, sur le conseil de Luke:

« Personne ne sera impoli avec vous. Vous entendrez parler une vilaine langue, mais j'espère qu'elle sera inintelligible pour vous. L'endroit le plus sûr pour une femme, c'est un champ de courses! »

Elle s'attendait à voir des rangées de bookmakers en chapeau haut de forme, habillés de complets à carreaux; elle en vit quelques-uns bruyants, mais tous auraient pu être pris pour des hommes d'affaires de la Cité. Quelques-uns avaient l'air si aristocratique qu'elle n'aurait jamais cru que c'étaient des bookmakers. Luke la rejoignit au bout d'un moment.

« C'est extraordinaire! dit Edna. D'où viennent tous ces gens? Que sont-ils? »

Luke jeta un regard à la ronde et, montrant

trois hommes qui parlaient très sérieusement aux bookmakers les plus aristocratiques:

« Regardez ceux-là et dites-moi leur profession?

— Je ne sais... En tout cas, ils n'ont pas l'air d'être très riches.

— L'un d'eux est le président de la... »

Luke nomma une des plus importantes sociétés financières.

« L'autre est le comte de Trayce; le troisième, qui a l'air d'un duc, est le directeur du trust du coton et « vaut » cinq millions de livres. Si vous vous approchiez, vous l'entendriez marchander une cote entre 12 contre 8 ou 13 contre 8. »

La course commença avant qu'elle n'ait pu sortir du paddock; elle entendit seulement le bourdonnement de la foule, aperçut dans un éclair des toques de soie multicolores qui passaient au-dessus du public, et la course était finie. Luke s'excusa de la laisser et courut vers le ring. En revenant, il dit:

« J'ai été voir la cote du gagnant. Il n'a pour ainsi dire pas été joué sur le champ de courses et gagne 100 contre 6. S'il ne s'agit pas d'une transaction Trigger, c'est que je suis un idiot. »

Il avait raison; on apprit trop tard à Londres le coup de Trigger; malgré tous les efforts faits pour la téléphoner, la nouvelle n'atteignit le champ de courses que trente secondes après la course, trente secondes trop tard!

CHAPITRE IV

« Allons voir, dit Luke, la vente aux enchères du cheval. »

C'était un alezan entraîné dans le nord. Consultant son annuaire, Luke découvrit qu'il n'avait couru qu'une fois, et encore, à deux ans. Les enchères montèrent à 1.200 guinées et le cheval fut racheté par son propriétaire.

« Il est de la bande, dit Luke. Le type qui est supposé propriétaire n'a jamais eu 1.200 guinées de sa vie! Le voilà, le vrai propriétaire! »

Il montra du doigt M. Trigger, qui circulait avec aisance à travers le paddock, en fumant un énorme cigare. Blanter et Goodie se tenaient contre la barrière, en grande consultation, et Trigger vint les rejoindre.

« Vous paraissez avoir une rancune personnelle contre eux, dit Edna; font-ils quelque chose de mal?

— Donner des tuyaux sur les chevaux qui gagnent aux courses, cela est parfaitement régulier. Mais se bornent-ils à cela? Voilà ce qu'il serait intéressant de connaître. Dans l'affaire d'aujour-

d'hui, leur conduite est peut-être irréprochable; le cheval qui a gagné a été acheté comme yearling 2.000 guinées, a couru une fois à deux ans; depuis on ne l'a plus revu. On l'avait mis de côté pour ce petit coup. Trigger et sa bande ont appris le véritable secret pour gagner des courses: de la patience, de la patience, encore de la patience! »

A ce moment, le groupe formé par le trio: Trigger, le docteur Blanter, Goodie, se sépara; Trigger et le docteur s'en allèrent vers les balances, Goodie resta seul, mâchonnant le bout d'un cigare. Il offrait ainsi un triste spectacle, le dos appuyé à la barrière, les mains dans les poches de son gilet, les yeux fixés au sol.

« Je veux lui parler, voulez-vous me le présenter? » demanda Edna.

Luke hésita un instant, puis:

« Mais oui, naturellement. Je me demandais s'il était sage de ma part de paraître dans le rôle d'ami, mais ils m'ont déjà repéré depuis que je suis ici, et, de toute façon, il sera bon qu'ils sachent que vous êtes en relation avec la police. »

Il se dirigea avec elle vers Goodie, qui ne leva pas les yeux, même quand ils furent devant lui. Pourtant, l'instinct d'Edna l'avait avertie que l'homme les avait observés sous ses paupières baissées.

« Bonjour, monsieur Goodie. Je voudrais vous présenter à miss Edna Gray. »

Goodie leva lentement les yeux, retira l'un de ses pouces de son gilet et tendit une main flasque.

Vu de près, il apparaissait encore moins séduisant que de loin; sa face jaunâtre était couverte d'un réseau de petites rides; il ressemblait à une pomme qu'on aurait laissée sécher et se ratatiner. Il était difficile de lui donner un âge; on aurait pu le prendre pour le représentant d'une ancienne époque qui aurait survécu à toute sa génération. Son regard exprimait une sorte de rancune; Edna supposa que ce sentiment était inspiré par la vue de Luke, mais, plus tard, elle constata que cette expression lui était habituelle.

« Comment allez-vous, miss Gray? »

Il parlait lentement, ayant l'air de réfléchir.

« J'ai entendu dire que vous vous réinstalliez chez vous et que vous vouliez les clefs. J'ai télégraphié à M. Rustem de vous les envoyer. Je regrette que vous alliez à Longhall, euh... vraiment. Je crains que la maison ne soit infestée de rats, euh... Il est difficile de s'en débarrasser, près d'une écurie, miss Gray, vous vous apercevrez que c'est un vrai fléau. »

Il s'interrompit, passa sa langue sur ses lèvres pâles, ne quittant pas Edna des yeux.

« Ce sont des rats énormes, féroces; un de mes hommes d'écurie a été attaqué par une troupe de ces bêtes la semaine dernière.

— J'aime les rats », répondit Edna avec un calme imperturbable que Luke, qui n'était pas facile à étonner, admira.

Durant une seconde, Goodie fut littéralement ahuri.

« Eh bien! vous aurez tout le loisir, euh, de les étudier », dit-il.

Le bout de son cigare était éteint; il ne fit aucun effort pour le changer de place pendant qu'il parlait et pas un moment il ne quitta Edna des yeux.

« Mon premier garçon m'a dit que vous m'aviez demandé; je regrette de ne pas avoir été à la maison. Avez-vous vu mes chevaux? »

C'était si peu dans les habitudes de Goodie de converser ainsi que Luke en était ébahi, mais cet homme ne disait pas un mot sans dessein.

« Nous leur avons jeté un coup d'œil tandis qu'ils rentraient de l'entraînement. » Et elle ajouta : « M. Garcia était avec moi. C'est un grand éleveur de chevaux de course; il était enchanté de voir un lot de chevaux anglais.

— M. Garcia, un éleveur de chevaux de course?... Je suis très heureux, dit Goodie. Je donne à mes chevaux de la bonne avoine, des boxes salubres... J'espère que vous recevrez vos clefs, et si je peux faire quelque chose pour vous, miss... euh... Gray, vous pouvez me le demander. A propos, n'oubliez pas les rats.

— Je pense aux rats », répondit Edna en serrant sa main flasque, et s'en allant.

Comme ils traversaient la pelouse remplie de monde, Luke lui dit:

« Sincèrement, vous aimez les rats?

— Je les déteste, mais je ne voulais pas me montrer intimidée. Goodie ne veut pas que je vienne à Longhall et je suis décidée à y habiter. »

Il s'arrêta et la regarda: « Vous allez habiter dans cette maison, près de Goodie? »

Elle fit signe que oui.

« Toute seule?

— Avec des domestiques, naturellement. Pourquoi ne le ferais-je pas, monsieur Luke?

— Parce que, je vous le déclare bien net, vous ne devez pas faire cela, dit Luke énergiquement. Je pensais que vous vouliez visiter la maison par curiosité, mais je ne pouvais croire que vous pensiez vivre là. Savez-vous ce qu'était Goodie avant d'être entraîneur?... »

Avant qu'elle eût pu répondre, ils entendirent un cri derrière eux; il y eut un rapide remous de la foule et tous deux se retournèrent ensemble pour assister au plus étrange spectacle qu'on puisse voir sur un champ de courses.

Un chien était parvenu à entrer dans le paddock, un gros chien-loup à l'air féroce. Dans le ring, un lad promenait un cheval; le chien sauta la barrière et se précipita sur les talons du cheval qui, terrifié, lui lança une ruade. Avec un terrible grondement, le chien sauta à la gorge du cheval; celui-ci se cabra, se débattant sans pouvoir se libérer et hennissant de douleur. Alors, un homme se précipita dans le ring; Goodie, en deux enjambées, rejoignit les deux animaux. Il attrapa le gros mâtin d'une main, la bride du cheval de l'autre; d'une secousse brutale de son poignet, il rejeta le chien au milieu du ring où il retomba sans mouvement. Le cheval, l'épaule couverte de sang, hennissait et frappait

le sol de son sabot, mais Goodie le tenait solidement par la bride; un instant après, il fut rejoint par l'entraîneur du cheval. Quant au chien, il ne bougeait plus.

« Mort! dit Luke laconiquement. Goodie lui a brisé le cou. Ce vieux type a la force d'un bœuf.

— Il est extraordinairement brave! dit Edna.

— C'est là son métier, expliqua Luke. Avant d'être entraîneur de courses, il domptait des bêtes féroces, présentait les lions dans leur cage, et faisait des tournées avec sa propre ménagerie. Voilà pourquoi vous n'irez pas à Longhall.

— Vous êtes autoritaire, monsieur Luke!

— C'est ma faiblesse. Allons, venez dans les tribunes si vous n'avez pas encore eu assez d'émotions aujourd'hui. »

Elle avait décidé de quitter Doncaster le lendemain matin, et ce n'était vraiment pas la peine de contrarier cet homme qui s'était montré si obligeant et que peut-être elle ne reverrait jamais. Ils montèrent en silence l'interminable escalier qui donnait accès aux tribunes. De là, elle avait une vue d'ensemble du champ de courses.

La deuxième course fut annoncée, les chevaux s'en allèrent un à un en canter vers le départ. Tout à coup, regardant par-derrière, elle fut intriguée par la vue d'une grosse voiture qui arrivait par la route de Londres et s'arrêtait devant l'entrée; elle était grise de poussière et les deux occupants, enfouis dans des manteaux de cuir, étaient mécon-

naissables. L'un ouvrit son manteau, enleva sa casquette de cuir et ses lunettes; elle reconnut avec étonnement M. Rustem. Quant à son compagnon, elle n'eut pas de peine à l'identifier: c'était le jeune secrétaire si déplaisant de M. Rustem. Ils disparurent tous deux vers l'entrée.

Edna fit part à Luke de ce qu'elle avait vu.

« Rustem ici? Il ne va pas aux courses, habituellement. »

Avec sa lorgnette, il fouilla le paddock et suivit Rustem des yeux. Celui-ci rejoignit bientôt Blanter, Trigger et Goodie. Sans doute Rustem venait de leur communiquer une nouvelle très importante, car, à l'aide des lorgnettes, on pouvait voir la figure de Blanter décomposée par la colère. Trigger, toujours prudent, jeta un regard autour de lui pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'écouteurs; quelques sportsmen s'étant approchés d'eux, ils se mirent un peu plus à l'écart, afin de continuer leur conversation. A un moment donné, Luke vit l'entraîneur montrer du doigt la tribune.

« J'ai comme une idée qu'ils parlent de nous. Les voyez-vous?

— Je me demande s'il m'a apporté mes clefs, dit innocemment Edna en abaissant sa lorgnette.

— Vos clefs! Voyez-vous Rustem venant en Yorkshire! »

Il se tut; le docteur, Trigger et Goodie traversèrent le paddock et disparurent. Grimpant tout en haut de la tribune, Luke plongea ses regards par derrière: la grosse auto poussiéreuse était toujours

devant l'entrée; Pilcher se promenait de long en large, fumant une cigarette. Les trois hommes sortirent; il y eut encore un conciliabule; Pilcher prit dans la voiture une valise et immédiatement les autres sautèrent dans l'auto qui s'élança, avec un ronflement du moteur, sur la route par laquelle elle était venue.

« Ils rentrent à Londres. Je me demande pourquoi ils ont laissé ici Pilcher.

— Le connaissez-vous? demanda Edna.

— Je connais tout le monde », dit le détective.

Quand il regarda de nouveau derrière les tribunes, Pilcher avait disparu lui aussi; sans doute s'était-il dirigé vers la gare.

« Je me demande pourquoi cette précipitation. »

Luke était évidemment troublé et ennuyé; quant à Edna, elle se demandait s'il avait une mission de Scotland Yard à Doncaster.

« Ils reviendront peut-être demain; la transaction n'a peut-être pas bien réussi. »

Luke reconduisit Edna à sa villa avant la dernière course et, quand il lui proposa de l'emmener dîner, elle ne trouva pas de motif pour refuser. Elle prit son thé dans sa chambre et la propriétaire vint lui raconter avec joie qu'elle avait un autre locataire: un gentleman avait loué le rez-de-chaussée. Cela n'intéressait pas plus Edna que les nouvelles que lui donna cette dame sur la maladie de sa fille, tandis qu'elle débarrassait la table.

Edna Gray avait été dactylo à dix-sept ans; après la mort de sa mère, elle avait vécu de ce

qu'elle gagnait. Elle savait bien qu'elle avait un oncle en Amérique du Sud, mais il n'existait pas pour elle, jusqu'au moment où elle reçut un câble lui demandant de venir le rejoindre. Elle vécut là-bas, pendant six ans, d'une existence dont longtemps elle avait rêvé, se promenant à cheval chaque jour et maîtresse d'une luxueuse maison. A la mort de son oncle, elle était sa seule héritière. Riche maintenant, elle pouvait se permettre d'ordonner sa vie à sa guise. Enfant, elle avait visité Longhall; le souvenir de sa sombre magnificence ne lui était pas agréable. Et maintenant, c'était sa propriété, cette belle maison de style Tudor, avec les milliers d'acres de ses terres. Avant de mourir, le vieil oncle Donald avait émis le vœu qu'elle retournât en Angleterre. En vérité, c'était là un souhait qui ne lui était pas désagréable, parce qu'elle avait peu d'amis en Amérique du Sud. Son oncle y avait vécu en solitaire et la jeune fille n'était jamais allée à Buenos-Aires que pour voir sa couturière ou assister à quelques représentations théâtrales. M. Garcia était son seul ami. En Angleterre, elle pourrait retrouver d'anciens amis, certaines de ses relations pourraient devenir des amitiés.

En dînant avec Luke, ce soir-là, Edna lui confia ses projets:

« Vous aurez des chevaux de course, n'est-ce pas? Vous pourriez employer plus mal votre argent. Je ne veux pas être indiscret en vous demandant quelle fortune vous possédez. D'ailleurs, j'ai

su par hasard qu'il s'agissait de deux cent cinquante mille livres, que vous avez treize mille livres par an pour vous amuser et peut-être beaucoup plus dans quelques années. Mais, je le répète, vous n'irez pas vivre à Longhall.

— Pourquoi? demanda Edna d'un air de défi.

— Parce que je ne veux pas. Cela peut vous paraître une raison insuffisante, mais c'est la seule que je puisse vous donner pour le moment, parce que ma réelle objection repose sur une hypothèse qui n'a pas encore été vérifiée. Avez-vous remarqué, là-bas, les barreaux de fer aux fenêtres, les grilles de fer, tout cet appareil rébarbatif de clôtures? Savez-vous pourquoi les nouvelles écuries de Goodie sont inoccupées et pourquoi il en a bâti d'autres à un demi-mille de la maison? Avez-vous vu les caves de Perrywig ? Elles se trouvent sur les terres que vous avez louées. Ajouterai-je que l'endroit est supposé hanté par le spectre d'une femme qui y fut assassinée il y a vingt ans? »

Le regard d'Edna continuait de défier Luke, mais celui-ci poursuivit sans sourire:

« Je parle sérieusement. Les paysans des environs vous diront que certains soirs les cris de cette malheureuse femme glacent leur sang.

— Eh bien! et vous-même, demanda Edna, avez-vous entendu les cris de cette pauvre femme?

— Je les ai entendus et ce n'était pas agréable », répondit-il simplement.

Elle se mit à rire, doucement d'abord, puis la joie la gagna tellement qu'elle rit aux éclats.

« Des revenants! Des rats! C'est pour cela que vous ne voulez pas que j'aille là-bas? »

Luke beurrait un toast en réfléchissant profondément.

« En partie, dit-il.

— Eh bien! j'irai quand même! »

Elle frappa sur la table avec son petit poing.

« Je ne crois ni aux revenants, ni aux rats. Je vais vivre à Longhall parce que mon grand-père, mon arrière-grand-père et des générations de Gillywood ont vécu là. »

Luke la regarda un bon moment sans parler.

« Dans ce cas, vous feriez bien de me laisser perquisitionner dans la maison avant d'y pénétrer. Je suis un grand chasseur de rats de toute espèce. Et je voudrais aussi vous donner des conseils au sujet des domestiques. »

Elle ouvrait la bouche pour répondre à cette suggestion, mais il continua:

« Il faut que vous ayez un maître d'hôtel et un valet de pied, ainsi qu'un homme à tout faire, quel que soit le nombre des femmes que vous emploierez. Je suis toujours très sérieux. C'est un endroit très isolé, les domestiques hommes doivent être choisis avec soin.

— Pourquoi voulez-vous vous occuper de cela?

— Parce que j'ai une commission sur leurs gages », répondit Luke ironiquement.

Ils se dirigèrent vers la villa où était descendue Edna. Comme ils allaient l'atteindre, un télégraphiste descendit de bicyclette:

« Miss Gray? demanda-t-il, et il lui tendit l'enveloppe.

— Qui sait donc que vous êtes ici? demanda brusquement le détective.

— Le directeur du Carlton Hotel. Je lui ai télégraphié pour lui dire que je rentrerai demain et lui demander si M. Garcia était revenu à Londres.

— Pourquoi?

— Simplement pour savoir. »

Luke avait des façons que souvent elle n'aimait pas et qui lui semblaient inacceptables. Il ne donnait jamais une poignée de main; maintenant il prenait congé en lui donnant une petite tape dans le dos.

« Bonsoir. Je vous donnerai le gagnant du Saint-Léger demain.

— Je serai peut-être partie de bonne heure », dit Edna.

Et, tout à coup, une idée lui vint:

« Où peut-on vous trouver? »

Il était descendu au principal hôtel, le Wollpack, un nom aussi original que facile à retenir.

CHAPITRE V

L'hôtesse d'Edna lui ouvrit la porte et la fit entrer dans son petit salon; un feu y avait été allumé, qui était le bienvenu, car la nuit s'annonçait fraîche. La jeune fille ouvrit son télégramme et le lut: M. Garcia n'était pas rentré à Londres. Peut-être, après tout, était-il parti pour l'Allemagne et avait-il déjà retrouvé son bien-aimé *Vendina*. Elle resta longtemps assise devant le feu, passant en revue les événements de cette journée bizarre qui avait commencé à la vente et fini par un dîner en tête à tête avec un homme qui était presque un étranger pour elle et qu'elle ne pensait pas devoir rencontrer de nouveau. Elle était morte de fatigue quand elle se coucha, à onze heures; elle rêva qu'elle montait un cheval à travers la vaste pampa et qu'un énorme chien, avec une tête effrayante, sautait sur elle. Elle se réveilla en sursaut, un peu tremblante, tourna le commutateur. Soudain, elle entendit un faible bruit dans le salon, la pièce contiguë; elle s'assit sur son lit et écouta; elle entendit encore le frottement d'une chaise contre le plancher. Il pouvait être deux heures, mais la pen-

dule ne marchait pas; elle chercha son sac à main, dans lequel elle avait mis sa montre garnie de diamants: le sac n'était pas là. Elle se rappela alors qu'elle l'avait laissé sur la table du petit salon. Elle glissa ses pieds dans des mules, passa une robe de chambre et tourna la clef dans la serrure. A ce moment, elle entendit un rapide bruit de pantoufles et une autre porte claqua. Edna, plutôt nerveuse, entra dans le salon et alluma l'électricité; son sac était là où elle l'avait laissé, mais il était ouvert et vide, son contenu était éparpillé sur la table; elle vit la montre que le voleur avait négligée. Elle pensa que l'intrus avait filé les mains vides, mais elle se rappela que, au moment de se coucher, elle avait mis dans son sac le télégramme reçu de Londres: celui-ci avait disparu. Elle ferma la porte du salon à clef, ranima le feu à demi éteint et s'assit, bien éveillée, pour essayer de comprendre quelque chose à ce curieux incident.

Rêvait-elle encore? Avait-elle imaginé tout cela? Comme cette idée lui venait, elle aperçut quelque chose sous la table; elle se baissa pour le ramasser: c'était un gant d'homme en peau de chamois.

Ainsi, ce n'était pas un rêve! Elle haussa les épaules à l'idée qu'elle avait couru un danger: Doncaster devait être plein, ces jours-ci, de pick-pockets, mais pourquoi celui-là était-il assez bête pour laisser une montre de diamants valant deux cents livres, un étui à cigarettes en or, et pour prendre un télégramme insignifiant venant du manager d'un hôtel de Londres?

Peut-être avait-il été dérangé? Mais cette hypothèse n'était pas valable; il avait eu tout le temps d'examiner le contenu du sac; glisser dans sa poche l'argent et les bijoux ne lui aurait pris qu'une seconde. Au contraire, il avait tiré le télégramme de son enveloppe, l'avait probablement lu et emporté.

La chaleur du feu lui donna sommeil; elle se recoucha et dormit jusqu'à ce qu'elle fût réveillée par des coups frappés à la porte du salon; elle se leva pour faire entrer une femme de chambre grognon:

« Vous n'aviez pas besoin de fermer à clef la porte du salon, miss; il faut que j'entre le matin pour faire la pièce. »

Après un bain et une tasse de thé chaud, Edna eut envie de rire des événements de cette nuit. Luke lui téléphona et accepta de venir partager son déjeuner. Dès qu'il fut arrivé, elle lui raconta ce qui s'était passé et il n'en fut pas du tout amusé.

« Vous rappelez-vous ce qu'il y avait dans le télégramme? »

Elle le répéta mot pour mot.

« Et ils ont laissé l'argent et la montre! C'est bizarre. Est-ce qu'il y a quelqu'un d'autre dans la maison, je veux dire un autre locataire? »

Elle se rappela alors le jeune homme qui, d'après les propos de la propriétaire, était arrivé si providentiellement la veille au soir. Luke descendit faire une enquête et revint cinq minutes après pour dire que le locataire était parti de bonne

heure le matin, ayant payé généreusement quatre journées. Il avait porté sa valise à la gare à l'heure inusitée de six heures et demie.

« Un train quitte Doncaster à six heures quarante-cinq pour Londres, et c'est ainsi que M. Pilcher est parti.

— Pilcher?

— La propriétaire me l'a décrit fidèlement, c'était notre ami Pilcher.

— L'homme qui est venu dans ma chambre!

— ...Etait notre ami Pilcher, répéta Luke. Il occupait la chambre sur la rue; assis près de la fenêtre quand vous êtes rentrée, hier soir, il vif le télégraphiste vous remettre la dépêche. Si le petit télégraphiste était venu plus tôt, il vous aurait épargné une frayeur, parce que Pilcher aurait ouvert la dépêche et l'aurait replacée sur la table du hall. J'ai l'impression qu'il attendait le télégraphiste.

— Comment cela? La dépêche ne renfermait rien d'intéressant. S'il était venu dans ma chambre et me l'avait demandée, je la lui aurais donnée. »

Le détective prit une petite saucisse dans un des plats et la découpa avec soin:

« Pourquoi Rustem est-il venu de Londres? Ce ne pouvait être pour placer son vilain secrétaire sous le même toit que vous; Pilcher aurait pu venir par le train. Et pourquoi sont-ils repartis pour Londres? Pas pour faire le compte de leurs bénéfices, puisque Trigger est encore à Doncaster. Il est dans la chambre voisine de la mienne; il n'y a rien de

particulier ni dans sa malle, ni dans sa valise, ni dans ses poches.

— Comment le savez-vous?

— C'est un gentleman qui mange bien et dort plutôt lourdement. Où est allé M. Garcia? poursuivit Luke brusquement.

— Il est probablement parti pour l'Allemagne; il mourait d'envie de s'y rendre depuis son arrivée en Angleterre.

— Son *Vendina* est un très bon cheval? »

Edna n'en pouvait parler qu'avec l'enthousiasme du vieux Garcia.

« Je ne crois pas qu'il ait encore couru. Mais M. Garcia et son stud-groom (1) m'ont dit que c'était le meilleur cheval qui ait jamais été élevé en Amérique du Sud. Les Allemands l'ont acheté un prix énorme, quinze mille livres, je crois. Mon oncle disait que c'était le plus beau *foal* (2) qu'il ait jamais vu. Ce pauvre M. Garcia ne l'aurait touché ni avec un éperon, ni avec un fouet. C'est pour cela que le cheval n'a jamais été à l'entraînement. Alberto ne pouvait pas voir des chevaux brutalisés, et pour cette raison il ne voulait jamais assister à une course. »

Luke resta silencieux longtemps, les yeux fixés sur son assiette.

« Les courses sont un jeu bizarre, dit-il à la fin. Je n'ai jamais mis un shilling sur un cheval, de ma vie, je les aime trop.

(1) Surveillant de haras.
(2) Poulain de moins d'un an.

— Les chevaux?

— Non, les shillings. Je suis Ecossais, bien que je sois né à Londres; je ne joue pas parce que cela ne m'amuse pas et parce que j'ai une certaine petite fortune; je ne suis donc pas poussé par la nécessité.

« Allez-vous aux courses, aujourd'hui? »

Elle répondit qu'elle avait l'intention de rentrer à Londres le matin même.

« Qu'allez-vous faire, quand vous serez rentrée à Londres? »

Elle n'avait pas de projet arrêté.

« Je vous demande de me promettre quelque chose; n'allez pas à Longhall toute seule. »

Elle se mordit les lèvres.

« Je ne veux pas être drôle ou dramatique, je vous le demande simplement en ami. Faites-moi cette grande faveur. Téléphonez-moi à Scotland Yard, je serai à Londres moi-même demain, et, quand vous irez voir votre propriété, laissez-moi aller avec vous.

— Est-ce que je suis sous la protection de la police? dit Edna en souriant.

— Je ne sais pas si vous êtes particulièrement en danger, mais je désirerais placer à Longhall un homme qui puisse vous être utile. Quant à retourner à Londres, — il secoua la tête, — je vous conseillerais plutôt de voir le Saint-Léger; c'est une des plus grandes épreuves de l'année et vous connaissez assez bien le champ de courses maintenant pour y circuler sans moi.

— Eh bien! entendu; je verrai cette course. Ce sera quelque chose à raconter à M. Garcia. »

L'après-midi, il faisait très beau temps, toute l'Angleterre était représentée dans l'enceinte remplie de monde. Edna sentit une certaine électricité dans l'atmosphère, ce qu'elle n'avait pas éprouvé la veille, et comprit en voyant gagner dans une arrivée émouvante un cheval à 50 contre 1 par une courte tête. La vue était parfaite du sommet des tribunes. Après la course, Luke allait rejoindre Edna, quand quelqu'un lui toucha le bras; il se retourna et vit la figure souriante d'un petit bonhomme qui avait l'air d'un jockey.

Son aspect n'était pas très brillant, ses habits râpés annonçaient la misère.

« Vous vous souvenez de moi, monsieur Luke? Punch Markham. »

Luke connaissait très bien Punch; l'homme était passé entre ses mains et avait été condamné à trois mois de travaux forcés pour vol.

« Je marche droit, maintenant, monsieur Luke. Mais ça ne paie pas de marcher droit. Je viens de Londres arrimé à un car... Vous allez rigoler: j'étais juste contre le moteur. Un de mes anciens propriétaires m'a donné une carte d'entrée sur le champ de courses en souvenir du bon vieux temps. Il n'avait pas oublié que j'avais eu à l'entraînement un des meilleurs chevaux de son pays. Avez-vous vu le vieux Goodie, monsieur Luke? Je l'ai cherché partout, pour essayer d'avoir une pièce, j'y aurais bien droit!

— Pourquoi auriez-vous droit à quelque chose de cet entraîneur éminent?

— Entraîneur éminent! s'écria Punch avec mépris. Un entraîneur de lions et de tigres, oui, mais pas de chevaux! Je reconnais cependant qu'il a réussi avec ce « foal » que je lui ai vendu... Un fils de *Blandford,* monsieur Luke, vous le connaissez? Il a gagné une course à Stockton, l'autre jour.

— *Field of Glory?* demanda Luke.

— C'est ça! Je parierais qu'ils ont gagné un gros paquet. Il n'était pas chez Goodie, mais Goodie l'a dans ses écuries maintenant. On ne sait jamais qui est le propriétaire des chevaux, avec cette bande! Je le lui avais vendu soixante-cinq guinées; il avait été élevé chez un fermier d'Irlande...

— Ne me racontez pas toute son histoire, Punch, je suis pressé.

— C'est le seul cheval que je connaisse avec des pieds aussi bizarres: trois étaient larges, le quatrième petit; c'est pour cela que le fermier me l'avait cédé. Je lui ai enduit son sabot tout entier avec de la cire de cordonnier; Goodie n'y a jamais rien vu. Voilà, monsieur Luke, les tours que j'ai joués...

— Ne rappelez pas les mauvais souvenirs de votre existence. »

Luke prit dans sa poche un billet de dix shillings et le tendit à Punch:

« Je jette cela dans le ruisseau, Punch, je crois.

— Je vous jure que je ne bois plus; je n'ai plus d'argent; c'est tout juste si je peux manger. Vous

avez été un chic type pour moi, monsieur Luke. J'ai toujours dit que les flics ne sont pas aussi noirs qu'on se plaît à les dépeindre. »

Luke ne perdit pas son temps à écouter ces éloges; il avait aperçu Edna venant du paddock.

« Une course magnifique, dit-il. Trigger aurait été content de faire cette affaire-là. 50 contre 1! Il aurait peint en rouge les bureaux du Ruban Vert. Et maintenant, miss Gray, je suis prêt. Il y a un bon train venant de Leeds qui s'arrête à Doncaster; j'ai fait réserver un compartiment.

— Qui était ce petit bonhomme à qui vous parliez? »

Elle était arrivée à un tel degré de camaraderie avec lui qu'elle pouvait satisfaire sa curiosité sans s'excuser; en s'en allant à la gare, il lui raconta l'aventure de Punch Markham. Il avait été un bon jockey et un entraîneur heureux, mais il avait eu trop d'amis. Un jour, les commissaires du Jockey-Club lui retirèrent sa licence; il eut de la veine de ne pas être condamné. Dès lors, il gagna sa vie en achetant et en vendant des chevaux; mais on le soupçonna d'être compromis dans une ou deux grosses escroqueries de courses; peut-être, en réalité, n'y avait-il pris qu'une part minime.

CHAPITRE VI

Pendant le voyage de retour à Londres, Edna eut loisir d'étudier l'homme qui avait soudain pris une place si importante dans sa vie. Il ne ressemblait pas du tout à l'image qu'elle s'était faite d'un policier. Son langage était correct, sa voix agréable. Elle, qui, quand elle était dactylo, avait rencontré des hommes de différents types, était un peu déconcertée par celui-ci. Il était assis dans un coin du compartiment, les yeux fermés, et elle l'observait froidement. Il n'était pas très joli garçon; cependant, elle admettait qu'il avait un certain charme. Au repos, sa figure était triste; il avait une vilaine bouche, son nez mince paraissait trop long, ses yeux étaient beaux, et, à part quelques cheveux gris aux tempes, il paraissait encore jeune. Enfin, il n'avait pas du tout l'air d'un détective.

Durant le trajet, il dit qu'il savait l'espagnol; pensant qu'il bluffait, elle lui posa une question dans cette langue; il lui répondit instantanément dans le plus pur castillan. Il admit qu'il parlait facilement trois ou quatre langues.

« Pas autant que l'ami Rustem, qui est très fort sur les langues orientales. Le grec et l'arabe sont ses langues maternelles; il vient de quelque part en Macédoine. Il n'est plus votre avocat, naturellement?

— Pourquoi naturellement?

— Parce qu'il a été rayé du barreau, ne le saviez-vous pas?

— Vous me l'avez dit sur le bateau.

— Ah! oui, c'est vrai! Eh bien! vous n'avez pas confiance en lui, et... — Il hésita. — Et puis, vous savez, c'est un don Juan. »

Il se sentit là sur un terrain glissant et fit un effort pour se rattraper:

« Je ne veux pas dire qu'il...

— ...Me fera la cour! Mais, pourquoi pas? Réellement, monsieur Luke, vous êtes par trop protecteur. »

Il esquissa une grimace un peu penaude et parut même fort embarrassé, au grand amusement d'Edna.

Il la laissa à la gare de King's Cross, mais ne voulut pas la quitter avant qu'elle ne lui eût promis de le prévenir lorsqu'elle irait visiter Longhall. Quand elle arriva à l'hôtel, on lui remit un long télégramme expédié de Berlin : « Voulez-vous payer ma note et envoyer mes malles à l'agence Friedmann, 119, Friedrichswilhelmstrasse, Berlin. Vais en Bavière. Mon beau *Vendina* va bien. Adios. Alberto. »

M. Garcia avait l'habitude de signer toujours de

son nom de baptême. Ainsi, il était parti pour Berlin; maintenant, elle était un peu tranquillisée. Elle monta chez elle, où l'attendaient une douzaine de lettres et une petite boîte; elle l'ouvrit, pensant que c'étaient les clefs de Longhall, mais cette boîte renfermait un échantillon de cigarettes envoyé par un fournisseur entreprenant.

Puisque Garcia était parti, elle allait passer sa première soirée seule à Londres, ce qui l'ennuyait. Elle fit prendre une place dans un théâtre. Que c'était magnifique de devenir riche dans une ville où elle avait enduré des privations! Cependant, comme elle rentrait, elle regardait avec une certaine envie les jeunes filles qui grimpaient sur les autobus; quelques-unes étaient dactylos comme elle l'avait été, travaillaient pour deux livres et demie par semaine, mais, après leur travail, elles regagnaient un foyer où les attendait une famille qui s'intéressait à elles. Elle se coucha, ce soir-là, vaguement mélancolique. Le lendemain matin, elle se sentit mieux; elle était en train de déjeuner quand on lui apporta une carte:

« M. Arthur Rustem? Faites-le monter. »

M. Rustem entra, tout souriant, en faisant de grandes courbettes. Il était si bien mis qu'il ressemblait à une gravure de mode.

« Vous étiez à Doncaster. Ne le niez pas, chère miss Gray, je vous ai vue! »

Il faisait un signe espiègle du doigt, amical, familier même.

« Vous avez une bonne vue, monsieur Rustem,

répondit Edna, glaciale. Je vous ai vu, moi, avec ma lorgnette; je doute que vous ayez pu me repérer parmi des milliers de gens placés tout en haut des tribunes. »

Discrètement il changea de sujet.

« En tout cas, j'ai su que vous étiez à Doncaster. J'ai vu notre cher ami, M. Goodie. Un brave homme, un travailleur acharné, qui a heureusement gagné, récemment, un peu d'argent. Je dis heureusement, parce que j'aime voir un brave homme réussir.

— Avez-vous apporté les clefs, monsieur Rustem? »

Elle n'était pas disposée à s'intéresser à l'avenir de M. Elijah Goodie.

« Certainement. »

Il prit une chaise et s'assit, sans y être prié, tira de sa poche une boîte plate qu'il posa sur la table.

« Voilà les clefs de la demeure ancestrale, dit-il gaiement. La question est de savoir, chère miss Gray, si vous préférerez vivre dans cette maison humide et solitaire (je ne connais pas de maison plus isolée) ou bien accepterez l'offre splendide que, par une curieuse coïncidence, j'ai reçue ce matin d'un de mes clients qui désire acheter la propriété pour vingt mille livres! Je crois qu'il est un peu fou d'offrir pareille somme.

— Qui est votre client, M. Goodie ou M. Trigger? Ou bien est-ce le docteur Blanter? »

Rustem clignota des yeux, surpris par cette attaque inattendue, puis il hocha la tête tristement.

« Je crains, miss Gray, que vous n'ayez écouté de méchants commérages. Je ne prononcerai aucun nom, mais il y a des gens vindicatifs, si je puis dire, qui ont reçu sur les doigts pour faux rapports...

— Est-ce une allusion à l'inspecteur Luke? demanda Edna.

— Non, non, dit-il vivement. Je n'ai rien à dire contre l'inspecteur Luke, un homme des plus intelligents, charmant et bien élevé. Je ne voudrais pas que vous croyiez que j'aie voulu prononcer des paroles dénigrantes à l'égard de M. Luke. Mais il y a des gens méchants...

— Je ne veux pas vendre Longhall, monsieur Rustem, voilà qui nous épargnera toute discussion.

— On vous en offre deux fois sa valeur.

— On peut m'en offrir quatre fois sa valeur, cela m'est indifférent. Je vais m'installer à Longhall et, à l'expiration du bail, je reprendrai probablement Gillywood Cottage et les terres. »

Rustem la dévisageait, tambourinant sur la table avec ses doigts, puis il sourit:

« Si vous êtes décidée, il serait stupide de ma part de vous donner un avis. Peut-être avez-vous raison. J'ai grande confiance dans l'instinct des femmes. Je vais arranger les choses autant que je le pourrai; je vous accompagnerai quand vous irez visiter la maison et vous aiderai autant que vous voudrez.

— Il n'est pas nécessaire du tout que vous veniez. J'ai déjà commandé une escorte, dit Edna

avec une certaine malice. M. Luke, qui connaît très bien les environs, m'a promis de me faire visiter la maison. Est-ce que ce sont là les clefs? »

Elle prit la petite boîte et l'ouvrit.

« Je suis très heureux que vous ayez soulevé la question du loyer, miss Gray. J'ai donné tous les documents à votre avocat; il m'a fait remarquer que le bail de M. Goodie expirait à la fin de l'année, mais, en votre absence, j'ai donné à Goodie l'assurance en votre nom que vous ne le renverriez pas, ne voulant pas ruiner un homme de son âge, et j'ai préparé un bail supplémentaire d'un an pour lui permettre de chercher une autre demeure. C'est une simple formalité. »

Et Rustem sortait de sa poche l'acte tout prêt, le posait sur la table; il dévissait son stylo pour le tendre à Edna.

« Vous verrez, j'ai marqué au crayon où vous devez signer. »

Edna éclata de rire et le regarda.

« Réellement, monsieur Rustem, vous ne croyez tout de même pas que je vais signer tous les papiers qu'on me jette à la figure sans prévenir? Est-ce qu'il y a des héritières qui font cela dans leur naïveté? Envoyez cela à mon avocat. »

Rustem, décontenancé, plia le papier avec dignité, le remit dans sa poche, referma son stylo et, se levant, prit son chapeau et ses gants.

« Vous me froissez. Dans toute ma carrière professionnelle, jamais on n'a suggéré que j'aie essayé de profiter de la naïveté d'un client...

— En effet, monsieur Rustem, la seule suggestion qu'on ait faite contre vous, c'est que vous avez employé l'argent de vos clients pour vos entreprises particulières. »

La guerre était donc déclarée entre eux; il ne pouvait pas savoir que cette jeune fille avait lutté pour vivre pendant trois ans avant que Donald Gray lui eût écrit de venir le rejoindre.

« Très bien, ma jeune amie. » Toute la douceur de sa voix avait disparu. « Je vois que vous avez été prévenue contre moi et contre mes associés. C'est bien dommage. Je vous ai conseillé de ne pas aller à Longhall...

— J'ai déjà conseillé cela, mais pour une tout autre raison ! »

Luke était entré sans bruit, avait même refermé la porte et se trouvait déjà à mi-chemin entre celle-ci et la table, sans que ni Edna ni Rustem ne l'eussent entendu. La jeune fille se retourna, surprise.

« J'ai donné le même avis à miss Gray, répéta Luke, mais elle n'en tient pas compte. Je suppose qu'elle vivra là en paix avec ses voisins, ses anciens avocats, les Trigger et les Blanter. Je ferai tout pour que miss Gray soit tranquille à Longhall. »

Tout en parlant, il fixait avec décision ses regards sur Rustem.

« Cela peut signifier, Rustem, que j'aurai peut-être à transférer quelque part des gens haut placés qui se croient tout à fait en sûreté. »

Il vit Rustem changer de couleur. La menace

avait porté. Blanc de rage haineuse, Rustem se dirigea fièrement vers la porte sans un mot et la referma tout doucement derrière lui. Edna rompit le silence.

« Ne frappez-vous jamais à la porte quand vous entrez dans la chambre d'une dame? »

Il évita de répondre à la question:

« Que voulait-il? Apporter les clefs? Il les a reçues ce matin de Goodie, qui les a apportées lui-même.

— Il voulait que je vende la propriété.

— Il en offrait une grosse somme? »

Quand elle lui eut dit le chiffre proposé, il fit entendre un sifflement.

« Ils en ont rudement envie! Pourquoi? Je me le demande. Les terrains ne sont pas parmi les meilleurs du Berkshire; d'autre part, pour un entraîneur, l'endroit est assez isolé. »

Il se gratta la tête pensivement.

« Avez-vous des nouvelles de M. Garcia? »

Edna lui montra le télégramme qu'il lui rendit après l'avoir lu.

« Il y a quelque chose là-dessous; M. Trigger a prévenu tous ses clients d'ouvrir de nouveaux comptes courants le mois prochain. »

Il sortit de sa poche deux feuilles de papier.

« Voilà la circulaire. Chaque client est prié de doubler le nombre de ses bookmakers; il y a aussi une liste des plus gros bookmakers, avec leur situation financière, des conseils pour se faire ouvrir des comptes sous des noms d'emprunt. Trigger est

vraiment un cerveau; il prépare quelque chose de colossal, un coup énorme. Ils vont vous offrir cinquante mille livres avant peu. »

Luke ne pouvait mieux prédire, car Rustem n'était pas parti depuis dix minutes que le téléphone sonna, et Edna reconnut sa voix.

« Etes-vous seule ou notre ami est-il encore là? Mon client vient d'augmenter son offre. C'est un antiquaire qui a la passion du style Tudor; il paierait une somme colossale, quarante ou cinquante mille livres...

— Longhall n'est pas à vendre », dit Edna, et elle raccrocha le récepteur.

CHAPITRE VII

Dans cette affaire, bien des faits curieux retenaient l'attention de Luke, qui réfléchissait, assis dans sa chambre. Trois mois plus tôt, Goodie s'était plaint du manque d'eau et avait négocié l'achat d'un établissement d'entraînement en Wiltshire, où il serait plus à l'abri des espions. Pourquoi, maintenant, Gillywood et ses terrains devenaient-ils si précieux qu'on en offrait un tel prix? Etait-ce à cause du voisinage possible d'Edna? Est-ce que Longhall recélait un mystère? Ce mystère n'en était plus un pour Luke; quand, à la suite de ses investigations, il l'avait découvert, il avait ressenti, malgré tout son sang-froid, le plus grand choc de sa vie. Il connaissait le secret des écuries abandonnées, pourquoi elles avaient été rebâties à une certaine distance de la villa. Il se demandait s'il fallait en parler à la jeune fille. En tout cas, il pouvait attendre d'avoir fait une inspection personnelle de Longhall: il était sûr qu'il se passerait quelque chose, mais il désirait réduire au minimum le danger que pouvait courir la jeune fille.

Officiellement, son quartier général était à Scot-

land Yard, mais son bureau se trouvait en réalité dans un immeuble voisin et il y avait quelques collaborateurs particuliers. Depuis trois ans, il était délégué auprès des sociétés de courses pour faire des recherches dans certains milieux du turf. Lui qui pensait que les bas-fonds n'avaient plus rien de nouveau à lui dévoiler, il constitua des dossiers où se trouvaient inscrits à la fois les noms de garçons d'écurie, de personnalités connues, de membres de bandes plus ou moins dangereuses. On y voyait surtout les noms de tous les employés du Ruban Vert: les agents, les secrétaires, les femmes qui nettoyaient les bureaux le matin: c'étaient les bras de cette organisation dont le cerveau était le petit homme gras assis dans une pièce aux panneaux de bois de rose, avec, derrière lui, un énorme coffre-fort scellé dans le mur et protégé par des portes épaisses de dix centimètres.

Les secrétaires ne savaient même pas les noms des souscripteurs. Trigger n'employait que des jeunes filles et les choisissait avec plus de soin qu'on n'en met à choisir les candidates aux emplois des ministères. Chaque jeune fille avait son pupitre et une liste de numéros, sans aucun nom; un numéro figurait sur chaque enveloppe qu'on apportait au bureau de Trigger. C'est lui qui inscrivait les adresses à la machine à écrire, et lui-même mettait les lettres à la poste.

Ses clients lui envoyaient la moitié de leurs gains dans la semaine qui suivait la victoire du cheval; les chèques étaient touchés par lui. Durant la période

qui précédait et celle qui suivait un « coup », il travaillait dix-huit heures par jour, dormait quelquefois dans son bureau. Quand le coup était décidé, c'était Trigger qui écrivait le nom du cheval sur chaque télégramme, plaçait les télégrammes dans des enveloppes fermées prêtes pour le matin de la course. Ces enveloppes étaient transportées par ses agents dans de très nombreuses localités; les enveloppes étaient ouvertes au bureau de poste, quelquefois en présence d'un second agent inconnu du premier, et les télégrammes étaient alors passés au guichet.

Luke soupçonnait aussi la présence sur les champs de courses de surveillants dont le travail consistait à lire les messages téléphonés de Londres au champ de courses.

Les jours qui suivirent, Luke rencontra Edna Gray deux fois. Bien qu'elle n'eût pas encore vu la maison de Longhall, elle en choisissait déjà l'ameublement. Enfin, un matin, elle lui téléphona qu'elle partait et elle passa le prendre en auto.

« Je croyais que vous ameniez un ami?

— Je lui ai téléphoné de nous attendre là-bas; il habite Reading.

— Un autre détective? demanda-t-elle.

— Dans un sens, oui. »

De Munich, elle avait reçu un nouveau télégramme de Garcia l'invitant à venir le rejoindre pour un long voyage à travers l'Europe.

« Vous n'avez pas vu Rustem? Ni aucun de ses chers amis?

— J'ai vu le docteur Blanter; il déjeunait à mon hôtel et il paraissait s'intéresser beaucoup à moi.

— Je vous crois qu'il est intéressé! C'est le plus mauvais de la bande. Blanter est un médecin qui a été mêlé à de vilaines affaires, si bien qu'il a été amené à lâcher sa clientèle. C'est un toxicologue; il en sait plus sur les poisons qu'aucun homme en Angleterre. Il possède un vrai petit palace près de Maidenhead, merveilleusement aménagé, avec des roseraies, des canots, des statues... A propos, vous avez acheté des meubles?

— Rien que du vieux chêne! J'ai trouvé aussi trois excellents domestiques; je vais les voir aujourd'hui. N'est-ce pas curieux? Je n'ai annoncé qu'à deux personnes que j'allais m'installer dans ma maison à la campagne, et une demi-douzaine de domestiques m'ont téléphoné. J'ai une excellente femme de charge, une cuisinière et deux jolies femmes de chambre qui acceptent de vivre à la campagne. J'ai dit à toutes de se présenter aujourd'hui.

— Admirable! Comme organisatrice, vous battez Trigger. »

Ils traversèrent lentement le village, passèrent devant Gillywood et jetèrent un regard sur l'entrée interdite de l'établissement de Goodie.

« On dirait une prison, n'est-ce pas?

— C'est sinistre, reconnut Edna, vous savez, cela me donne le frisson! »

Les grilles de fer de Longhall étaient ouvertes. L'auto s'arrêta devant l'entrée, où se tenait un

groupe: quatre femmes et, à une certaine distance, un homme maigre à l'air presque décharné.

« Elles sont toutes les quatre habillées de noir, fit observer Luke. A les voir, on croirait, non qu'elles viennent de trouver une place, mais au contraire qu'elles l'ont perdue! »

Comme ils se dirigeaient vers le groupe de femmes, la plus âgée fit une petite révérence; Edna eut l'impression que son compagnon était le principal objet de leur curiosité; elles l'examinaient avec autant d'intérêt que s'il eût été un membre de la famille royale.

Luke se dirigea vers l'homme maigre, lui dit quelques mots et le conduisit vers Edna:

« Voici M. Lane. Si vous le permettez, je désirerais qu'il fît avec nous la visite de la maison. Vous ne feriez entrer les autres domestiques que quand celle-ci serait terminée; d'ailleurs, je ne crois pas que ces femmes tiennent à entrer les premières.

— Vous croyez qu'une bombe va éclater?

— Je m'attends à voir les rats », fit Luke avec calme.

Elle frissonna; elle avait oublié les rats, pensant que Goodie avait bluffé. Mais elle allait être désagréablement surprise.

« Si vous permettez encore, M. Lane et moi passerons les premiers », dit Luke.

Il fit un pas sur le seuil et s'arrêta; elle s'aperçut que les quatre femmes reculaient avec crainte. Elle entendit un bruissement de petites pattes et vit deux petits animaux terrifiés qui remontaient

l'escalier, puis trois ou quatre qui, fuyant vers la cheminée et ne trouvant pas d'issue, traversaient la pièce en trombe en se dirigeant vers la porte. Edna pâlit; elle avait horreur des rats et il y en avait là à foison.

Luke se retourna vers son compagnon en riant.

« Allez, Lane, faites-les entrer. »

L'homme maigre s'éloigna et revint un moment après avec trois petits terriers qu'il tenait en laisse. Pendant ce temps, Luke avait ouvert toutes les portes et toutes les fenêtres.

« Attendez ici: je vais dérater la maison... »

Edna, restée dehors, entendit les glapissements des terriers excités et leur sarabande sur les parquets. Une demi-heure après, Luke redescendit.

« Entrez, je crois que la plupart sont partis; il y en a peut-être un ou deux encore, mais c'est tout. On les avait lâchés dans la maison ce matin à votre intention. J'imagine que Goodie a fouillé tout le Berkshire pour les trouver, mais Lane est un bon chasseur de rats, voilà pourquoi je l'ai amené. Il va rester ici deux ou trois jours pour voir s'il n'en reste plus. »

Comme elle parcourait les chambres, elle constata le résultat de l'activité des terriers et, quand elle arriva dans la pièce qui devait être sa chambre à coucher, elle trouva Lane en train de remettre la laisse à ses chiens.

« Je vais encore faire une sérieuse visite de la maison, miss Gray, mais je ne crois pas que maintenant je trouve beaucoup de repaires de rats;

ils n'ont rien à manger et vont aller aux écuries. »

Ce fut avec difficulté qu'Edna persuada aux quatre femmes d'entrer; les deux jeunes filles refusèrent carrément. Luke, très amusé, demanda à la femme de charge:

« Qui vous a dit qu'il y avait des rats dans cette maison? »

La femme le regarda, embarrassée:

« Cela ressemble à une maison où il doit y avoir des rats, monsieur, dit-elle.

— Qui vous a dit que la maison était pleine de rats et que vous feriez bien de vous tenir dehors?

— Personne.

— Quel est votre nom? demanda Luke.

— Linton, monsieur.

— Linton? Ne vous appelez-vous pas, en réalité, Carr? Et vous? ajouta-t-il en s'adressant à la cuisinière.

— Mme Kohler.

— Votre véritable nom est Klein, je crois. Quant à vous, — et il se tournait vers l'une des jeunes filles, qui rougit, puis pâlit, vous avez été poursuivie pour vol à l'étalage, et vous, — il s'adressait à la seconde, — vous avez été mêlée à l'affaire de Hallan Street, n'est-ce pas? »

La jeune fille, blême, incapable de prononcer un mot, fit signe que oui.

Edna était déconcertée.

« Maintenant, vous pouvez vous en aller toutes les quatre. Naturellement, les frais de déplacement restent à votre charge, et n'ennuyez plus miss

Gray. Vous pouvez dire au monsieur qui vous a envoyées, je pense que c'est M. Rustem, qu'il ne se donne pas la peine d'en envoyer d'autres. Au revoir. »

Elles s'en allèrent sans une protestation.

« Mais pourquoi les chassez-vous? Qui sont-elles? demanda Edna.

— Elles étaient spécialement choisies pour vous par cet idiot de Rustem.

— Comment avez-vous obtenu ces renseignements sur elles?

— Je connaissais ces femmes depuis que je surveille Rustem. Maintenant, qu'allez-vous faire, miss Gray? Vous obstinez-vous à vous établir ici, ou allez-vous, comme une jeune fille sensée, acheter soit une maison dans Mayfair, soit un appartement dans Piccadilly?

— Je vais m'établir ici; plus je regarde cette maison, plus j'y suis décidée. C'est un endroit charmant. »

Ils firent le tour de la maison; derrière s'étendait une cour et le mur qui séparait Longhall de Gillywood ne s'élevait pas à plus de cinquante mètres. Longhall se trouvait ainsi dans un coin de la propriété, dans la partie étroite d'un terrain en forme de poire.

Luke suivait le mur en l'examinant avec soin; une épaisse porte de bois située juste derrière le centre de la maison attira ses regards; le terrain au-dessous de cette porte avait été gratté et il vit des traces d'huile sur la serrure. Evidemment, cette

porte, qui faisait communiquer Longhall et Gillywood, avait été utilisée récemment.

« Est-ce qu'une de vos clefs ouvre cette porte? »

Il les essaya toutes, aucune ne s'adaptait à la serrure. Il prit une note sur son carnet:

« Cette serrure doit être changée. »

Plus loin, le mur, à l'endroit le plus rapproché de Gillywood, était surmonté d'un grillage de quatre pieds de haut. Il grimpa sur une échelle pour explorer le terrain de l'autre côté du mur. Sur la droite se trouvaient les écuries inutilisées, sur la gauche se développait une clôture en fil de fer.

Elle s'étendait sur trois cents mètres tout autour de Gillywood. A cinquante mètres plus loin, une grosse butte en ciment ne paraissait d'aucune utilité et nuisait à la vue. A quinze cents mètres, il vit le mur de la carrière avec deux ouvertures sombres, ce qu'il savait être les caves de Perrywig, fameuses pour l'asile qu'elles avaient donné à des contrebandiers et où un assassinat avait été commis. Entre les caves et la villa s'élevaient quelques arbres éparpillés et sur la droite se trouvait enfin un bâtiment rouge vif qui abritait les écuries de M. Goodie.

Il avait déjà exploré l'endroit, mais une autre fois il irait à la découverte des caves derrière les grilles en fer; certaines parties du passé de Goodie restaient vraiment trop obscures. Scotland Yard, malgré ses enquêtes, n'avait pu faire la lumière là-dessus. Goodie était soupçonné d'avoir participé à des crimes, mais les soupçons restaient vagues.

« Eh bien! que voyez-vous? demanda la jeune fille qui s'impatientait.

— Des terres et des terres; des clôtures et des clôtures; de nouvelles écuries et une butte bizarre. Vous allez rester ici?

— Pas ce soir, dit Edna en souriant, mais je viendrai certainement vivre ici.

— Alors, je vais vous chercher un régisseur; il vous sera utile quand vous vous installerez dans la maison. »

Luke tint parole. Un des jours qui suivirent, des femmes de chambre, un maître d'hôtel, un valet de pied se présentèrent de sa part à l'hôtel d'Edna Gray; en outre, il lui recommanda M. Lane par téléphone.

« Il a beaucoup d'expérience comme régisseur; il a été membre de la police dans le Berkshire et c'est un adversaire redoutable dans un combat.

— Avec qui va-t-il se battre? demanda Edna.

— Avec n'importe qui, on ne sait jamais. Vraiment, je vous le recommande. Quant au maître d'hôtel, c'est un ancien officier de police...

— Allez-vous transformer ma maison en un poste de police?

— Il y a peu d'endroits aussi agréables », répondit Luke.

CHAPITRE VIII

Edna fut satisfaite des domestiques que Luke lui avait procurés. Evidemment, il s'était donné beaucoup de mal et elle lui en était reconnaissante. Pendant les deux semaines qui suivirent, elle alla, presque chaque jour, visiter sa maison; l'ameublement arriva par camions, et Longhall résonna sous le marteau des tapissiers; les vitriers et les plombiers emplissaient la maison de leur activité. Sous la direction de Lane, les pelouses et les plates-bandes se transformaient en un beau jardin. Edna, de plus en plus fascinée par Longhall, arriva un beau jour avec ses malles et sa nouvelle femme de chambre. Sa prise de possession fut marquée par une pendaison de crémaillère qui ne comportait qu'un invité.

« Vous auriez dû inviter le vicaire; on le fait toujours en ces occasions. A propos, êtes-vous protestante ou catholique? »

Elle refusa de répondre.

Elle n'avait pas encore aperçu Goodie, mais, de la fenêtre de sa chambre, qui s'ouvrait au midi, elle pouvait voir tous les matins ses chevaux pas-

sant dans la lande. Le temps s'écoulait, mais le mystère de la villa blanche et verte, à peine visible à travers les arbres, ne s'éclaircissait pas et devenait même de plus en plus obscur.

Edna était un peu ennuyée de l'autorité qu'avait prise le détective; il dominait sa vie; elle ne pouvait pas s'en débarrasser; d'ailleurs, elle n'en avait aucune envie. Sa façon d'être avec elle ne changeait pas: il était aussi familier qu'il l'avait été sur l'*Asturia* et à Doncaster. Il ne dépassait jamais les bornes d'une certaine intimité; il lui dit même un jour qu'il la regardait comme son jeune frère.

Elle passait à Londres deux ou trois jours de la semaine et ils se retrouvaient quelquefois pour déjeuner; elle était contente de le rencontrer, parce qu'il avait toujours quelque chose à lui raconter, surtout sur l'organisation du Ruban Vert.

Trigger venait de faire un « coup » dans des circonstances particulières. Au premier meeting d'automne, à Newmarket, il y a une course pour chevaux engagés comme *foals*; ils n'étaient que trois partants: deux étaient connus du public, le troisième avait couru de façon moyenne au printemps. Le premier favori, qui avait bien couru dans le Saint-Léger, était à peine à égalité, le second à huit contre un et le troisième à cent contre six; ce dernier gagna facilement. Après la course, les deux favoris furent pris d'une forte fièvre et l'on fut persuadé que ce malaise n'était pas naturel. Mais aucun soupçon ne pouvait atteindre le vainqueur qui appartenait au fils d'un lord irlandais.

« Propriétaire nominal, dit Luke. Sir Henry n'a pas un sou. Le cheval appartient sûrement à la bande. Les deux chevaux soudainement malades étaient en parfaite santé quand ils sont arrivés sur le champ de courses, mais on a remarqué qu'ils étaient devenus très nerveux au moment de la course. Le vainqueur aurait peut-être gagné de toute façon par son propre mérite, mais Trigger avait évidemment préparé le coup. Il n'était pas sorti de son bureau pendant trois jours, s'y faisant apporter ses repas. J'attends avec impatience cet après-midi: j'ai, en effet, rendez-vous avec lui. »

Ils déjeunaient au Ritz, ce qui était gênant pour Edna, car elle savait que les officiers de police ne sont pas extrêmement bien payés, et il renouvelait souvent ses invitations. Il l'emmenait dans les restaurants les plus chers; elle ne pouvait pas offrir de payer sa part; la seule fois où elle fit une telle tentative, Luke l'arrêta d'une façon glaciale.

Il lui avait alors déclaré qu'il possédait des revenus personnels en dehors de son traitement: son père lui avait laissé un nombre important d'actions d'une affaire d'eau gazeuse qu'il avait lancée, si bien qu'avant sa mort on pouvait apercevoir des réclames en faveur de la limonade Luke sur les autobus.

Il l'accompagna à son hôtel, où elle devait passer la nuit, et descendit Regent Street pour aller à son rendez-vous avec Trigger.

Un groom élégant le fit entrer dans un vaste bureau donnant sur la rue et meublé richement.

Trigger était assis, en manches de chemise, derrière une table en bois de rose où l'on voyait des appareils téléphoniques. Luke fut amusé par la vue d'une statuette en bronze de Napoléon placée en face du patron.

« Asseyez-vous, monsieur Luke, dit-il en se levant, et il ne s'assit que lorsque son visiteur le fut lui-même. J'ai tellement de travail que je ne sais pas de quel côté me retourner. »

Il avait une tête joviale, plutôt honnête, et il souriait.

« Je sais pourquoi vous venez me voir; c'est pour cette affaire de *Kalamor*. »

C'était le nom du cheval qui avait gagné à Newmarket.

« Eh bien! je vais vous dire la vérité, monsieur Luke. Je ne connais rien aux chevaux; je ne peux pas distinguer l'un de l'autre; pour moi, ce ne sont que des chevaux, et, s'ils avaient des cornes, ce seraient des vaches! »

Il sourit et poussa une boîte de cigares vers son visiteur.

« Tout ce que je sais, c'est que c'est ici le bureau des Transactions Trigger. De source sûre, je reçois le nom d'un cheval et je l'envoie à mes clients. Je ne sais pas si le cheval est bon ou mauvais; pour moi, c'est un nom. J'ai horreur des courses; je n'y vais que poussé par une absolue nécessité. Le golf! ça c'est un jeu! »

Il montra fièrement une coupe minuscule en argent qui occupait la place d'honneur sur la che-

minée. Et il disait la vérité, Luke en était sûr: ce n'était pas lui qui préparait les coups.

« Je vais vous dire encore ceci, monsieur Luke, je ne sais pas si un cheval a une chance ou n'en a pas. Je ne fais rien de contraire au code des courses, je le sais parce que je l'ai étudié. Je ne corresponds jamais ni avec des garçons d'écurie, ni avec des jockeys, ni avec des entraîneurs. Je ne suis qu'une machine humaine, pour ainsi dire.

— Quelqu'un connaît les chevaux, je veux dire l'un de vos amis?

— Naturellement, monsieur Luke! Vous savez comme moi que le docteur et M. Goodie sont dans cette affaire, et M. Rustem y a une part aussi. Ces gentlemen se sont donnés corps et âme au noble sport des courses. Moi, je reçois l'argent et je le mets à la banque...

— Tout? demanda Luke.

— Allons, allons, inspecteur! Quelle question vous posez à un homme d'affaires! Je le mets à la banque, mais je prélève l'argent nécessaire aux frais. Voilà tout mon rôle dans l'affaire.

— Avez-vous jamais rencontré le propriétaire de *Kalamor?*

— Je ne vois jamais aucun propriétaire. J'en ai quelques-uns comme clients, mais je ne les vois jamais. Mon travail est de veiller à ce que le personnel fasse le sien, le personnel le mieux payé de Londres, monsieur Luke. Aucune de ces jeunes filles ne touche moins de cinq livres par semaine, beaucoup en reçoivent dix.

— Vous n'employez pas d'hommes?

— Je ne suis pas fou. Les hommes parlent. Ces jeunes filles ne connaissent rien aux chevaux et elles ne parlent pas. Mes commissionnaires sont d'anciens militaires, mais je n'emploie jamais un homme qui n'a pas été au moins sergent-major. Je vais vous faire rire: j'emploie aussi des hommes qui font partie de l'Association Royale de Tempérance. Je préfère les hommes mariés, ils font de leur mieux pour ne pas perdre leur place; je les prends même assez vieux. Quand ils ouvrent mes enveloppes pour déposer les télégrammes à la poste, ils savent qu'ils sont sous l'œil d'un inspecteur ou ils le supposent. Organisation, voilà mon travail.

— Et vous le faites remarquablement, Trigger. »

Celui-ci salua avec complaisance. Luke montra le mur derrière le petit homme:

« Vous ne voudriez pas ouvrir le coffre-fort et me montrer toutes les jolies choses qu'il contient? »

Trigger fut secoué d'un gros rire:

« Vous seriez désappointé, sûrement. Il n'y a rien. Je vais vous faire faire le tour des bureaux. »

Il se leva, mit son veston et entra dans la grande pièce où de nombreuses secrétaires étaient assises, en files, chacune à son pupitre.

« Le bureau de la correspondance générale est en haut. Naturellement, nous avons des milliers et des milliers de gens qui veulent être de nos transactions. Nous en prenons à peu près quatre sur

mille. Nous ne prenons que ceux recommandés par nos clients les plus sûrs. »

Chaque secrétaire avait une liste, sans aucun nom, mais avec le chiffre des clients; devant chacune d'elles se trouvaient des paquets timbrés de formules télégraphiques.

« Ils sont arrivés ce matin; on me les apportera ce soir. Le travail des secrétaires est de noter le montant de la somme que le client joue. Après la course, elles notent la somme gagnée par le client et celle qui nous est due. C'est de la méthode! »

Luke passait le long des pupitres; les secrétaires affairées ne levaient même pas la tête; elles étaient d'une classe supérieure à celles qui travaillent dans les bureaux de la Cité. En hiver, quand le Ruban Vert ne faisait pas d'affaires, elles avaient deux mois de vacances payées.

Luke connaissait l'organisation, mais ne l'avait jamais vue de près. Il était plein d'admiration pour Trigger; il ne savait rien de ce qui paraissait obscur et sinistre derrière les Transactions, bien qu'il eût été fou s'il n'avait pas soupçonné que les associés « aidaient la chance ».

Trigger l'emmena dans son appartement particulier qui, à son grand étonnement, était très simple.

« Je n'ai pas de visiteurs. Je couche ici quand j'ai beaucoup de travail. Vous avez admiré mes secrétaires, hein? mais jamais je n'en emmène une dîner; il ne faut pas mêler le travail et l'amour. »

Luke s'en alla, n'en sachant pas plus que quand il était venu. Il ne s'attendait pas à recueillir beau-

coup de renseignements; mais il savait désormais que le petit Trigger était le seul de la bande qui ne pouvait pas être condamné. Le résultat était tout de même d'importance, parce qu'il pouvait maintenant concentrer sa surveillance sur les deux autres. Il excluait Rustem; c'était un simple agent, un instrument.

Le docteur Blanter était un fort buveur et un habitué de certains cabarets de nuit. Cette nuit-là, il se trouvait dans un des plus mal famés; à minuit dix, la police fit irruption et emmena les clients au poste. Blanter, malgré ses protestations violentes, fut fouillé complètement; on lui enleva ses objets de valeur, ses clefs, et il fut enfermé. Il ne fut libéré que trois heures après. Pendant ce temps, il s'était calmé et ne fit entendre aucune protestation. Mais ces trois heures avaient été les plus malheureuses de sa vie; il crut qu'on lui en voulait particulièrement.

Il était quatre heures du matin quand il rentra chez lui et rien, dans son appartement bien rangé, ne pouvait lui faire soupçonner qu'il avait été visité pendant deux heures par quatre hommes habiles et expéditifs, qui avaient fouillé chaque tiroir, chaque armoire, lu toutes les lettres, tous les bouts de papier portant des lignes d'écriture que l'appartement pouvait renfermer, mais pour Luke ce fut une soirée sans résultats.

CHAPITRE IX

La longue file des chevaux s'en allait lentement au pas, montant la pente de la colline, puis disparut derrière la crête. Edna voyait Goodie qui les suivait à une certaine distance. Il montait un fort cheval noir, ses yeux toujours à moitié fermés et le menton sur sa poitrine. Il paraissait tout à fait endormi à Edna, qui l'observait avec une lorgnette puissante, et cependant personne n'était plus éveillé dans tout le Berkshire que Elijah Goodie ce jour-là.

Il arriva à la piste et surveilla son premier garçon qui donnait des ordres aux lads. C'était probablement la seule écurie en Angleterre où on parlât rarement anglais: la majorité des lads étaient des métis. Goodie les changeait tous les deux ans, ce qui lui créait des difficultés avec le Ministère du Travail, à cause des permis à accorder aux employés étrangers.

Ils montaient comme des singes; ils n'avaient pas l'autorisation de prendre une licence de jockey ni de monter en public.

Dans les coups préparés, les chevaux étaient mon-

tés par les meilleurs jockeys anglais, qui ne savaient rien de la qualité de leur cheval jusqu'au moment où ils allaient se mettre en selle.

La phrase prononcée était invariablement la même:

« Vous aurez cinq cents livres si vous gagnez cette course. »

Goodie regardait de son air sombre les chevaux qui galopaient devant lui deux par deux. Tous passèrent, sauf un qui exécuta son travail le dernier, tout seul. C'était *Field of Glory*, le vainqueur de Stockton, une merveilleuse machine galopant sans effort et couvrant un terrain énorme à chaque foulée. Il volait littéralement en passant devant Goodie; celui-ci reprit ses rênes et s'en alla au trot rejoindre son crack:

« Eh bien? » demanda-t-il.

Le lad basané qui le montait lui répondit en montrant ses dents blanches:

« Un bolide, señor. Il va de mieux en mieux chaque jour. »

Goodie grommela quelque chose, descendit de son cheval et vint caresser l'encolure du crack; il en fit le tour, l'examinant avec soin et passant la main sur chaque jambe.

« Couvrez-le et rentrez-le au pas aux écuries, José, dit-il en espagnol. J'ai fait une belle affaire pour huit cents pesos, eh! José?

— *Dios!* »

Le lad roulait ses yeux.

« Huit cents pesos, soixante-cinq livres sterling. »

C'était sa faiblesse de se vanter de ses marchés, même quand ils n'étaient pas bons. Il regarda longtemps le cheval en silence, puis, remontant en selle, il rentra à la villa. Edna le vit revenir; elle posa sa lorgnette et, s'éloignant de la fenêtre, se dirigea vers un endroit de sa chambre d'où elle pouvait l'observer sans être vue.

Elle le vit lancer un regard dans la direction de la maison, puis il abaissa de nouveau son menton sur sa poitrine: Goodie ne pensait ni aux chevaux ni aux femmes, mais au manuscrit qui était presque terminé, et cependant qui ne verrait peut-être jamais le jour; car il était engagé dans l'incroyable tâche d'écrire son exacte autobiographie, et c'était la raison pour laquelle il vivait enfermé dans une sorte de cage grillagée. Il monta à son bureau, ouvrit son coffre-fort et en retira les dernières pages de son manuscrit. Il les lut attentivement et, bien qu'il eût peu l'habitude de sourire, il sourit en pensant à Luke, car dans ces feuilles il exposait une série de faits qui le rendraient, après sa mort, célèbre à jamais. C'était une folie d'écrire de tels souvenirs, une aberration où la vanité et le goût du risque tenaient leur place, mais le prétexte en était sa solitude: son livre était son compagnon pendant les heures ténébreuses de la nuit.

Comme Edna l'avait entendu dire à une de ses femmes de chambre, la vie dans ce sombre trou n'était pas gaie. Elle luttait contre la pensée qu'elle s'ennuyait; elle se confessa à elle-même que sa jeunesse avait besoin d'une existence plus joyeuse,

bien qu'elle montât à cheval tous les jours et qu'elle allât à Londres deux fois par semaine.

Elle était furieuse de reconnaître que Luke lui manquait. Elle eut une occasion de lui écrire, mais s'aperçut qu'elle ne savait pas l'initiale de son nom de baptême. Elle la lui demanda par téléphone.

« Mes initiales sont M. M., mais je n'en emploie qu'une, dit Luke.

— Qu'est-ce que M. M. veut dire?

— Je refuse de vous dévoiler ce secret que j'ai gardé des années. Ne pouvez-vous deviner? »

Edna eut une inspiration:

« N'est-ce pas Matthew Mark?

— Mark, oui. J'ai oublié que j'avais été appelé Matthew et je n'ai pas pardonné à mes parents le Mark. »

Elle revint un soir de Londres fatiguée et légèrement irritée; ce n'était pas, cherchait-elle à se persuader, parce que Luke n'était pas chez lui quand elle le demanda au téléphone. Elle rapportait une cargaison de livres dans sa voiture et avait passé l'après-midi à acheter un tas d'objets destinés à décorer Longhall.

A neuf heures, se sentant fatiguée, elle décida de se coucher, mais à neuf heures et quart, quand elle fut dans son lit, elle se dit que la dernière chose qu'elle désirait était de dormir. Elle se leva, passa une robe de chambre et, après avoir essayé en vain de lire le plus séduisant des livres qu'elle avait apportés, elle alla à la fenêtre et regarda au-dehors. Par ce superbe clair de lune, les collines parais-

saient toutes blanches; elle pouvait même voir les taches noires qui étaient les entrées des caves de Perrywig. Elle éteignit sa lampe et approcha une chaise de la fenêtre ouverte: il faisait une nuit chaude, presque étouffante, du début d'octobre, une nuit de rêves, si on avait pu penser à quelque chose de plus intéressant que Matthew Mark Luke. L'absurdité du nom la frappa de nouveau et elle en rit doucement.

Mark avait besoin d'être remis définitivement à sa place; malheureusement, il s'était mis dans une position inexpugnable; ce n'était pas un homme dont on pouvait se débarrasser facilement.

Tout en méditant, elle entendit battre une porte dans la direction de la villa et un homme se montra contre le mur inondé de lumière. Elle reconnut Goodie; il se dirigeait sans bruit vers la grosse butte qui avait excité la curiosité de Luke. Elle entendit le grincement de la porte de fer tournant sur ses gonds, puis un léger sifflement. Il disparut derrière des buissons et réapparut de nouveau: il se dirigeait vers le coin le plus éloigné du grillage, portant quelque chose à la main et suivi de deux grands chiens pourvus de longues queues. Peut-être était-ce un effet du clair de lune, il sembla à Edna que ces deux chiens étaient d'une taille énorme, plus grands que les plus grands terre-neuve qu'elle avait jamais vus. Ils s'en allaient à pas feutrés sur les talons de Goodie, tantôt dans l'ombre, tantôt dans la clarté; l'un bondit de côté, probablement sur un lapin, mais un coup de fouet le ramena à sa place.

Ils se dirigeaient vers les caves de Perrywig et, comme ils devenaient moins visibles, Edna alla prendre sa lorgnette. Un peu de brouillard flottait sur le sol; on ne pouvait rien distinguer nettement. Une heure passa avant qu'on ne les aperçût de nouveau; cette fois, les chiens étaient devant lui et l'attendaient à la barrière. Un nuage cacha la lune au moment où il arrivait au grillage et Edna ne vit plus rien, jusqu'à ce que le bruit d'une porte fermée lui eût appris le retour de Goodie à la villa. Elle vit une des bêtes, un peu plus tard, le nez au vent, l'entendit souffler et l'aperçut ensuite courant vers la butte.

Elle ferma ses rideaux, se remit dans son lit et s'endormit d'un sommeil agité. Deux fois elle se réveilla, regarda l'heure, et chaque fois une heure à peine s'était écoulée depuis qu'elle s'était rendormie. Une troisième fois, elle fut réveillée par un cri; elle s'assit dans son lit, tremblant de tous ses membres; de nouveau ce cri s'éleva, pareil à un hurlement d'angoisse s'échappant d'une chambre de torture. Son sang se glaça dans son corps, elle était incapable de faire un mouvement. Elle entendit encore le cri qui, cette fois, était comme une plainte douloureuse, sanglotante. Elle se força à se lever et tira ses rideaux, terrifiée.

Il lui semblait que le bruit était venu des caves de Perrywig. Comme elle se tenait là, regardant fixement:

« J'espère que vous n'avez pas peur, miss? »

Cette voix venait de dessous sa fenêtre et elle sur-

sauta: l'homme qui était là, enveloppé jusqu'au menton dans un manteau, était Lane; elle reconnut sa voix avant qu'il eût dit son nom. Il portait sous le bras un fusil dont le canon luisait.

« Qu'est-ce que c'était? murmura-t-elle.

— Je ne sais pas, miss. Je suis levé depuis quatre heures et je n'ai rien entendu jusqu'à maintenant.

— Pourquoi avez-vous un fusil?

— Je pensais qu'il pouvait y avoir des braconniers par là. J'ai fait mettre un nouveau verrou à cette porte, un *Yale*. Vous trouverez la clef dans la bibliothèque. Je vous conseille de ne pas ouvrir cette porte, miss, ni de jour ni de nuit.

— Que sont donc ces chiens?

— Les chiens! Ah! vous les avez vus? Goodie est sorti, n'est-ce pas? Il avait ses chiens avec lui?

— Il est allé vers les caves de Perrywig, dit Edna, et, à sa grande surprise, l'homme répondit froidement:

— Drôle d'heure pour entraîner des chevaux, n'est-ce pas, miss?

— Quel genre de chiens est-ce? demanda-t-elle encore.

— Que je sois damné si je le sais! dit l'homme. J'en ai entendu parler, mais je ne les ai jamais vus; il les garde dans une espèce de chenil souterrain. C'est pour cela qu'il ne faut pas passer par cette porte; ils sont dangereux. Il peut les maîtriser, parce que c'est un dompteur. »

Cette conversation s'était tenue à voix basse, mais elle était évidemment parvenue à une personne vi-

gilante, car on entendit une porte s'ouvrir et la voix de Panton, le maître d'hôtel:

« Est-ce vous, Jimmy?

— C'est moi », dit Lane.

Panton s'approcha; Edna le vit remettre quelque chose dans sa poche et se douta de ce que c'était.

« Je vous demande pardon, miss. Je croyais avoir entendu appeler.

— Vous devez avoir un sommeil léger, Panton », dit-elle.

C'était plutôt amusant, cette conversation à trois, elle penchée à sa fenêtre, grelottant (elle ne sentit combien elle avait eu froid que lorsqu'elle se remit dans son lit), et les deux hommes en bas.

Ils s'en allèrent, tournèrent le coin de la maison, se parlant à voix basse; elle se recoucha avec un sentiment inaccoutumé de volupté et de bonheur. Pendant qu'elle essayait d'analyser ce sentiment, le visage et la voix de Luke s'interposèrent, Luke, qui lui avait procuré deux solides gardes du corps. Elle s'endormit et quand elle se réveilla il était près de dix heures; le soleil se répandait dans sa chambre à travers les rideaux à demi fermés.

CHAPITRE X

Le docteur Blanter fit une démarche inusitée: il se rendit à Scotland Yard pour déposer une plainte. Il fut très ennuyé, lui qui cherchait à voir de hauts fonctionnaires, d'être renvoyé d'un subordonné à un autre, et finalement de se trouver assis devant l'imperturbable M. Luke.

« Tout à fait désagréable, j'en conviens, docteur, dit Luke en fronçant le sourcil. Je ne crois pas avoir entendu parler de quelque chose de si inconvenant. Ils vous ont arrêté dans un restaurant de nuit, vous ont emmené au poste, vous ont fouillé! Vraiment, la seule excuse pour l'inspecteur de service est que, désespéré par votre position, vous auriez pu vous suicider.

— N'essayez pas de vous moquer de moi, inspecteur. Vous savez bien que ce n'est pas de cela dont je me plains. Je me plains du fait que, pendant que j'étais retenu en prison, trois ou quatre de vos camarades sont entrés dans mon appartement et y ont fait une perquisition. Vous ne pouvez pas dire que ce n'est pas vrai, parce qu'un voisin les a vus; il a cru que c'étaient des voleurs et il a appelé la police.

— Voulez-vous me dire qu'ils n'ont même pas fermé les volets? Quels étourdis! dit Luke.

— Je vais soumettre le cas à la Chambre des Communes.

— Vous avez raison, et à la Chambre des Lords aussi, c'est une maison bien plus respectable.

— Si la police peut perquisitionner dans ma maison sans un mandat...

— C'étaient peut-être des voleurs, après tout... suggéra Luke, votre voisin avait sans doute raison. Mais où donc était l'admirable Stoofer? »

Il connaissait cette grosse brute qui servait de garde du corps au docteur; tous deux buvaient et se grisaient ensemble; le docteur avait même été mis à la porte d'un club respectable pour y avoir introduit son domestique comme invité.

« Il était saoul, n'est-ce pas? » suggéra Luke.

Le docteur ne répondit pas.

« Est-ce que la police est venue quand votre voisin lui a téléphoné?

— Elle n'est pas venue, dit Blanter. Vous savez pourquoi elle n'est pas venue. Si vous avez quelque chose contre moi, faites-le ouvertement et accusez-moi.

— De quoi? demanda Luke d'un air débonnaire. Donnez-moi une idée, dites-moi n'importe quoi dont je puisse vous accuser et vous m'obligerez sincèrement. Je ne sais rien de précis contre vous, docteur. »

Il se pencha vers lui, les coudes sur la table, le regardant bien dans les yeux.

« Je sais, naturellement, que vous êtes une canaille et une brute et la plus grande fripouille de Londres, que vous avez commis des crimes qui, si la Faculté de médecine avait pu les prouver et si la police avait pu découvrir des témoins qui n'étaient pas corrompus, vous auraient conduit à Dartmoor (1) pour sept ans. Mais je ne sais rien de précis contre vous. »

L'homme était passé du rouge au pourpre, du pourpre au vert pâle.

« Je vous briserai, pour ce que vous venez de dire!

— Je ne crois pas, dit Luke d'une voix douce; nous sommes seuls et je vous dis ce que vous êtes. Je sais que vous êtes dans chaque escroquerie montée par le Ruban Vert; je sais que vous n'avez pas dans votre corps de brute la moindre étincelle de pitié et de bonté humaine. Si vous en aviez, vous n'auriez jamais jeté cette jeune fille dans le biez du moulin. »

Il faisait allusion à l'un des plus obscurs épisodes de la vie du docteur Blanter, crime qui aurait pu l'envoyer aux travaux forcés à perpétuité s'il avait été prouvé.

« Je sais que vous me couperiez la gorge comme à un cochon, mais je ne peux le prouver; et, puisque je ne peux le prouver, vous êtes un homme libre. Est-ce que je parle assez clairement? »

Blanter était fou de rage; ses grosses mains, ap-

(1) Prison.

puyées sur la table, tremblaient de fureur, mais non de peur, Luke le savait; cet homme ne connaissait pas la peur.

« Dans le fonds de ma pensée, continua le détective, j'ai le sentiment que vous êtes compromis dans un vilain crime, mais je ne sais pas de quoi il s'agit. »

Luke se rappela alors un affreux petit cadeau qu'un détective lui avait donné ce matin même; il mit sa main dans une poche de son gilet et en retira un petit morceau de craie qu'il tendit à Blanter.

« Voilà un petit souvenir, une mascotte; c'est un morceau de craie dont on s'est servi ce matin, lors de l'exécution de l'assassin de Highbury, pour marquer sur la trappe l'endroit où se posaient ses pieds. Gardez-le comme porte-bonheur, nous trouverons un autre petit morceau de craie quand votre tour viendra. »

Cette fois, c'était un coup droit que le géant encaissait. La grosse mâchoire de Blanter trembla et dans ses yeux la peur se montra un instant. Il fixa le morceau de craie, sa face convulsée dans une expression d'horreur; il se leva, repoussant sa chaise.

« Gardez-le, montrez-le à Goodie, il n'est pas blanc non plus. »

Luke alla à la porte et l'ouvrit toute grande:

« Sortez », dit-il, et le docteur Blanter passa devant lui sans un mot ni un regard.

Luke ouvrit la fenêtre pour changer l'air de la pièce; il se trouvait dans le bureau d'un de ses su-

périeurs qui entra à ce moment et se plaignit des courants d'air.

Il se demandait, en regagnant son propre bureau, s'il n'en avait pas trop dit. Il ne se faisait pas d'illusions sur le docteur Blanter: c'était un homme que rien n'arrêtait; ce n'était pas la question de son avancement qui préoccupait Luke, mais celle de sa vie elle-même.

Il sonna son secrétaire.

« Dans un ou deux jours, on apportera une boîte de chocolats empoisonnés; envoyez-les à l'intendant Kersin. »

Il n'avait jamais aimé Kersin.

A ce moment même, le docteur Blanter préparait quelque chose de particulièrement ingénieux pour se débarrasser de l'homme qui, pour la première fois de sa vie, lui avait fait peur.

Blanter possédait une splendide maison près de Maidenhead, au bord de l'eau, avec des pelouses bien tondues et des plates-bandes couvertes de fleurs; c'est là qu'il se dirigea en sortant de Scotland Yard.

Ce morceau de craie! Il frissonna et ferma les yeux. Il tremblait, lui qui se vantait de n'avoir jamais connu la peur. Quand il n'était plus maître de ses nerfs, ce qui lui arrivait pour d'autres raisons que la frayeur, il avait un sédatif: c'était un bateau à moteur abrité sous un hangar blanc au bout de la pelouse. Il sauta dedans et se dirigea vers le milieu de la rivière.

Luke devait présenter un point vulnérable. Mais

quel était-il? Il connaissait l'amitié du détective pour Edna, mais on lui avait rapporté « qu'il n'y avait rien de sérieux là-dedans ».

Ce n'était pas un type d'homme à tomber amoureux. Et puis, qui voudrait épouser un flic, un damné lâche policier?

Le docteur était bien plus calme quand il revint de sa promenade sur son bateau. Il dîna de fort bon appétit, mangeant comme un ogre, et plaisanta avec trois jeunes femmes qu'il avait invitées. Après le café et les cigares, il avait atteint le degré de béatitude qu'un bon dîner et une agréable compagnie apportent généralement. Il ne pensa plus à Luke jusqu'à l'aube; à ce moment, il revit dans son esprit les longues rangées de flacons de son laboratoire.

« Trop dangereux », dit-il tout haut, et il s'endormit.

Il se leva de bonne heure; quelques instants après, il était dans son laboratoire. Mais les flacons ne lui donnèrent aucune inspiration, ni les fines poudres, ni les toutes petites fioles. Il s'assit, pensif... S'il était vrai que cet homme fût amoureux de la jeune fille!... Cela valait la peine de faire une nouvelle enquête. décida Blanter.

CHAPITRE XI

Le public croit souvent à tort que les jockeys gagnent énormément d'argent sur le turf et le dépensent dans les quartiers élégants de Londres. Tommy Dix, qu'on appelait un vétéran, menait la vie typique du jockey. Il possédait une auto Bentley et un bon lit: il était toujours dans l'un ou l'autre, sauf quand il montait ou expliquait aux propriétaires ce que valaient leurs chevaux, ou aux entraîneurs que leurs chevaux ne pouvaient pas courir sur le « dur » ou dans le « lourd », selon la qualité du terrain ce jour-là. Il se couchait tous les jours à dix heures, montait à six heures du matin une demi-douzaine de chevaux et galopait à travers Salisbury Downs, allait ensuite aux courses, montait dans deux ou trois courses et rentrait à Newmarket le soir. Quelquefois il allait au cinéma, de temps en temps passait un week-end à Londres et allait au théâtre; mais il vivait ordinairement dans une maison aux fenêtres ouvertes été comme hiver, dormait comme un ange, mangeait de la viande à un seul repas, une maigre tranche de veau, et avec cela était d'une santé florissante.

Il connaissait Goodie, avait même monté pour lui. Un dimanche matin il monta *Field of Glory* et le fit galoper extrêmement vite. *Field of Glory* gagna d'une encolure sur un lot particulièrement médiocre de chevaux destinés à courir dans des prix à réclamer. Quand Tommy mit pied à terre, Goodie lui demanda:

« Ce cheval est-il assez bon pour gagner le Cambridgeshire?

— Quel poids a-t-il?

— Sept stones sept livres (1), dit Goodie.

— Pas la plus petite chance », dit Tommy.

Il était un peu intrigué: en se rendant au départ, il avait un tapis de selle mais sans plaques de plomb. Les entraîneurs, quelquefois, ne mettent pas les jockeys dans leur confidence, et Tommy, connaissant Goodie, s'attendait à trouver les poches du tapis pleines de plomb. Il montait à sept stones trois livres (2); avec la selle un peu plus lourde, cela pouvait faire sept stones dix livres (3); le cheval n'avait tout de même pas de chance.

Goodie attendit que l'auto du jockey fût hors de vue; alors il ordonna à José d'enlever la selle. José, qui était un solide gaillard, le fit sans difficulté: c'était une selle établie spécialement et garnie de lames de plomb; le poids véritable que Tommy Dix avait porté dans le galop était de dix stones (4).

(1) 48 kilos.
(2) 46 kilos.
(3) 50 kilos.
(4) 63 kilos.

Tommy se rendait à Londres; en traversant la banlieue, il s'arrêta chez un bookmaker connu.

« Comment a été *Field of Glory?* demanda le bookmaker.

— Il gagnera un bon prix à réclamer », dit Tommy.

Bientôt, tout le monde sut, à Newmarket et à Londres, que *Field of Glory,* bien qu'il ait gagné le handicap de Stockton, n'avait pas de chances dans le Cambridgeshire.

Goodie écrivit à Tommy le jour suivant:

« Je crois que le cheval va progresser après ce galop, sa condition s'améliore et l'année prochaine il sera peut-être un crack. »

Tommy jura en lisant la lettre.

Goodie n'avait pas été seul à assister au galop de ce dimanche matin. Edna Gray, montant son *hack* (1), avait fait un grand tour et s'était trouvée sur la piste juste à temps pour voir le départ.

Elle connaissait peu de chose aux courses, mais elle jugea qu'un des jockeys montait particulièrement bien. C'était, à son insu, un compliment pour Tommy Dix.

Elle vit de loin les chevaux s'arrêter après leur travail, et, tournant son hack du côté opposé, elle descendit un raidillon qui la mena devant les caves de Perrywig; elle arrêta son cheval pour regarder par les ouvertures, mais ne put rien voir, à travers l'obscurité, sauf un mur qui paraissait constituer

(1) Cheval de promenade.

l'extrémité de la cave; cependant, elle savait bien qu'on pouvait circuler pendant des kilomètres dans ce labyrinthe souterrain qui s'étendait sous le plateau.

Des promeneurs étaient venus là dernièrement, car elle vit des restes de déjeuner, des os de poulet, des pelures de pommes de terre et d'oranges.

Edna continua sa promenade; la pente était très raide à cet endroit et la surface glissante, mais elle retrouva le terrain plat sans accident.

Luke avait promis de venir déjeuner ce dimanche-là, et elle fut agréablement surprise de le voir assis devant la maison, au soleil, dans un profond fauteuil d'osier.

« Alors, vous avez entendu le fantôme? » dit-il sans même se lever.

Il montrait vraiment les plus mauvaises façons qu'un homme pût avoir.

« Eh bien! reprit-il, consentirez-vous à revenir habiter en ville, comme une femme raisonnable? »

Il se leva enfin paresseusement quand elle s'approcha de lui.

« Pourquoi reviendrais-je en ville?

— Parce que vous menez ici une existence bien solitaire pour une charmante jeune femme, et parce que j'ai fait quelque chose de stupide. »

Il la suivit dans le salon et eut la bonne grâce de disposer des coussins dans un fauteuil pour elle.

« C'est étonnant de vous entendre faire cet aveu; qu'est-ce que vous avez fait?

— Un inconnu m'a appelé au téléphone hier et

m'a demandé si je vous connaissais; quand j'ai répondu que oui, il m'a dit quelque chose de particulièrement grossier sur vous. C'était naturellement dit avec intention. Comme un idiot, je me suis mis en colère contre lui: c'était ce qu'il voulait, bien entendu, et il avait raccroché avant que j'aie réalisé combien j'avais été stupide.

— Je ne comprends pas, dit Edna.

— Etre pincé par un truc comme cela! Je suis honteux de moi-même, dit-il.

— Mais qu'est-ce que cela signifie? Je ne comprends toujours pas. Quelle grossièreté a-t-il dit?

— Cela, je ne peux pas le dire. L'homme au téléphone voulait savoir si je m'intéressais assez à vous pour être fou de rage à la première insulte, et il le sait maintenant. »

Sans la laisser parler, il continua:

« Quand je dis « assez intéressé par vous », je ne veux pas dire que je meurs d'amour pour vous; cela signifie simplement que je suis fou de vous! Il y a une subtile distinction entre les deux sentiments.

— J'espère qu'il y en a une, dit Edna avec froideur. Restez-vous déjeuner?

— Je refuse d'être réprimandé, dit Luke. Comme je vous l'ai dit, je vous considère comme mon frère cadet; on peut aimer des frères cadets, du moins certains.

— Je crois qu'il n'est pas nécessaire de poursuivre sur ce sujet embarrassant, n'est-ce pas? dit Edna, mécontente contre lui, plus mécontente encore contre elle-même d'avoir trahi son embarras.

— C'est nécessaire jusqu'à un certain point. Par exemple, si ce gentleman croit qu'il peut me nuire en vous faisant du mal, il est important que vous soyez hors d'atteinte. Le docteur Blanter est le seul homme que je ne peux pas vous permettre de rencontrer. »

Edna se tourna brusquement vers lui, ne cachant pas son irritation maintenant.

« Vous auriez pu dire cela avec plus de tact, monsieur Luke. Il se peut que ce soit un indésirable, mais si je vous ai donné le droit de décider qui je peux voir ou qui je ne dois pas, je l'ai fait inconsciemment et je vous ai mis dans une fausse position. Vous êtes très bon pour moi, je le reconnais, mais je n'aime pas votre façon de prétendre que vous êtes responsable de ma vie; c'est agaçant! »

Il ne répondit pas, mais il la regardait très sérieusement. Puis, après un long silence:

« Vous avez raison. Mes manières ne sont pas parfaites, je suis désolé. »

Aussitôt, elle se sentit en faute, mais réprima son mouvement de contrition. Pendant le déjeuner, elle essaya de lui faire reprendre l'ancienne attitude qui était infiniment préférable à l'attitude correcte et respectueuse qu'il adoptait maintenant. A la fin, elle l'accusa de bouder et il rit.

« J'espère que non, mais on ne sait jamais avec les hommes; ce sont des créatures si vaniteuses qui boudent si facilement. Avez-vous vu de nouveau les chiens? »

Elle fit signe que non.

« Regardez-les de plus près quand vous les verrez, et ne soyez pas effrayée.

— Les chiens ne me font pas peur. »

Il resta une heure encore après le déjeuner; jamais elle n'aurait cru possible de trouver sa conversation si agréable. Quand il partit, il la laissa avec un sentiment de mécontentement contre elle-même, contre lui, contre Longhall, contre son genre d'existence. Elle sonna sa femme de chambre.

« Faites ma valise, téléphonez au Carlton et retenez-moi une chambre; dites au chauffeur que je pars pour Londres. »

C'était la première fois qu'elle n'avertissait pas Luke de ses déplacements. Elle réalisa avec frayeur combien elle avait été habituée à le faire.

Londres, un dimanche soir, par la pluie, est un endroit lugubre, même si l'on descend dans un hôtel tout brillant de lumières. Edna alla se coucher, foncièrement malheureuse; elle aurait pleuré si elle avait osé se donner à elle-même une excuse pour ses larmes.

CHAPITRE XII

Luke travaillait dans son bureau, le lendemain matin, quand son secrétaire vint lui dire qu'un homme demandait à le voir.

« Cela a l'air de quelqu'un qui voudrait vous apitoyer.

— Faites entrer cet ambitieux individu. »

Il fit pivoter son fauteuil tournant pour examiner le petit homme miséreux qui se tenait humblement à la porte, sa vieille casquette graisseuse à la main.

« Hello! Punch, entrez! »

Il fit signe à son secrétaire de se retirer.

Punch paraissait encore de quelques degrés moins respectable que lorsque Luke l'avait rencontré à Doncaster: les extrémités de ses chaussures bâillaient; il n'était pas rasé et il avait certainement dormi avec ses vêtements la dernière nuit, peut-être même les nuits précédentes.

« Je viens à pied de Newbury, monsieur Luke. Si j'avais pu trouver quelqu'un qui me prêtât deux shillings, j'aurais touché le gagnant de la coupe. Le vieux Goodie était là, mais, quand j'ai voulu le taper, il m'a envoyé au diable. Si j'avais vu Trigger,

il m'aurait bien donné une pièce: ce n'est pas un mauvais type, lui. J'ai travaillé deux ou trois fois pour lui quand il était à la bonne franquette, et il m'a toujours bien payé...

— Vous n'allez pas me raconter l'histoire de votre vie, Punch, lui dit Luke; qu'est-ce que vous voulez? »

L'homme passa la langue sur ses lèvres desséchées:

« Je n'ai rien mangé depuis hier.

— Et rien bu depuis ce matin.

— Je ne bois que de l'eau, je vous assure, monsieur Luke. Il m'est passé plus de cent mille livres entre les mains à faire la noce; je m'en suis aperçu il y a seulement un mois. Mais maintenant, c'est fini; voilà pourquoi je voulais vous voir. Je ne bois plus et je sais que vous êtes un gentleman qui n'hésitera pas à aider un pauvre gars qui veut se tirer de là.

— Vous avez eu plusieurs occasions de vous en tirer.

— C'est vrai, mais je n'ai plus aucune chance, maintenant; je ne peux même plus trouver de quoi manger. Je ne blâme personne que moi-même. Personne ne me croit quand je leur dis que je ne me saoule plus. »

Luke le considérait en réfléchissant.

« Je me demande si je peux avoir confiance en vous. En tout cas, je vais vous donner une chance, Punch, et si vous la laissez échapper, ce sera fini pour de bon! »

Il tira deux billets de cinq livres de son portefeuille et les lui tendit.

« Allez-vous-en, prenez un bain, brûlez ces effets, achetez un complet présentable et prenez une chambre. Revenez cet après-midi, et surtout pas un mot à personne. »

L'homme allait s'éloigner, mais il s'arrêta pour bavarder encore :

« *Field of Glory* n'a aucune chance dans le Cambridgeshire. Tommy Dix l'a monté dans un galop hier matin; c'est un des lads qui me l'a dit ce matin. Je ne vois pas comment il pourrait avoir une chance dans le Cambridgeshire et je ne comprends pas encore comment il a pu gagner le handicap de Stockton. Je le lui ai vendu pour soixante-cinq livres...

— Je sais, je sais, c'est une vieille histoire. Rendez-vous à quatre heures. »

Punch sortit, parlant toujours. Luke prit dans un tiroir fermé à clef trois larges dossiers marqués « Le Ruban Vert ». Il ajouta quelques notes sur Trigger et, relisant pour la vingtième fois les quelques renseignements qu'il possédait sur ce gentleman, ne trouva pas grand-chose de condamnable dans son existence.

Le dossier du docteur Blanter était d'un tout autre genre. Il contenait des coupures de journaux au sujet de deux enquêtes, des renseignements sur une comparution devant la Faculté de médecine et une masse de lettres dont la moitié étaient anonymes. On croyait, à Scotland Yard, que le docteur était associé avec des bandes organisées de criminels qui,

pour la plupart, opéraient séparément, mais avaient même but et même intérêt. Blanter était un patron qui payait largement; il avait aussi à sa disposition une armée d'hommes et de femmes qu'il avait employés à un moment ou l'autre, des garçons de restaurants de nuit ou d'établissements plus louches.

En tout cas, Luke ne mésestimait pas l'importance de cet homme et prenait ses précautions.

De son côté, le docteur Blanter se doutait qu'il était surveillé. Il avait l'instinct de l'homme qui vit toujours sur les limites de la loi; de plus, il manifestait un certain respect pour l'intelligence et la persévérance de Scotland Yard.

Ce lundi matin, il arriva de bonne heure chez lui, dans Half Moon Street, et y trouva un long télégramme émanant d'un de ses agents de l'Amérique du Sud. Il le lut une fois et put se rappeler ensuite chaque ligne (c'était un effort de mémoire dont il était fier), puis il le fit disparaître. Quelques minutes après, il téléphona à une jeune personne qui lui répondit aigrement, car il la réveillait.

« C'est le docteur qui parle, dit-il, j'ai besoin de vous, Maggie. Venez me voir à onze heures et demie.

— Je m'excuse, Blanter, je ne savais pas que c'était vous; je serai là à l'heure. »

Cette jeune femme portait au théâtre le nom ronflant de Ruby de Vinne; elle adorait parler de ses succès d'actrice et elle avait certainement tenu un rôle à l'occasion. Dans une pièce, n'avait-elle pas dit: « Qu'est-ce que le prince va penser de vous, maintenant, madame? » Dans une autre, elle avait

dit avec un accent de faubourg: « Parlez-nous de vos aventures en Chine », ce qui avait donné au jeune premier l'occasion d'entonner une chanson.

Elle arriva à onze heures trente; c'était une jolie fille brune à qui on avait une fois expliqué le mot « éveillé » et qui n'avait eu garde d'en oublier le sens.

« Oh! docteur, vous m'avez donné une émotion! J'ai cru que c'était mon ami qui revenait d'Allemagne; il joue à l'Admiral Palast, mais la revue est finie et...

— Si vous criez après votre ami comme vous criez après moi au téléphone, je ne m'étonne pas qu'il reste en Allemagne; mais votre accent est toujours aussi mauvais, ma chère Maggie. J'ai une affaire pour vous. »

Elle avait déjà travaillé pour le docteur et avait gardé un bon souvenir de la récompense

« Vous parlez espagnol, n'est-ce pas?

— Comme une Espagnole.

— Bon, vous savez un mot ou deux, c'est tout ce que je veux; vous avez été en Amérique du Sud en tournée, c'est l'important; restaurants de nuit, n'est-ce pas?

— J'ai fait florès, ou tout au moins la troupe a fait florès, et j'étais à la tête de la troupe.

— Maintenant, écoutez-moi, dit le docteur en secouant la cendre de son cigare dans une coupe d'argent. Oubliez pour une fois que vous avez été dans une troupe, que vous avez été sur la scène, et rappelez-vous ce que je vais vous dire: vous avez

été à Buenos-Aires avec votre père, qui est un colonel en retraite, et là vous avez été présentée à miss Edna Gray. Je vais vous donner tous les renseignements nécessaires: où elle habitait, ce qu'elle faisait, à quel hôtel elle était descendue, le nom de sa couturière; au fait, vous pourriez lui avoir été présentée chez sa couturière. Elle venait en ville tous les trois mois, c'est tout à fait possible que vous l'ayez rencontrée là. Cette jeune fille habite au Carlton. Je veux que vous entriez en contact avec elle... une rencontre accidentelle. Elle déjeune généralement là quand elle est en ville, et elle y est maintenant. Devenez amies, mais n'exagérez pas trop. Emmenez-la au théâtre, j'aurai une loge à la revue du Pavillon quand vous voudrez. Comment êtes-vous habillée? »

Miss de Vinne était très bien mise.

« Ne l'emmenez pas dans des endroits quelconques; déjeunez avec elle au Ritz ou au Berkeley et surveillez votre langage. Venez me voir cet après-midi, quand vous aurez étudié tous ces détails. »

Il prit une feuille de papier et écrivit quelques renseignements pour qu'elle ne les oublie pas.

« Voilà votre rôle. Nous en reparlerons en prenant le thé. Je vous donnerai cinquante livres pour vos frais et, quand vous les aurez dépensées, je vous en donnerai cinquante autres. »

Miss de Vinne avait la prétention de travailler vite, ce qui n'avait rien de surprenant, si on se souvient de la brièveté des rôles qu'elle avait joués. Elle revint l'après-midi pour se soumettre à l'exa-

men de son patron: il admit gracieusement qu'il était tout à fait satisfait.

« Il y a un autre point que je vais vous expliquer, et il est important. Elle a toujours Luke autour d'elle: ils sont revenus en Angleterre sur le même bateau et c'est ainsi qu'ils ont fait connaissance.

— Luke? dit Maggie, changeant de voix. Vous voulez dire le flic? Il me connaît. Il m'a fait venir à Scotland Yard pour cette affaire de Pyrock et j'étais aussi innocente qu'un bébé, docteur. Il m'a gardée six heures, me posant une foule de questions; je ne savais plus, à la fin, si j'étais sur ma tête ou sur mes pieds.

— Vous vous arrangerez pour ne pas le rencontrer. En tout cas, votre affaire est d'amorcer une invitation à Longhall.

— Est-ce que ce serait une bonne idée de lui envoyer ma carte?

— Attention, votre nom n'est pas Ruby de Vinne, mais Maggie Higgs, qui est votre nom véritable. »

Elle n'était pas contente du tout de cette déchéance.

« Vous trouvez que ça sonne assez distingué? Puisque j'ai été à l'étranger?

— Même un voyage à l'étranger ne peut changer votre nom en de Vinne », dit Blanter sèchement.

La présentation ne fut pas difficile à arranger: Edna alla au théâtre ce soir-là; pendant l'entracte, elle sortit dans les couloirs, quand soudain apparut devant elle une personne rayonnante, les bras couverts de bracelets.

« Etes-vous Edna Gray? demanda la jeune personne agitée, je suis sûre que oui! »

Edna était amusée et intriguée:

« C'est mon nom, en effet.

— Vous ne me reconnaissez pas? C'est vrai, je ne vous ai rencontrée qu'une fois. Vous rappelez-vous? Chez Mme Rugatti, à Buenos-Aires; vous veniez d'arriver de chez votre oncle et vous étiez très fatiguée. »

Edna secoua la tête, souriant toujours:

« Je ne me rappelle pas, mais j'arrivais souvent à Buenos-Aires très fatiguée.

— Quelle joie de vous revoir! s'écria Maggie. Je suis à Londres pour un mois ou deux; justement, je souhaitais de rencontrer quelqu'un de connaissance. Je suis toute seule ici: mon père est parti rejoindre l'armée des Indes. »

Edna était tout heureuse de retrouver quelqu'un l'appréciant assez pour renouer connaissance. Elles bavardèrent quelques minutes, puis, à l'appel de la sonnette, elles regagnèrent leur place. Après la représentation, Edna trouva la jeune fille l'attendant dans le couloir.

« Où habitez-vous? Je peux vous reconduire, ma voiture est là. »

Elles soupèrent dans le restaurant et, en se séparant, prirent rendez-vous pour le lendemain. Maggie rentra chez Blanter, triomphante, pour lui faire son rapport. Le docteur l'écouta, les lèvres serrées et les sourcils froncés.

« C'est dommage que vous ayez soupé en public;

vous feriez mieux, demain, de lui dire que vous allez vous installer au Carlton. Prenez un appartement; vous pourrez ainsi vous y faire servir vos repas. »

Presque au même moment, un jeune homme en tenue de soirée téléphonait à M. Luke.

« Allo! monsieur, vous rappelez-vous Ruby de Vinne?... Oui, Maggie... quelque chose... Higgs, c'est cela. Elle a fait la connaissance de miss Gray; elles étaient au théâtre ce soir et elles ont soupé ensemble. De Vinne est allée trouver Blanter ensuite; elle est chez lui maintenant. Quelles instructions?

— Filez-la demain matin, dit Luke sans émotion. Si elle s'installe au Carlton, prenez-y une chambre à mon compte personnel. Pour le moment, suivez-la jusque chez elle. »

A deux heures du matin, miss Higgs rentra en taxi à son joli appartement dans Bayswater, non escortée; du moins, elle avait l'agréable impression de ne pas l'être.

Le docteur Blanter prenait son petit déjeuner, le lendemain matin, quand son domestique vint lui dire qu'on le demandait d'urgence au téléphone.

« Dites-leur d'aller au diable, grogna le docteur, qui avait passé une mauvaise nuit. Qui est-ce?

— M. Luke, monsieur. »

Blanter laissa tomber son couteau et sa fourchette et passa dans son bureau.

« C'est vous, Blanter? Ici, Luke.

— Eh bien?

— Eloignez Maggie Higgs de miss Gray, voulez-

vous? A moins que ça vous amuse d'avoir des déceptions. »

Le docteur Blanter respira péniblement.

« Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Qui est Higgs?

— Ne discutez pas; je vous avertis... »

Il entendit la réponse glaciale en même temps que le bruit du récepteur que Luke raccrochait.

Le docteur retourna à son déjeuner, très soucieux. Edna attendit en vain la visiteuse qui devait arriver à onze heures. Elles avaient projeté quelques courses et de déjeuner ensemble, mais la demie passa, puis midi, sans que personne vînt. Edna était intriguée et plus qu'ennuyée; sans aimer particulièrement la nouvelle amie qui s'était jetée sur elle, elle s'était réjouie à l'avance de passer une journée dans la compagnie d'une autre femme.

Juste avant déjeuner, un télégramme lui arriva d'Allemagne. M. Garcia décidait de faire un voyage d'agrément dans le midi de l'Europe et la priait de lui écrire au consulat argentin, à Constantinople. S'il avait indiqué son itinéraire ou donné une adresse où elle aurait pu lui télégraphier, elle aurait fait ses malles et l'aurait rejoint. Au lieu de cela, elle retourna à Longhall dans la soirée, pour trouver que la campagne offrait encore moins de distractions que la ville à une jeune femme sans occupation. Elle pensa sérieusement à retourner en Argentine et à secouer pour toujours de ses pieds la poussière de l'Angleterre.

CHAPITRE XIII

Une jeune et charmante femme sans amis est comme une anomalie. Edna Gray commença à réaliser que sa décision de vivre dans la partie la moins habitable du comté de Berkshire était une faute. La beauté du pays, l'aspect des gazons bien tondus, la variété de couleurs des fleurs qui avaient poussé, comme par magie, sous la main de son jardinier, la charmante tranquillité d'une vieille maison, enfin le sentiment agréable de responsabilité qu'elle éprouvait de sa gestion, tout cela ne compensait pas son isolement.

Elle avait vécu dans des endroits solitaires, mais là sa solitude était supportable, puisqu'elle était obligatoire. Ici, en Angleterre, avec tous les plaisirs que sa jeunesse et sa situation pouvaient lui procurer, c'était vraiment une folie de s'exclure de toute société humaine.

Néanmoins, elle se dit que Londres était à deux heures d'auto et qu'elle n'avait pas un désir particulier de voir quelqu'un. Elle montait à cheval tous les matins; l'après-midi, elle circulait à travers la campagne dans une de ces petites voitures qu'elle

avait d'abord trouvées ridicules, mais qu'elle appréciait maintenant. Il y avait une mauvaise petite route en lacets qui menait sur le plateau et qu'elle montait souvent avec sa petite auto; elle avait même trouvé un sentier sur la lande qu'elle pouvait suivre. Mais le cheval était son plus grand plaisir; deux fois elle rencontra des groupes de chevaux qui travaillaient sur des pistes différentes.

Un matin, rentrant à cheval, elle descendit du plateau par une pente douce gazonnée, pour éviter le mauvais chemin par lequel elle était revenue un jour; elle trouva deux hommes en train de piocher. C'étaient deux travailleurs à l'air maussade; ils creusaient une tranchée déjà profonde et rejetaient de chaque côté la terre crayeuse. Elle fit s'approcher son cheval, afin de voir à quoi pouvait servir cette excavation; les deux hommes la regardèrent, puis répondirent par un grognement à son salut cordial. Elle rentra sans plus y penser.

Lane vint la trouver cet après-midi-là, pour lui montrer des comptes.

« Est-ce que M. Goodie vous a prévenue qu'il construisait quelque chose sur vos terres, miss Gray? J'ai vu deux de ses hommes très occupés à creuser une fondation; je ne connais pas les conditions de son bail, mais je ne crois pas qu'il puisse construire quelque chose sans votre permission. »

Elle sourit; sa situation de propriétaire l'amusait toujours.

« Je verrai cela, monsieur Lane », dit-elle, sans en avoir nullement l'intention.

La soirée lui apporta une explication. Elle avait fait un long tour dans la campagne et avait pris imprudemment, à la tombée de la nuit, un petit chemin plus court que la grand-route. Il faisait de plus en plus sombre, quand, à sa consternation, son moteur s'arrêta; elle descendit et s'aperçut aussitôt qu'elle n'avait plus d'essence. Elle avait un certain sens de l'orientation: elle se rendit compte qu'elle était à trois milles de chez elle. Elle abandonna donc sa voiture pour terminer sa route à pied. Il faisait nuit quand elle commença à descendre la pente du plateau; elle aperçut alors, sur le côté de la route, une automobile arrêtée et éclairée qui devait être un camion. Elle s'était à peine rendu compte de cela qu'elle vit un groupe se diriger vers elle et entendit le bruit des sabots d'un cheval. Edna se jeta de côté, dans l'ombre des arbres, et estima qu'il n'y avait pas de raison d'avoir peur: c'était peut-être un des hommes de Goodie conduisant un cheval de trait. Cependant, bien qu'elle ne fût pas nerveuse, elle sentait son cœur battre un peu plus vite et un frisson lui courir dans le dos.

Ils étaient visibles maintenant: l'homme qui tenait le cheval était Goodie. Ils passèrent tout près d'elle et se dirigèrent vers l'endroit où elle avait vu les ouvriers creuser une tranchée et où on apercevait, dans la lumière blafarde, l'amas de terre crayeuse. L'homme et le cheval s'arrêtèrent. Edna, avançant la tête parmi les branches, vit que le cheval était placé au bord du trou.

Alors, Goodie prit quelque chose dans sa poche:

Edna crut qu'il allait passer une bride au cheval; elle était si intriguée qu'elle oubliait d'être nerveuse.

« Pang! »

Ce fut un bruit sec comme le claquement d'une porte de fer. Elle vit le cheval tomber lourdement, disparaître dans la terre, et son cœur recommença à galoper quand elle se rendit compte de ce qui était arrivé: le cheval avait été tué. Cette fosse avait été préparée pour cette éventualité. Sans aucune raison, elle commença à trembler; un peu plus, elle se serait trouvée mal. Elle s'éloigna d'abord doucement, sur la pointe des pieds, puis, marchant de plus en plus vite, réfrénant tout juste l'instinct irrésistible qui la poussait à s'enfuir en courant. Elle évita de passer près de l'auto, mais elle put voir tout de même que c'était un van de chevaux. Puis elle gagna la route.

Quand elle arriva à Longhall, elle était dans un état d'excitation voisin de la panique. Heureusement, aucun de ses domestiques ne la vit entrer; elle put monter dans sa chambre, sans se rendre ridicule, comme elle le pensa ensuite. En reprenant son calme, elle eut honte de sa frayeur; à part l'obscurité, il n'y avait rien de mystérieux dans cet incident. Des propriétaires abattent quelquefois leurs chevaux; peut-être que celui-là était un vieil ami de Goodie, et il n'avait pas pu supporter qu'une autre main le fît disparaître.

Quand elle monta à cheval, de bonne heure, le lendemain matin, après avoir envoyé son chauffeur

reprendre sa voiture abandonnée, elle vit les deux ouvriers comblant le trou. Elle poursuivit son chemin vers la crête des collines et soudain, comme elle arrivait sur le plateau, elle se trouva face à face avec Goodie sur son hack. Il tourna sa face jaunâtre et ses yeux énigmatiques vers elle; pour la première fois, depuis qu'ils s'étaient rencontrés à Doncaster, il lui adressa la parole.

« Bonjour, miss Gray. »

Elle lui répondit poliment.

« Je ne vous ai pas fait peur, hier soir, j'espère? »

Elle tressaillit si fort qu'elle faillit sauter hors de sa selle.

« Moi, je ne vous ai pas vue, c'est mon homme. J'avais un vieux hack à abattre, je préférais le faire quand il n'y avait personne par là; il y a souvent des promeneurs sur les collines. »

Ses yeux ne quittaient pas ceux d'Edna.

« Un de ces jours, j'espère que vous nous vendrez cette propriété, miss Gray, dit-il de sa voix toujours aussi monotone. J'y suis si habitué que je ne voudrais pas la quitter. Venez voir galoper mes chevaux, un matin. Ce n'est pas grand-chose... je veux dire, ce ne sont pas de très bons chevaux de course; j'en ai cependant un ou deux qui ne vont pas trop mal. On m'a dit que vous pensiez à acheter des chevaux... Je ne cours pas après des clients, mais si vous voulez m'envoyer deux ou trois de ceux que vous acquerrez pour que je les entraîne, vous pouvez être sûre que j'en aurai grand soin et que je vous ferai gagner quelquefois un prix. »

Elle était stupéfaite de s'entendre révéler un projet qu'elle n'avait confié qu'à Luke.

« Je crains que mon idée de devenir propriétaire de chevaux de course ne soit encore vague. Je ne sais réellement pas comment débuter. »

Il passa sa langue sur ses lèvres pâles et la regarda de nouveau:

« J'ai un cheval que vous pourriez avoir pour mille livres; il vaut beaucoup plus, mais je crois que le propriétaire veut le vendre, c'est *Field of Glory*. J'avais l'intention de venir vous trouver à ce sujet, mais, comme je vous l'ai dit, je ne cours pas après les clients. C'est un très bon cheval, par *Blandford:* sa mère a gagné des courses en Irlande. Vous pourriez faire plus mal que faire courir sous vos couleurs.

— Je connais si peu de choses aux courses! dit Edna.

— Si les entraîneurs devaient attendre des propriétaires qui connaissent quelque chose aux courses, ils mourraient de faim... Ce cheval doit disputer le Cambridgeshire, et il pourrait bien le gagner... Je ne dis pas qu'il le gagnera, mais qu'il pourrait... Je l'ai essayé l'autre matin; je crois que vous avez vu le galop? Enfin, vous devriez réfléchir à tout cela, miss Gray. »

Il lui fit un signe du menton, tourna son hack et s'en alla au petit galop vers ses chevaux qui tournaient au pas, en cercle, à l'autre bout de la piste.

Edna Gray était très intriguée, bien qu'elle pensât, en rentrant à Longhall, qu'il n'y avait rien

d'étonnant à ce qu'un entraîneur, qui était aussi son locataire, lui donnât l'occasion de faire courir.

Elle eut à téléphoner à Luke ce jour-là; elle lui raconta sa conversation avec Goodie. Il fut très intéressé.

« S'il vous a offert *Field of Glory* pour mille livres, vous aviez une chance de faire une bonne affaire, mais je préfère que vous ne l'ayez pas saisie. Il appartient à un propriétaire des Midlands, ou il est supposé lui appartenir. Je devine pourquoi Goodie veut vous passer le cheval.

— Eh bien! je voudrais le savoir... »

Mais il ne lui répondit pas.

Après son coup de téléphone, elle se dit qu'elle avait oublié de lui parler du cheval abattu, mais dans la suite elle oublia l'incident.

Les jours suivants, elle n'eut aucune nouvelle de Luke. Mais, à la fin de la semaine, comme elle s'ennuyait à périr, il fit son entrée sans être annoncé. La réception fut froide, mais il s'y attendait. L'attitude d'Edna fut encore plus glaciale quand elle apprit qu'elle n'était pas l'objet de sa visite, mais qu'il venait voir le maître d'hôtel. Son entretien avec celui-ci se prolongea, si bien qu'à la fin elle le fit appeler.

« J'ai horreur de ces mystères, monsieur Luke; si je ne vous avais pas vu arriver, j'aurais pu ne pas savoir que vous étiez là.

— Ne soyez pas susceptible, dit Luke un peu familièrement; je voulais voir Lane à propos de quelque chose qui ne vous concerne pas. »

Elle avait une réplique sur les lèvres, mais elle était douée d'un certain sens de l'humour et elle rit.

« Vous êtes un homme exaspérant et très mal élevé! Restez-vous ce soir? Je ferais préparer une chambre!

— Il y a une auberge sur la route, le *Lion Rouge;* j'y ai laissé ma valise.

— Vous auriez pu rester ici.

— Je préfère le *Lion Rouge*. Mon hôtesse ne crie pas après moi. D'ailleurs, vous allez être furieuse contre moi, quand vous saurez que je vous ai enlevé une amie.

— Une amie? demanda Edna étonnée.

— Maggie Higgs. C'est une artiste dramatique de troisième ordre: voilà ce que je peux dire de plus gentil sur elle. Blanter l'avait chargée de faire connaissance avec vous; à propos, se faisait-elle appeler Maggie Higgs ou Ruby de Vinne? »

La jeune fille comprit tout de suite:

« C'est donc pour cela qu'elle n'est pas revenue? »

Il fit signe que oui. C'était curieux, elle n'était pas fâchée contre lui, elle n'était pas offusquée de son intervention et ne s'éleva pas contre la description peu flatteuse qu'il avait faite de Maggie.

« Comme c'est étrange! Pourquoi Blanter voulait-il que je la connaisse? »

Il ne répondit pas à cette question.

« Je désirerais, dit-il, faire le tour de votre propriété, si vous le voulez bien. »

Il avait l'intention de faire ce tour à pied, mais Edna fit amener des chevaux et ils partirent en-

semble par la porte de l'écurie, celle qui s'ouvrait derrière la maison. Ils suivirent un mauvais chemin montant vers les collines; la villa de Goodie était hors de vue, mais on pouvait apercevoir les nouvelles écuries construites sur une pente. On ne rencontrait pas âme qui vive, car le temps s'était rafraîchi et il commençait à tomber quelques gouttes de pluie. Ordinairement, on croisait des promeneurs, surtout le dimanche, en été, dans les petits ravins. Edna raconta qu'elle était passée près des caves de Perrywig, ce qui parut intéresser Luke.

« Vous y avez été, dites-vous? C'est sur le terrain de Goodie, n'est-ce pas? Je crois qu'il est locataire de cette partie des collines.

— Pourquoi les caves sont-elles fermées? demanda Edna.

— Vous voulez dire avec une grille? Cela a l'air sinistre, n'est-ce pas? Je crois que la grande cave a été utilisée comme entrepôt depuis longtemps; il y a un raccourci qui y mène et Goodie y emmagasine son fourrage. »

Comme ils regardaient toujours les écuries, ils pouvaient voir les garçons d'écurie affairés dans la grande cour.

« Pourquoi n'a-t-il que des lads espagnols? demanda-t-elle.

— Il n'y a rien de louche à cela. Nous, Anglais, croyons que tout étranger est un assassin; il y a même des tas de gens qui croient que Goodie emploie ces lads parce que ce sont des scélérats, étant d'origine étrangère. Il les emploie parce qu'ils ne

parlent pas anglais: le fléau des écuries de courses anglaises est le lad qui communique secrètement aux joueurs professionnels, moyennant une commission, des renseignements sur les derniers galops. Naturellement, c'est contraire aux règlements du Jockey-Club: s'ils étaient découverts, ces lads pourraient être renvoyés. Heureusement, les hommes d'écurie sont si mauvais juges que leur information n'est pas toujours aussi profitable que vous pourriez le penser. »

Luke connaissait le terrain mieux qu'elle; il la conduisit au pied d'un petit chemin qui grimpait juste vers l'entrée des caves. Il y en avait deux; une troisième, située à deux kilomètres plus loin, était présumée communiquer avec la principale. Ils descendirent de leurs chevaux, les attachèrent à un arbre et continuèrent à pied.

A l'entrée de la cave, Luke examina soigneusement la grille: les barreaux avaient cinq centimètres de large et la grille reposait sur des gonds scellés dans le roc. Il tâta les cadenas en acier; le tout était inébranlable. Le sol était marqué de petites raies.

« On a râtissé, c'est curieux. »

Il jeta un coup d'œil dans l'intérieur obscur de la cave.

« Et voilà le râteau, juste derrière cette pointe de rocher; je peux en voir quelques dents. »

Il se retourna et regarda la pente menant au chemin qu'elle avait suivi une fois à cheval.

« Où aviez-vous trouvé des restes de pique-nique? »

Elle chercha en vain les débris: il n'y avait pas eu de forte pluie; néanmoins, il ne restait rien. Elle ne pouvait cependant pas se tromper sur l'endroit où elle avait vu des os et des pelures d'oranges.

« Quelqu'un a tout nettoyé », dit Luke.

Remontant sur leurs chevaux, ils revinrent par le plateau; la nuit tombait et de gros nuages montaient du sud-ouest. A peine étaient-ils arrivés à Longhall que la pluie se mit à tomber en trombe.

CHAPITRE XIV

Pendant le dîner, Luke donna à miss Gray les dernières nouvelles des champs de courses. Goodie avait gagné une course, un petit prix à réclamer; le cheval avait été très joué, mais ce n'était pas une « transaction ». Le docteur avait sauté dessus. C'était un joueur enragé qui passait pour avoir perdu cent mille livres en une semaine à Monte-Carlo et pour en avoir gagné autant plus tard.

« Il parierait sur n'importe quoi; voilà pourquoi il est loin d'être aussi riche que Trigger et Goodie...

— Goodie est riche?

— Je dirai qu'il est plus de deux fois millionnaire. Tout son argent est placé en valeurs sud-américaines et il est facile de deviner où il ira s'établir quand ce pays-ci sera devenu intenable pour lui. »

Il n'était pas tout à fait redevenu le Luke qu'elle connaissait: il montrait une certaine réserve dont elle ne pouvait deviner les causes, une politesse qu'elle trouvait affectée et plus répréhensible encore que ses manières naturelles.

Un peu après dix heures, elle reçut un message téléphoné de Londres. C'était de M. Garcia, expédié

de Constantinople, lui disant qu'il allait faire un voyage en automobile à travers la Palestine.

Il pleuvait toujours très fort; elle insista pour reconduire Luke en auto au *Lion Rouge*.

Au milieu de la nuit, la sonnette se fit entendre, mais elle ne l'entendit pas; ce ne fut que lorsque Panton, son maître d'hôtel, frappa à sa porte qu'elle se réveilla.

« Qu'y a-t-il? demanda-t-elle.

— C'est M. Luke, miss. Il veut vous voir tout de suite. »

Elle s'habilla rapidement et descendit. Luke était dans la salle à manger. Il portait un manteau en caoutchouc et son chapeau était trempé, car il avait fait deux kilomètres à travers l'orage.

« Qu'arrive-t-il? » demanda Edna inquiète.

Il ferma la porte de la salle à manger.

« Reconnaissez-vous ceci? »

Il tira de sa poche un petit livre relié en peau souple et doré sur tranches. Le livre lui paraissait familier; elle l'ouvrit et vit sur la première page, écrit en espagnol:

« A mon cher ami Alberto Garcia, pour son soixante-troisième anniversaire. »

C'était un volume de poésies espagnoles qu'elle lui avait acheté à Buenos-Aires, et l'écriture était la sienne. Elle regarda Luke, stupéfaite.

« Oui, je l'ai donné à M. Garcia.

— Comment pouvait-il se trouver sur l'étagère, dans ma chambre? Est-ce que Garcia a jamais été au *Lion Rouge?*

— Pas que je sache.

— Je me suis rendu très impopulaire dans cette auberge. J'ai réveillé tout le monde pour avoir un renseignement; malheureusement, le propriétaire et sa femme sont en vacances et tout le personnel est nouveau. »

Luke raconta qu'il s'était couché, mais que, ne pouvant dormir, il avait pris ce livre sur l'étagère; par hasard, il était tombé sur cette inscription.

« Garcia n'a pas pu venir ici, depuis que vous habitez Longhall, puisqu'il est en voyage!

— Mais était-il si urgent que vous réveilliez quatre personnes au milieu de la nuit pour me faire part de votre découverte? Non pas que cela me dérange le moins du monde », ajouta Edna en souriant.

Elle sonna.

« Nous allons prendre un peu de café. Otez votre caoutchouc tout mouillé. Non seulement vous abîmez mon beau tapis neuf, mais vous avez l'air d'être très mal à l'aise. »

Panton, à moitié vêtu, emporta le manteau et le chapeau de Luke.

« Oui, c'est urgent. Avez-vous l'adresse de Garcia à Constantinople?

— Le consulat argentin, c'est tout.

— Ils pourront peut-être me mettre en communication avec lui. Vous permettez que je téléphone pour lui câbler? »

Il griffonna le message sur le dos d'une enveloppe, sortit dans le hall et parvint à obtenir le télé-

graphe. Edna était montée pour achever de s'habiller. Elle était tout à fait réveillée, maintenant, mais elle ressentait une certaine inquiétude. Quand elle fut prête, elle éteignit sa lampe et ouvrit les rideaux pour aérer sa chambre. Elle aperçut à ce moment au loin, dans la direction des collines, une petite lumière portée par quelqu'un qui courait. Pas de doute sur ce dernier point: elle était furieusement secouée de côté et d'autre. Il y a toujours quelque chose d'effrayant à voir quelqu'un courant dans la nuit sans raison explicable, et elle sentit un frisson courir le long de son dos. Elle sortit de sa chambre pour appeler Luke. Il avait achevé de téléphoner; il la rejoignit en montant l'escalier quatre à quatre. « Qu'y a-t-il? »

Elle lui fit part de sa découverte et il pénétra dans la chambre: la lumière s'était rapprochée maintenant et était moins agitée; elle parut s'arrêter au coin de la clôture en fil de fer. On entendit le bruit métallique de la grille et le claquement du verrou. Il faisait trop sombre pour distinguer l'homme qui la portait; de plus, la pluie tombait toujours et formait un écran brumeux devant eux. Mais, comme il s'approchait:

« C'est Goodie et il n'a pas ses chiens; c'est vrai qu'ils ne voudraient pas sortir par un temps pareil. »

La lumière passa contre la villa et ils entendirent la porte se fermer.

« Qu'est-ce que fait donc Sa Seigneurie? je me le demande », pensa Luke intrigué.

Il jeta un coup d'œil au cadran lumineux de sa montre: il était trois heures moins le quart.

« Où habite Lane?

— Il habite une villa sur la route », dit Edna.

Elle était reliée avec lui par un fil spécial.

« Je vais lui téléphoner, si vous le permettez. »

Il se rendit dans l'office et, au bout d'un moment, elle entendit le murmure de sa voix s'adressant à Lane. Quand il revint dans la salle à manger, elle versait le café que Panton avait préparé. Edna attendit que le maître d'hôtel fût parti.

« Qu'est-ce qui arrive?

— C'est justement ce que je voudrais savoir. »

Luke prit le petit volume, regarda encore l'inscription et le reposa sur la table. Il lui demanda à quelle distance était la villa de Lane de l'entrée de Gillywood, et, quand elle lui eut répondu qu'elle était à moins de cent mètres, il parut satisfait.

« Qu'avez-vous dit à Lane? »

La réponse fut plutôt évasive.

« Je suis désolé de vous avoir réveillée si tôt, et peut-être sans aucune raison. Je suis un peu agité, quelquefois. »

Puis, en souriant : « Parlez-moi des chevaux que vous allez acheter. »

Elle entendit la sonnerie persistante du téléphone dans l'office et, avant qu'elle eût pu se lever, il était hors de la pièce. Quand il revint, il paraissait soucieux. Lane venait de l'informer que, pendant qu'il s'habillait, il avait vu deux hommes passant à cheval devant sa maison. Il avait reconnu Goodie; l'au-

tre était probablement l'Espagnol. Ils venaient de Gillywood et semblaient pressés, car ils avaient pris le galop. Goodie tenait une lampe électrique qu'il dirigea du côté opposé à la maison de Lane. Ils s'étaient arrêtés un instant; la sangle du cheval de Manuel avait dû se défaire, car il avait mis pied à terre pour la resserrer. Puis ils s'étaient éloignés au galop le long de la route de Gareham.

Dix minutes plus tard, Lane arriva et fut introduit dans la salle à manger.

« J'ai vu Goodie tout à fait distinctement. Je ne pourrais être aussi affirmatif pour l'autre homme; il était plutôt gros. Goodie montait un poney argentin gris.

— Retournez là où vous pouvez surveiller Gillywood et prévenez-moi quand ils seront de retour. Attention! qu'ils ne vous voient pas », lui dit Luke.

Lane sortit, s'arrêtant juste pour avaler le café chaud qu'Edna lui avait offert.

« C'est vraiment passionnant et mystérieux, mais qu'est-ce que cela signifie? demanda la jeune fille.

— Je voudrais bien le savoir, répondit Luke, l'air très troublé. Cette heure est bien la plus mauvaise du jour pour deviner. »

Il y avait une chambre, au dernier étage, à un des angles de la maison, d'où on avait vue sur la route que Goodie avait prise et en même temps sur la lande. Luke entreprit de monter la garde à ce poste d'observation. Il avait emprunté à Edna sa lorgnette, mais elle était inutilisable, tant la nuit était noire. Il épiait depuis trois quarts d'heure,

lorsqu'Edna monta, lui apportant encore du café.

« Avez-vous vu quelque chose?

— Rien. »

Il avait à peine parlé que, au loin, sur la pente des collines, il aperçut le vacillement d'une lumière. Cela dura une bonne minute, puis la lueur disparut.

« Qu'est-ce que c'est? Ce ne peut être une auto, il n'y a pas de route, là, dit Edna.

— Vous connaissez très bien le pays tout autour; où cela peut-il être? »

Elle tâcha de se rendre compte mentalement de la topographie des lieux.

« Il me semble que c'est près de la cave de l'est. D'après une légende qui court le pays, elle correspondrait aux caves de Perrywig, mais personne n'a jamais pu l'explorer. L'entrée a été fermée avec un treillage, par ordre de la municipalité. Les moutons qui y sont entrés s'y sont perdus. Et... regardez! »

La lumière venait encore d'apparaître. Luke braqua sa lorgnette; la lumière était maintenant immobile; peut-être avait-elle été placée sur le sol. Impossible de distinguer une silhouette humaine, même avec cette puissante lorgnette. La lumière apparut encore à une certaine distance du premier endroit.

« L'homme se dirige vers la route; je pense qu'il va rentrer », dit Luke.

Il était quatre heures passées depuis longtemps, quand il perçut le bruit de sabots de chevaux; il se plaça de façon à voir sans trahir sa présence. Le bruit était de plus en plus distinct à travers le siffle-

ment du vent; enfin, deux cavaliers passèrent au pas. Il put tout juste distinguer Goodie, un peu en avant de son compagnon, le menton sur la poitrine, dans la pose caractéristique qu'il adoptait à cheval.

Luke redescendit dans la salle à manger.

« Je vais attendre le jour et je vous demanderai un de vos chevaux, afin d'aller faire moi-même une petite investigation. Quelque chose d'important a dû arriver; je me demande si c'est un cheval qui s'est échappé? »

Il suggéra qu'elle aille se coucher, mais elle se moqua de cette idée. Un quart d'heure après, Lane vint faire son rapport: la grosse voiture de Goodie était partie dans la direction de Londres. Goodie conduisait lui-même et Manuel avait fermé les grilles derrière lui.

« Alors, ce n'est pas un cheval qui s'est échappé; c'est quelque chose de beaucoup plus important, dit Luke.

— Allez-vous retourner à Londres? demanda Edna.

— Non; nous sommes bien placés ici pour attendre les événements, pendant une heure ou deux, en tout cas. »

Un peu avant six heures, les chevaux furent amenés: comme la pluie avait cessé, Edna voulut monter avec lui. Des nuages bas obscurcissaient le ciel; aussi la lumière du jour était-elle encore faible quand ils partirent. Ils suivirent la route jusqu'à ce qu'Edna montrât un passage dans la haie. Des chevaux étaient passés par cette brèche; on pouvait

voir les marques de leurs sabots et suivre la direction prise par Goodie, jusqu'à la lande, où les traces disparaissaient.

La direction générale que Goodie et son compagnon avaient suivie était celle de la petite cave. Edna en montra la position avec sa cravache. Une autre preuve qu'ils étaient sur la bonne piste, c'est qu'en passant au coin d'un champ cultivé, les traces des chevaux leur apparurent très nettement.

L'entrée de la cave était invisible, bien que le jour fût meilleur: elle se trouvait derrière une petite butte, dans un creux. Elle était si petite qu'il aurait fallu à Luke un certain temps pour la trouver; elle mesurait seulement cinq pieds de haut et un mètre de large environ.

La clôture était faite de morceaux de fil de fer attachés ensemble à des crochets fixés dans le roc en quatre endroits. L'un de ces crochets était brisé et Luke l'examina avec intérêt. Ayant pu défaire cette clôture, il se livra à une soigneuse inspection du sol de la cave, examinant chaque pierre. Avec sa lampe de poche, il poussa plus loin ses investigations; mais, plus il allait, plus la voûte s'abaissait. Ne pouvant plus se tenir debout, il rampa sur les mains et les genoux, jusqu'à ce que la difficulté l'obligeât à revenir sur ses pas.

Il retrouva Edna anxieuse, les yeux fixés sur l'ouverture de la cave, et se rendit compte que son inspection avait pris plus de temps qu'il ne pensait. Il replaça tant bien que mal les fils de fer comme il les avait trouvés.

Ils rentrèrent à Longhall; Luke était si préoccupé qu'il ne prononça pas un mot. Après avoir envoyé le chauffeur d'Edna chercher sa voiture à l'auberge, il dit:

« Avez-vous un appareil téléphonique particulier dans votre chambre, ou ne disposez-vous que de celui qui se trouve dans le vestibule? »

Elle en possédait un dans sa chambre; il monta à l'étage, ferma la porte et ne bougea pas de la pièce pendant une demi-heure. Quand il redescendit, il trouva Edna qui regardait mélancoliquement dehors, car la pluie s'était remise à tomber.

« Je sens que quelque chose va très mal, dit-elle; pouvez-vous me faire un suggestion?

— Je soupçonne seulement, mais je peux soupçonner à tort. Je fais venir un homme ici; il restera avec Lane... Je vous préviens, pour le cas où vous rencontreriez un étranger à la tête peu avenante. Vous vous rappelez un homme qui m'a parlé à Doncaster, un type mal habillé, du nom de Punch Markham? »

Elle fit signe que oui.

« Je veux qu'il reste ici, afin d'avoir l'œil sur les chevaux de Goodie. Il est plutôt bavard; aussi, j'ai donné des instructions pour qu'il ne vienne pas vous ennuyer avec les histoires de ses triomphes passés et de sa fortune disparue. Ce que je vous demande, si vous le voulez bien, c'est de lui permettre de se servir de votre téléphone. Il est nécessaire qu'il puisse se mettre en communication avec moi. »

Il endossa son imperméable, que le maître d'hôtel avait fait sécher dans la cuisine, et prit le petit volume de poèmes.

« Je vais l'emporter avec moi, si cela vous est égal. A propos, quand Garcia vint ici avec vous, la première fois que vous avez visité la maison, avait-il ce livre dans sa poche?

— C'est presque certain; il l'aimait beaucoup. Je le sais, parce que M. Garcia était plutôt désordonné et, un jour, il égara le livre; il fit annoncer aussitôt qu'il remettrait une récompense extravagante si on le lui rapportait. Vous rappelez-vous? C'était sur le bateau. »

Luke ne s'en souvenait pas; d'ailleurs, il était préoccupé en ce moment.

« Comme je vous l'ai dit, ne vous laissez pas ennuyer par Punch; j'ai dit à Lane de le retenir loin de vous. A propos, pouvez-vous lui donner un cheval? »

Cela était très possible, car elle disposait de quatre chevaux dans ses écuries.

« C'est un excellent cavalier; il travaillera vos nouveaux chevaux. Arrangez cela avec votre groom. »

Luke arriva à Londres avant déjeuner; il alla directement à son bureau. Là, il trouva deux détectives à qui il avait donné rendez-vous et leur communiqua des instructions. Vers trois heures, il reçut un rapport de Gillywood: la voiture de Goodie était rentrée, et, une heure après, une auto fermée s'était arrêtée devant la villa de Gillywood; Lane avait reconnu le docteur Blanter. Le docteur était resté

deux heures, puis était reparti. A midi, une autre voiture était arrivée avec un individu que sa description permit à Luke d'identifier: cette fois, c'était Rustem. Quand il ressortit, d'après Lane, il paraissait très tourmenté.

Quelque chose agitait la bande, bien que rien encore ne fût arrivé qui pût troubler le placide Trigger. Luke était plus que jamais persuadé que Trigger était l'opérateur et rien de plus. Mais l'agence du Ruban Vert était en ce moment en effervescence; un appel urgent était envoyé à chaque souscripteur et une de ces feuilles tomba entre les mains de Luke:

« Il est d'usage, à l'agence du Ruban Vert, que les transactions Trigger soient peu nombreuses et espacées. C'est pour cela que nous n'en avons envoyé que huit dans le courant de l'année. Il y a des circonstances où, dans l'intérêt de nos clients, ce nombre doit être augmenté. Nous avons des renseignements sur plusieurs chevaux qui sont sûrs de gagner et nous recommandons à nos clients d'augmenter le nombre de leurs bookmakers avec l'objectif d'un pari spécial dans le Cambridgeshire. Les clients qui n'ont pas envoyé leur formule télégraphique doivent nous la faire parvenir sans délai. »

Pourquoi le Ruban Vert s'encombrait-il autant en ce moment? Luke n'y voyait qu'une explication: Blanter et ses amis projetaient de lancer dans ces derniers mois autant de transactions qu'ils le pourraient; quelque chose les effrayait; ils présageaient la fin de leurs opérations.

CHAPITRE XV

Voici, en effet, ce qui était arrivé. Le docteur Blanter avait retrouvé le petit « organisateur de la victoire », comme Trigger se nommait quelquefois, dans leur restaurant favori de Wardour Street.

« Vous allez tout gâcher, docteur. Nous ne pouvons pas faire une affaire chaque semaine, ni même chaque quinzaine. Vous voulez tuer la poule aux œufs d'or.

— Il faut que nous le fassions, grogna Blanter. Je veux faire rentrer de l'argent et j'ai les chevaux pour cela.

— Nous n'avons jamais gagné de l'argent que d'une façon, docteur, c'est-à-dire en étant patients. Je ne connais pas grand-chose aux courses, mais, d'après ce que j'ai entendu dire, la moitié des gens se ruinent à ce jeu, parce qu'ils ne veulent pas attendre. Il faudrait que le personnel travaille jour et nuit, si nous donnons un cheval par semaine.

— Eh bien! qu'il travaille jour et nuit! Et puis, n'essayez pas de me faire entendre raison, parceque j'ai assez d'ennuis sans les vôtres », lui répondit Blanter, qui se mettait en colère.

M. Trigger sourit: « Je n'ai pas d'ennuis, moi. J'ai plus d'argent que je n'en dépenserai jamais, et rien de ce que vous pourrez faire ne me fera peur. J'ai dit à Luke, l'autre jour...

— Il est venu vous voir? Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit? demanda vivement Blanter.

— Parce que ce n'était pas la peine d'en parler », dit Trigger froidement, et il fit un bref compte rendu de la visite de Luke.

Les yeux soupçonneux de Blanter ne le quittaient pas.

« C'est tout ce qui est arrivé? Vous ne me cachez rien? Vous savez, Trigger, je ne vous crois pas tout à fait. »

Le petit homme sourit encore.

« Non, docteur, je n'ai rien de caché. Je vous ai dit tout ce que Luke m'a dit. Tout ce que je fais est absolument franc, j'agis comme un gentleman. »

Blanter le regardait avec un air de plus en plus renfrogné.

« Vous croyez que, s'il y a du grabuge, vous serez en dehors? Eh bien! arrachez cette idée-là de votre tête de bois. Vous avez gagné de l'argent dans toutes les affaires que nous avons faites; nous avons eu confiance en vous pour faire fructifier notre argent; nous avons votre parole pour la répartition des parts entre nous. S'il y a du mauvais, Trigger, vous êtes dedans comme les camarades! Ainsi, ne gardez pas ces idées idiotes que vous êtes un gentleman blanc comme neige. »

Trigger le regardait avec des yeux ronds, mais il

ne dit rien. Il était apparemment inaccessible à l'insulte aussi bien qu'au soupçon. Ils commencèrent à parler affaires.

« Il me faudrait trente mille livres, dit le docteur. Lord Latfield vend son haras et je crois que nous pouvons y acheter quelque chose d'utile. »

A sa stupéfaction, Trigger secoua la tête.

« Ecoutez, docteur, vous et les autres prenez les petites sommes que vous voulez, mais nous avons établi comme règle qu'aucune somme importante ne doit sortir avant la fin de la saison. »

Le docteur devint rouge de fureur.

« Si j'établis une règle, je peux la changer?

— Ce n'est pas vous seul qui l'avez établie, c'est nous tous. Nous aurons un conseil, si vous voulez, mais je ne donnerai pas trente mille livres sous ma responsabilité. »

Il acheva de vider son verre d'eau de Vichy et se leva.

« J'ai du travail », dit-il sèchement, et il s'en alla aussitôt.

C'était le premier signe de révolte; il donna à réfléchir au docteur. Il rentra chez lui et téléphona à Rustem de venir le trouver. L'ex-avocat obéit avec répugnance; il appela son secrétaire:

« Je vais voir le docteur Blanter; si quelqu'un me demande, je serai de retour à cinq heures. »

Pilcher montra une mine déconfite.

« Je devais voir une amie à cinq heures.

— Eh bien! remettez-la à plus tard », dit M. Rustem froidement.

Son entretien avec Blanter ne dut pas être agréable, car il revint furieux.

Blanter était l'âme de l'organisation, mais Rustem était plus subtil; il avait l'instinct d'un animal qui flaire le danger. Le docteur l'avait chargé d'une tâche impossible, ridicule, et Rustem avait réagi, mais il n'avait pas été relevé de la mission qui lui était imposée.

Il renvoya Pilcher et appela Berlin au téléphone. L'homme qu'il demandait n'était pas chez lui; il eut à attendre deux heures, écumant de rage, avant de pouvoir engager la conversation. Il parla pendant douze minutes. Il était neuf heures quand il eut fini; il rentra chez lui pour dîner et, à onze heures et demie, il demanda le numéro d'Edna Gray, qu'il obtint en cinq minutes. Elle lui répondit elle-même; d'après sa voix un peu inquiète, il vit qu'elle avait reçu le télégramme.

« Est-ce fraulein Gray? »

Il parlait d'un ton guttural, imitant l'accent d'un Allemand s'exprimant dans une langue étrangère.

« Je suis le docteur Thaler. J'arrive de Berlin. Avez-vous des nouvelles de mon pauvre ami Garcia?

— Oui, répondit la voix d'Edna, je viens de recevoir un télégramme de lui. Est-il vraiment très malade?

— Très gravement, nous pourrions dire... »

Il dit un mot en allemand que la jeune fille ne put comprendre.

« Je désirerais vous voir, mais malheureusement

je suis obligé de prendre le train de nuit pour l'Irlande. Il ne veut pas que quelqu'un d'autre que vous sache qu'il est malade.

— N'y a-t-il aucun espoir? demanda-t-elle, la voix tremblante.

— Je crains que non. Une semaine, deux, peut-être... Il n'est plus jeune. Mon frère vous attendra à la gare de Friedrichstrasse.

— Je vais partir par le premier train, demain matin. »

Quand Rustem eut raccroché le récepteur, il paraissait moins ennuyé. Il alla rendre compte personnellement de sa mission au docteur Blanter, mais il découvrit que le docteur était parti précipitamment de Londres.

Edna relut encore le télégramme reçu de Berlin:

« Suis très malade. Docteur Thaler allant Londres vous téléphonera. Venez me voir sans prévenir personne. Grave secret à vous confier. ALBERTO. »

Il donnait le nom du principal hôtel de Berlin. Edna était affligée et embarrassée. D'après les dernières nouvelles données par Garcia, il allait faire un voyage en Asie Mineure; peut-être n'avait-il pas quitté Constantinople et était-il retourné à Berlin pour consulter un médecin. Elle se prépara à partir le matin de bonne heure, mais, au moment où elle faisait appeler son chauffeur pour lui donner des ordres, elle changea d'avis.

Elle irait tout de suite à Londres pour y coucher avant d'entreprendre son long voyage.

La femme de chambre fit ses valises rapidement,

pendant que le maître d'hôtel téléphonait au Carlton. Elle partit après minuit. Elle n'avait pas fait dix kilomètres, qu'elle sentit son chauffeur freiner et arrêter complètement la voiture. Il faisait nuit noire, une pluie fine tombait et elle ne pouvait rien voir, même en mettant la tête à la portière.

« Qu'y a-t-il? demanda-t-elle.

— Deux autos bloquent la route », répondit le chauffeur.

Ils pouvaient apercevoir les lanternes d'une des voitures; les phares de l'autre furent allumés une seconde, puis éteints. Edna entendit alors le moteur de la seconde qu'on mettait en marche afin de la faire reculer sur le bas-côté de la route; elle aperçut sur le talus deux hommes qui lui tournaient le dos; elle ne pouvait distinguer leur figure, car ils étaient agenouillés sur le sol.

« On dirait qu'il y a eu un accident, mais ils n'ont pas l'air de vouloir de secours », dit le chauffeur.

Edna continua sa route et oublia vite l'incident. Son chauffeur s'étant arrêté à une station-service, il lui raconta ce qu'il avait vu:

« Un des hommes m'a paru être M. Goodie. Il porte toujours un imperméable marron, avec une espèce de pèlerine dans le dos. Je n'ai vu aucune trace d'accident, n'est-ce pas, miss? »

Elle n'avait pas vu grand-chose, à part les deux hommes.

Edna arriva à Londres à l'aube, enchantée de se coucher. Le portier de l'hôtel lui avait pris son billet

et, à dix heures et demie, elle était à la gare de Victoria.

« Vous partez en voyage? »

Elle reconnut la voix et se retourna. Luke la considérait anxieusement. Il paraissait fatigué, et il en avait le droit, car il n'avait pas dormi trois heures la nuit dernière.

« Je pars pour Berlin.

— C'est assez inattendu, n'est-ce pas?

— Oui, je fais souvent des choses inattendues; je croyais que vous le saviez déjà.

— Est-ce que M. Garcia vous a appelée?

— Oui.

— Est-il malade? Enfin, est-ce très urgent?

— Vous me faites violer une promesse...

— On vous a demandé de ne prévenir personne que vous partiez? Ne soyez pas froissée, miss Gray. Je tiens beaucoup à avoir des détails sur votre voyage en Allemagne.

— Suis-je sous la surveillance de la police?

— Pour le moment, vous l'êtes. »

Ses manières étaient presque rudes, mais elle n'en était pas offusquée, pour une raison qu'elle ne pouvait même pas s'expliquer à elle-même.

« J'ai reçu un télégramme de M. Garcia hier soir; il est très malade et me demande de venir le voir. Il est à l'hôtel Adlon. Le docteur allemand, qui est arrivé à Londres hier, m'a téléphoné...

— A quelle heure?

— A peu près à onze heures et demie.

— Il n'y a pas de train arrivant d'Allemagne à

cette heure-là. Pouvez-vous vous rappeler ce que le télégramme disait. »

Elle le lui récita mot pour mot. Un porteur vint prendre les bagages d'Edna, mais Luke l'arrêta.

« Attendez un instant », et il emmena la jeune fille hors de la foule des voyageurs et des employés.

« J'ai une grande faveur à vous demander, c'est de ne pas aller en Allemagne.

— Pourquoi?

— Je n'ai pas le temps de faire ce voyage avec vous et je n'ai pas un autre homme sous la main. Je vous demande instamment cette faveur.

— Mais M. Garcia...

— Je vous promets qu'on va s'occuper de M. Garcia, et si c'est absolument nécessaire que vous partiez ce soir, cela ne fera que quelques heures de retard. »

Il parlait si gravement, avec tant d'insistance, qu'elle ne pouvait pas lui refuser. Il rentra avec elle à l'hôtel et lui fit part de ses soupçons. Quand, après cela, il suggéra qu'elle devrait venir ce jour-même à Kempton Park avec lui, elle demanda s'il devenait fou.

« Je désire que vous veniez aux courses de Kempton pour plusieurs raisons. D'abord, il est nécessaire qu'on vous voie avec moi aujourd'hui plus que jamais; ensuite, je voudrais me rendre compte si deux de mes amis seront là. De plus, il est tout à fait nécessaire que je sois avec vous aujourd'hui. »

Elle sourit.

« Je ne prendrai pas cela comme un compliment.

— Non », dit Luke.

Quand il vint la chercher à l'hôtel, il était d'une humeur charmante. La pluie avait cessé; il faisait un temps merveilleux d'automne; Edna pouvait presque oublier les ennuis et la surprise du matin, et aussi son anxiété à propos de l'état de Garcia. Elle était très attachée au vieillard, néanmoins il ne pouvait pas y avoir entre eux, par le fait de leur différence d'âge, cette amitié qui colore tellement l'existence et la complète.

Ils garèrent leur voiture près de l'entrée du champ de courses. Il était de bonne heure ; l'assistance était encore peu nombreuse. Quelques minutes plus tard, Luke aperçut les hommes qu'il cherchait: Goodie et le docteur, en tête à tête, Rustem un peu plus loin; tous les trois se trouvaient à l'autre coin du paddock. Il les observa à la lorgnette; l'entraîneur et le gros docteur parlaient gravement, sans faire de gestes. Quant à Rustem, il marchait de long en large, les mains dans ses poches. Luke ne pouvait voir sa figure que par moments, mais sa lorgnette lui donnait une idée de l'agitation de l'homme.

Il dit à Edna:

« Vous êtes venue à Londres dans la nuit, n'est-ce pas? Je ne l'ai su que quand j'ai téléphoné chez vous ce matin.

— J'étais inquiète au sujet de Garcia, et comme il me demandait...

— Il ne vous a pas demandée. Il n'est pas à Berlin; je le sais par le chef de la police de Berlin.

Les bagages que vous lui avez envoyés sont encore à l'agence de Friedrichswilhelmstrasse.

— Mais le docteur Thaler...

— Je ne crois pas à ce docteur Thaler. Ils voulaient, pour une certaine raison, que vous alliez à Berlin, et je devine bien cette raison. Je ne sais pas si M. Garcia va bien ou mal, s'il est à Constantinople ou à Vienne, mais il n'est pas à Berlin.

— Il y a été, insista Edna.

— Je ne sais pas. En tout cas, il y a des choses dans cette affaire que je n'aime pas beaucoup. Voilà un cheval de la première course: vous devriez parier. »

Il montra du doigt un grand alezan, marchant avec calme à côté de son lad dans le ring. Il consulta son programme.

« Ginny, qui est ce Ginny? C'est un entraîneur que je ne connais pas. »

Un ami qui passait lui donna l'explication. Les Ginny étaient deux frères irlandais: l'un avait son écurie en Irlande, l'autre dans le nord de l'Angleterre. Luke examina attentivement ce cheval : c'était un trois ans et il savait que les trois ans formaient la majorité dans les Transactions Trigger.

Il laissa Edna le long de la barrière du ring et alla aux renseignements; il revint quand les jockeys se mettaient en selle.

« Voulez-vous jouer? Si vous ne connaissez pas un bookmaker, je vais vous en présenter un ou deux, et vous allez gagner de l'argent. »

Il l'emmena et lui fit jouer cinquante livres à dix contre un sur *Red Dahlia.*

« Lequel est *Red Dahlia?* » demanda-t-elle un peu égarée.

Il expliqua que c'était l'alezan qu'ils avaient regardé.

« Je suis sûr que c'est une « Transaction », et même tellement sûr que je vais donner le mot; je serai curieux de voir ce qui va arriver. Le cheval n'a jamais couru; personne ne sait s'il est entraîné par Ginny l'Irlandais ou Ginny l'Anglais, mais j'ai rencontré un homme qui m'a juré avoir vu le cheval travailler à Newmarket. »

Comme les chevaux prenaient leur canter, Luke alla chuchoter le renseignement aux bookmakers. En deux minutes les dix contre un tombèrent à six contre quatre. Il fut récompensé quand il vit le docteur arriver et demander au premier bookmaker:

« Qui est à six contre quatre?

— *Red Dahlia.* »

Blanter ouvrit la bouche toute grande. Puis, se retournant, il rencontra le regard de Luke.

« C'est vous qui faites cette plaisanterie, Luke?

— Cette plaisanterie! mais docteur, vous perdez la tête. Voilà la première fois que vous dévoilez une transaction. *Red Dahlia* en est bien une, n'est-ce pas? »

Le gros homme, tremblant de rage, ne pouvait dire un mot; il se balança sur ses jambes, en murmurant un juron, et se fraya un chemin à travers

la foule qui se rassemblait le long de la piste.

« Vous avez de la chance, dit Luke quand il retrouva la jeune fille sur la tribune. Vous avez dix contre un sur un cheval qui va partir à égalité. »

Red Dahlia ne partit pas très bien, mais son jockey ne le bouscula pas; il le pressa seulement un peu avant le tournant et à l'entrée de la ligne droite; il était troisième. Le jockey ne chercha pas à serrer la corde, sachant bien que c'est un truc des jockeys de laisser passer un imprudent et de barrer le chemin à celui qui s'est laissé prendre. Il resta à l'extérieur du peloton et, à quatre cents mètres de l'arrivée, bien qu'il fût encore troisième, il avait course gagnée. A la distance, il prit le meilleur sur les chevaux de tête et gagna de trois longueurs dans un canter.

D'après les conditions de la course, le gagnant était à vendre aux enchères. Luke se mêla à la foule dans le ring; il s'attendait à ce que le poulain fît un gros prix, mais il était loin de s'attendre au prix atteint. Le marteau ne tomba que lorsque Goodie fit un signe de tête au directeur de la vente, et le cheval fut adjugé 2.800 guinées.

« Je regrette pour les joueurs ce qui s'est passé, mais je voulais secouer la bande, surtout en ce moment. Ce cheval vaut probablement cinq mille guinées. Goodie ne réclame pas souvent un cheval et je présume qu'il va l'emmener dans ses écuries à Gillywood. »

CHAPITRE XVI

Comme ils quittaient le champ de courses, ils virent s'éloigner la grosse automobile du docteur. Il était seul. Goodie était probablement parti avant lui; il ne restait jamais après que le cheval qui l'intéressait avait couru.

« Maintenant, miss Edna, je ne sais que faire de vous.

— Je crois que je vais rentrer à Longhall », dit-elle.

Luke approuva.

« C'est plus facile d'avoir l'œil sur vous à Longhall qu'à Londres.

— Pourquoi est-ce nécessaire d'avoir un œil sur moi? Croyez-vous que quelque chose de terrible va m'arriver?

— Que je sois damné si je le sais! Si, au moins, je pouvais être sûr d'une chose! En tout cas, la raison pour laquelle ils ne veulent pas que vous restiez à Longhall n'est pas un mystère. Goodie ne veut pas être surveillé; songez comme il s'est isolé pour travailler ses chevaux et personne d'autre que vous et moi ne se promène à cheval sur ce

plateau. Mais c'est l'autre chose qui m'intrigue: le livre de M. Garcia et ces télégrammes de Berlin.

— Vous avez un caractère soupçonneux.

— Vous voulez dire que je suppose le pire? C'est vrai.

— Quel est le pire que vous pensiez de moi? demanda Edna audacieusement, et il la fixa avec persistance.

— Le pire que je pense de vous, c'est que vous craignez quelquefois que je dépasse la petite barrière qui nous sépare et que je vous fasse la cour. Pis encore, vous vous demandez souvent si le fait que vous êtes une femme du monde avec deux cent mille livres n'influe pas sur moi. »

Il la vit rougir.

« Je regrette d'être revenue avec vous; vous êtes très désagréable.

— Vous pouvez me laisser sur la route, si vous voulez, dit Luke en plaisantant, puis il changea de sujet. Je garde un œil sur vous, parce qu'on vous considère comme une personne importante, si ce que je crois de Blanter est justifié. Cette tentative de vous faire partir pour l'Allemagne, eh bien! il y a quelque chose là-dessous. Le coup était évidemment organisé. Le docteur Thaler, qui vous a téléphoné, et qui était probablement notre cher ami Rustem (il parle allemand comme un Allemand) combine les télégrammes. Je fais rechercher au bureau de poste de Berlin l'origine du télégramme que vous avez reçu. »

Il fut surpris qu'elle acceptât cette enquête poli-

cière sans protestation. C'était clair comme le jour que la bande voulait écarter Edna de son chemin.

Avant de quitter l'hôtel, Edna prit rendez-vous avec Luke afin d'aller au Cesarevitch le mercredi suivant. Cette fois-ci, l'automobile avait un passager de plus: un agent de Scotland Yard à la mine particulièrement éveillée.

Luke avait beaucoup de travail ce soir-là. Son hypothèse, à savoir que *Red Dahlia* était une Transaction, se confirmait; en passant dans Regent Street, il put voir que les stores verts étaient tirés et que, derrière, des lumières étincelaient. D'autre part, avant neuf heures, le renseignement lui parvint que les télégrammes habituels avaient été envoyés et que le cheval avait gagné.

C'était une clientèle remarquable que celle du Ruban Vert: officiers en retraite, hommes ayant une haute situation dans la Cité ou dans les ministères, médecins, avocats, presque toutes les professions étaient représentées. Derrière les Transactions Trigger se dressait une armature de respectabilité et d'intégrité qui faisait la force du gros petit homme. Cette agence, aussi étrange qu'elle pouvait paraître, était une véritable aubaine pour des milliers de gens au petit revenu, qui donnaient confiance à la catégorie d'hommes la plus soupçonneuse du monde, les bookmakers. Aucun bookmaker ne peut supporter de grosses pertes du fait d'un client: dans ce cas, celui-ci a son compte arrêté et il est prié d'aller faire ses affaires ailleurs. Mais comme il y a quelque dix mille bookmakers, un

nouveau compte est facilement ouvert à tout client offrant la garantie de sa situation et de sa respectabilité.

Le détective continua sa ronde dans les restaurants de nuit de toute classe, attrapant un mot par ici, une bribe d'information par là. Le dernier endroit qu'il visita fut un petit club très fermé, dans Wardour Street, où les habitués, hommes et femmes, n'avaient pas besoin de l'attraction d'un jazz-band.

C'est là qu'il trouva M. Rustem. L'ex-avocat était assis seul à une petite table, ce qui n'était pas dans les habitudes de ce gentleman dont on connaissait le penchant pour la société féminine. Il buvait de l'absinthe: au moment où Luke entrait, il versait de l'eau goutte à goutte sur deux morceaux de sucre placés sur une cuiller ajourée et sauta sur ses pieds plus pâle encore que d'habitude.

« Qu'est-ce qu'il y a? »

Sa voix était enrouée, sa main, qu'il porta à ses lèvres, tremblait.

Peut-être l'agitation de Rustem était-elle due à l'absinthe, car c'était la première fois que Luke le voyait dans un état pareil. L'inspecteur approcha une chaise de la table de Rustem et s'assit. On les examinait avec curiosité, car Luke était connu au Starlight Club.

« Qu'est-ce que vous avez donc? Vous avez l'air complètement démonté. Est-ce que Blanter vous a laissé tomber? »

Rustem se força à sourire.

« Blanter! Bon Dieu! Il n'y a personne au monde qui puisse me laisser tomber, Luke. Vous, les types de Scotland Yard, vous croyez tout savoir; mais les avocats savent quelque chose aussi, mon vieux. Les gens ne me tournent pas le dos; ils rampent vers moi et viennent dans mon bureau me supplier de les sortir d'embarras. »

Luke eut l'intuition que quelque chose bouleversait Rustem: il était à bout de nerfs et pouvait à peine tenir son verre en le portant à ses lèvres; son agitation était telle qu'il renversa une partie du liquide opalin.

« Prenez un verre, Luke. Je vous ai vu à Kempton aujourd'hui. Avez-vous gagné? J'oubliais, vous ne jouez jamais. Jolie fille, hein! l'Argentine, je veux dire miss Je-ne-sais-quoi!

— Comment va le docteur? dit Luke.

— Le docteur! Pouah! Fanfaron et bluffeur! »

Il se pencha vers Luke et sa voix prit un ton confidentiel.

« J'en ai bientôt fini avec cette bande. Ils sont trop chauds pour moi, mon vieux. Vous comprenez ce que je veux dire? Je suis pour la loi, moi, par métier. Mais, attention, Luke, je ne dis pas qu'ils violent la loi. Il se pourrait qu'ils le fassent, et moi, je ne pourrais supporter cela.

— Cela vous briserait le cœur, n'est-ce pas? A propos, est-ce que vous avez été poursuivi pour cette propriété de la vieille dame? »

Rustem se raidit avec la dignité d'un ivrogne.

« Me poursuivre, mon cher? Ne dites pas de bêti-

ses. L'affaire a été complètement éclaircie. Pourquoi aurais-je volé à cette dame quelques malheureux milliers de livres? J'ai cent cinquante quatre mille livres à moi. Pourquoi est-ce que je volerais quelqu'un? C'est risible. »

Luke était impitoyable, mais Rustem était un homme à cultiver en ce moment. Il appela le garçon et commanda une boisson.

« La Transaction a été un four aujourd'hui! »

Rustem haussa les épaules.

« Quel métier vulgaire, jouer aux courses! Autant vaudrait être bookmaker. D'ailleurs, l'affaire n'a pas été un four; le rapport a été mauvais, c'est vrai, à cause de vous, espèce de vieux démon. »

Il commençait à badiner. Luke regarda la bouteille d'absinthe, elle était presque vide.

« Ecoutez! Vous ne pariez pas? Eh bien! vous êtes un imbécile. *Field of Glory* va gagner le Cambridgeshire. Je vous dis que vous pouvez gagner une fortune. Et, pour l'amour de Dieu, ne dites pas à Blanter que je vous l'ai dit!

— C'est la prochaine Transaction?

— Dans un sens. Pas les télégrammes habituels, mais les gens prévenus à l'avance. Ils peuvent se permettre cela et avoir une belle cote tout de même, car il faut une rude somme pour faire tomber un cheval de trente-trois contre un à dix contre un. N'oubliez pas que je vous l'ai dit, Luke. »

Il se pencha en arrière, regardant le détective avec des yeux quelque peu hagards. Il tira sa montre maladroitement.

« Onze heures trois quarts. Vous savez où je vais? Je vais aux bains turcs et j'y resterai jusqu'à sept heures demain matin. Je déteste ce sale endroit, mais il faut que j'y aille. Et demain, mon vieux, je pars pour Edimbourg voir une cliente, une charmante petite femme qui joue dans *Rosy Rosy*. Faites-moi le plaisir de venir avec moi aux bains. »

Luke sourit et secoua la tête, mais Rustem insistait.

« Je vous demande de venir seulement jusqu'aux bains, je ne vous demande pas d'entrer. »

Il se leva en chancelant, mit un billet de cinq livres sur la table et n'attendit pas la monnaie. Rustem était très populaire auprès des garçons de restaurants. Luke l'accompagna à un établissement connu de bains turcs. Rustem descendit de voiture; il se tenait péniblement debout, néanmoins, ivre comme il l'était, il put tirer encore sa montre:

« Minuit douze, ne l'oubliez pas! »

Luke le laissa entrer aux bains. Qu'arrivait-il donc? Pourquoi cet homme insistait-il sur l'heure à laquelle il le laissait? Pourquoi allait-il aux bains turcs, puisqu'il détestait cela? Sans aucun doute, parce qu'il voulait produire, dans quelque occasion future, un alibi complet. Il allait à Edimbourg dans la même intention.

M. Rustem désenivré exécuta les plans de M. Rustem ivre. Il quitta les bains à six heures et prit le premier train pour Edimbourg. Cependant, Luke découvrit que la revue *Rosy Rosy* se jouait non dans cette ville, mais à Blackpool.

CHAPITRE XVII

Ce jour-là, Luke réfléchit longuement à la question de Garcia et de son cher cheval *Vendina*. Dans une agence de chevaux de course de Pall Mall, il découvrit une liste de tous les haras importants d'Allemagne et leur adressa à tous la même lettre.

Il se félicita de la précaution qu'il avait prise pour Edna: le détective qu'il avait envoyé à Longhall lui téléphona lui annonçant l'arrivée, dans le voisinage, de plusieurs étrangers. Il en avait reconnu un, un ancien forçat; les autres lui étaient inconnus. Deux avaient pris des chambres au *Lion Rouge;* le patron de l'auberge rentrait ce soir d'un petit voyage sur le Continent.

Luke était inquiet. Pouvait-on affirmer que ces étrangers n'avaient pas une intention criminelle? Cependant, l'objet de leur séjour pouvait être d'épier les galops des chevaux à l'entraînement. On parlait beaucoup de *Field of Glory:* sa cote était tombée de trente-trois à vingt-cinq contre un. Dans des cas pareils, les joueurs professionnels et ceux qui vivent du jeu aux courses envoient des observateurs ou viennent eux-mêmes épier les chevaux

dans leur travail. Mais ce n'était pas commode avec Goodie, qui savait se débarrasser des curieux.

En entrant dans l'un des plus grands clubs, Luke rencontra un important bookmaker avec qui il prit le thé et qui lui donna les renseignements suivants:

« Généralement, il n'y a pas de marché sur le Cambridgeshire, avant que le Cesarevitch ne soit couru, mais cette année on joue beaucoup. Il y a une demi-douzaine de chevaux qu'on prend régulièrement et qui sont joués par les connaisseurs. Cependant, je n'ai pas entendu dire qu'il y eût beaucoup d'argent sur *Field of Glory*. Je ne sais rien sur lui, sauf qu'il a gagné une course dans le nord; en tout cas, d'après les jockeys, il est d'une classe très moyenne. Vous savez que Goodie a amené chez lui *Red Dahlia*, le cheval qu'il a acheté à Kempton l'autre jour. Il paraît qu'il y aura un galop sérieux dimanche matin avec des jockeys. »

Le monde des bookmakers jubilait du fiasco de la Transaction de samedi; quelques-uns d'entre eux avaient été sérieusement touchés dans le courant de l'année, l'un d'eux avait accepté un pari de trois cents livres à trente-trois contre un et les bookmakers, même les plus importants, n'aiment pas avoir à payer dix mille livres dans une seule course. Mais ces hommes sont de grands optimistes et ils comptaient bien que la veine de Trigger tournerait un jour.

« Il n'y a pas grande chance, dit Luke. Souvent il fait jouer deux chevaux dans la même course pour assurer le coup dans le cas où il y aurait un

incident de course. Naturellement, l'un des deux perd, mais le client peut supporter la perte, parce que l'autre gagne toujours à une jolie cote. »

Il émit une opinion sur les profits probables de l'Agence du Ruban Vert.

« Le docteur Blanter perd d'énormes sommes; quand il joue à son idée, il est le plus grand imbécile du monde. »

Luke possédait, dans Knightsbridge, une petite maison où il vivait seul. Il avait plus dépensé à la meubler coquettement et à installer des systèmes électriques qu'à l'acheter. Deux femmes venaient chaque jour pour tout nettoyer, quoiqu'une seule eût eu à peine assez de travail; mais il y avait une raison à cette excentricité de Luke. Elles étaient les femmes de deux agents de police et, comme elles ne séjournaient dans la maison qu'une heure et demie chaque jour, il avait ainsi la solitude qu'il désirait.

Luke n'avait pas fait un pas dans le couloir qu'il s'aperçut que sa maison avait reçu des visiteurs. Il tourna le commutateur, mais aucune lumière ne se fit. Sa lampe de poche lui montra que les portes étaient ouvertes; tous les tiroirs de son bureau avaient été tirés et le contenu mis en tas; chaque feuille de papier, carnet ou document quelconque, avait été examiné. Une épaisse couverture de son lit avait été accrochée à la fenêtre et les visiteurs, très au courant de son existence, avaient pu travailler à loisir. Fallait-il établir une liaison entre ce cambriolage et l'insistance avec laquelle Rustem

avait fait observer à l'inspecteur l'heure à laquelle il le quittait? C'était peu probable: Rustem était tout ce qu'on pouvait supposer, mais pas un voleur. Ceci était le travail de professionnels: ils n'avaient rien laissé derrière eux, même pas une empreinte.

Il alla de pièce en pièce: deux surtout avaient été fouillées: la chambre à coucher et le cabinet de travail. On avait pris quelques objets de valeur, quelques pièces d'argent, pour environ dix livres, et une vieille montre en argent.

Luke était très ennuyé. Il vit là un coup du docteur Blanter pour fouiller dans ses affaires.

S'asseyant à sa table, il feuilleta ses papiers, un par un, essayant de se rappeler ce que les tiroirs contenaient. Machinalement, il téléphona au poste de police, et quand le détective arriva avec un assistant, ils firent une plus complète inspection des lieux visités par les voleurs.

« Ils n'ont pas volé pour cinquante livres et je parierais qu'ils n'ont trouvé aucun renseignement », dit Luke.

Il mit sa chambre quelque peu en ordre et, sans même se donner la peine de fermer la fenêtre par laquelle les voleurs s'étaient introduits dans la maison, il se mit au lit.

CHAPITRE XVIII

Le Cesarevitch est à tous les handicaps ce que le Derby est à tous les « classiques », la course de l'année qui attire le plus l'attention du public. Edna Gray partit en auto pour Newmarket le matin de bonne heure. Il faisait un beau temps frais, mais de la brume noyait encore les fonds de paysages, tandis que sa grosse voiture filait le long de la route déserte. Luke avait commandé une chambre pour elle à l'hôtel de Rutland Arms et s'était arrangé pour avoir deux hacks avec lesquels ils iraient se promener sur les pistes et se rendre compte du travail du matin. A huit heures, l'auto tournait dans la cour du Rutland, et, une demi-heure plus tard, Edna se dirigeait au petit galop vers le champ de courses. Elle était enchantée : Newmarket, chéri des Stuarts, était en émoi. High Street était pleine de monde et le long de la route ils dépassaient des groupes et des groupes de chevaux allant à l'entraînement.

« Voilà Goodie. — Luke montra du doigt un homme à cheval qui s'en allait seul à travers la lande. — Il est arrivé une demi-heure avant vous. »

Edna voyait les courses sous un nouveau jour, non comme un jeu, mais comme une grande industrie. Newmarket ne pensait qu'aux chevaux, ne parlait que de chevaux, et si jamais elle rêvait, c'était de chevaux. Des générations d'entraîneurs et de jockeys avaient vécu et étaient mortes dans cette ville; des rois et des lords illustres avaient donné leur nom à certaines courses; même le chapeau placé au-dessus de la tribune du juge avait son histoire. Un roi, dont le jockey avait été réprimandé, était parti en colère et n'était jamais revenu. Harvey s'était promené à travers ces splendides bruyères et y avait découvert sa théorie sur la circulation du sang. Milton avait vécu là. Cromwell possédait des écuries dans la ville et chevauchait à travers la lande. Buckingham enfin était furtivement parti de Newmarket pour sa mission secrète en Espagne.

Luke était une autorité au sujet de Newmarket: il connaissait son histoire et d'innombrables histoires sur ses protecteurs. Après qu'Edna eut changé de robe, ils prirent leur petit déjeuner ensemble. Il lui parla de la grande course du jour, mais les noms des chevaux étaient de l'hébreu pour elle.

Quand elle sut que Trigger n'opérait pas, l'intérêt qu'elle portait aux courses diminua, mais il fut ravivé par la vue des trente partants de la grande course prenant leur canter devant les tribunes pour traverser ensuite la lande et disparaître au loin.

Elle ne pouvait comprendre qu'une moitié de la course fût courue hors de la vue des milliers de spectateurs empilés dans les tribunes. Et cependant, il en était ainsi; la course ne devint une réalité que lorsqu'on aperçut, à quinze cents mètres, un groupe de formes minuscules, avec leurs couleurs à peine distinctes.

Après le tournant, la masse des chevaux grossit rapidement, se déployant entre la corde et le milieu de la piste. Quand ils arrivèrent aux buissons, les cris de la foule augmentèrent. Un des chevaux se montra, puis un autre; c'est alors qu'à l'extérieur du peloton une casaque rouge et blanche commença à se rapprocher. Les hurlements devinrent assourdissants; le rouge et blanc, toujours en tête, et bien que menacé par deux concurrents, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, arriva au poteau dépassant d'une longueur son plus proche adversaire.

« Voilà le Cesarevitch. Le gagnant devait être à quarante contre un, car personne n'a le sourire », dit Luke.

Ils rentrèrent ensemble et elle le déposa à Londres, où elle passa la nuit. Elle était morte de fatigue quand elle se coucha et elle rêva confusément de jockeys, de chevaux, de poteaux d'arrivée, de barrières blanches, etc.

Dans la semaine qui suivit le Cesarevitch, Luke eut fort à faire. Pas à pas, il cherchait à suivre la trace de Garcia, mais les gouvernements étrangers sont lents à répondre aux requêtes les plus

pressantes de Scotland Yard. L'Allemagne avait communiqué les copies de tous les télégrammes envoyés de Berlin et de Munich; tous étaient copiés à la machine et signés du nom de Alberto Garcia.

Edna ne pouvait pas aider Luke dans son enquête: elle ne possédait pas de spécimen de l'écriture de son vieil ami. Un fait rendait l'affaire particulièrement énigmatique: les télégrammes ne cessaient pas d'arriver. Elle en trouva un en revenant du Cesarevitch: il lui était adressé au Berkeley où elle passa la nuit. Cela intrigua vivement Luke. En effet, jusqu'ici, elle n'était jamais descendue au Berkeley: comment l'homme qui télégraphiait de Lausanne avait-il pu savoir qu'elle n'était ni à Longhall ni au Carlton?

Il obtint facilement Lausanne au téléphone et une demi-heure après il s'entretenait avec le chef de la police de cette ville. Après examen des registres des hôtels, on lui apprit que, dans tout Lausanne, le seul Garcia qui existait était un jeune étudiant portugais, logé dans une pension de famille.

De Punch Markham, installé dans le Berkshire, il reçut beaucoup d'informations, la plupart sans intérêt, mais quelques-unes intéressantes. Punch se consacrait à son travail avec un grand enthousiasme; non seulement il surveillait les chevaux de Goodie, mais il épiait l'homme lui-même. Un petit malheur lui arriva, et il vint à Londres pour en faire part à Luke.

« Regardez ça, monsieur Luke? »

Il montrait son œil poché et il tremblait de colère.

« Ce n'est pas une façon de traiter un homme. C'est le lad de Goodie qui m'a arrangé ainsi. J'admets qu'un entraîneur empêche d'épier ses chevaux, mais il y a la façon de se débarrasser des gens. »

Ayant entendu chuchoter que *Field of Glory* allait être essayé, il s'était caché au milieu de la lande dans une sorte de trou qu'il avait élargi; de là, il pouvait observer les chevaux. Mais avant l'arrivée de ceux-ci, deux hommes apparurent et Punch comprit qu'ils fouillaient le terrain afin de découvrir tout curieux. Quand ils arrivèrent près de lui, il essaya de s'enfuir, mais il fut rattrapé. Un des deux cavaliers, que Luke, à sa description, reconnut pour être Manuel, le poursuivit au galop, l'attrapa au vol et, le soulevant d'une main, lui administra de l'autre un vigoureux coup de poing.

« Goodie a quelque chose en tête, j'en suis sûr, dit Punch, et mon opinion est qu'il a procédé aux essais de *Field of Glory* ailleurs qu'à Longhall. Si ce cheval gagne le Cambridgeshire, je veux bien être pendu! C'était un bon poulain, mais il a été claqué comme yearling. Vous pouvez me croire, monsieur Luke, il ne peut pas gagner le Cambridgeshire. Pourquoi Goodie se donne-t-il tant de mal? Je ne sais pas. Si je pouvais seulement pénétrer dans les écuries!

— Vous n'y apprendriez rien, aucun des lads ne parle anglais », dit Luke.

Mais Punch ne se montrait pas satisfait et son

ardeur à découvrir quelque chose n'était pas abattue. Luke fit de son mieux pour calmer cet enthousiasme, car rien n'est plus dangereux qu'un détective trop zélé.

Luke allait quitter son bureau vers six heures, ce soir-là; il avait fermé ses tiroirs et endossait son pardessus, quand il entendit frapper à la porte. Il était seul dans le bureau. On frappa de nouveau, l'inconnu paraissait nerveux.

« Entrez! »

La porte s'ouvrit, un homme entra et la referma derrière lui. C'était Rustem; sa figure avait la couleur de la craie sale et la main qu'il tendit à Luke tremblait. Pour la première fois, depuis qu'il le connaissait, M. Arthur Rustem avait un aspect malpropre. Il avait l'air de quelqu'un qui a dormi sans se déshabiller.

« Que diable y a-t-il? » demanda Luke étonné.

L'ex-avocat se força à sourire.

« Je ne sais pas très bien... les nerfs, mon vieux.

— Asseyez-vous. Etes-vous empoisonné?

— Ha! ha! Quelle plaisanterie! Non, les nerfs, rien que les nerfs. Des gens me suivent partout.

— Ça ressemble au début de la folie, dit Luke en souriant.

— Qu'est-ce que vous faites, ce soir, Luke? Ne pourrions-nous avoir une conversation ensemble? Je vais vous dire la vérité, je suis à bout.

— Vous vous droguez? demanda Luke.

— Non, non. La drogue, bon Dieu! non! Ce sont les nerfs, voilà tout. Je me demandais si nous ne

pourrions pas sortir pour dîner ensemble et bavarder. Il y a une autre chose dont je voulais vous parler. J'ai entendu dire que l'Orphelinat de la Police demandait des fonds, est-ce qu'on accepterait un millier de livres?...

— Mettez-le dans votre testament, suggéra Luke. C'est bien mieux et moins embarrassant. Non, nous n'avons pas besoin d'argent en ce moment; tout au moins, je préfère que vous n'en donniez pas. Allons, qu'est-ce qu'il y a, Rustem? Des remords? »

L'avocat sauta sur ses pieds.

« Des remords? Qu'est-ce que j'ai à me reprocher? Naturellement, j'ai fait beaucoup de choses que je ne referais pas, maintenant.

— Bon! Venez dîner. Comme grande concession, je vous permettrai de payer le dîner. »

Quelque chose allait mal et même très mal. L'homme se cramponnait à lui littéralement, pendant qu'ils descendaient vers les quais et, jusqu'à Soho, il ne cessa de bavarder sur des sujets sans intérêt; de temps en temps, ses propos devenaient tout à fait incompréhensibles.

Luke était sur le qui-vive. Il était arrivé quelque chose et quelque chose de très important; mais il comprit assez vite que Rustem n'avait rien à lui dire d'intéressant. Une fois de plus il se forgeait un alibi.

Il prolongea le dîner autant qu'il le put, jusqu'à ce que Luke, par pure compassion, suggéra qu'il devrait l'accompagner dans quelques petits clubs. Dans l'un d'eux, ils trouvèrent l'important

M. Trigger. Il était assis, un verre devant lui; il sourit amicalement à Luke, mais non à son compagnon.

« Asseyez-vous, voulez-vous? et prenez quelque chose. Je bois de la limonade, je suppose que cela vous fait rire, mais je ne bois pas de liqueur forte. »

Il lança un coup d'œil de côté à Rustem.

« Il serait à désirer que quelques-uns de mes amis suivissent mon exemple. »

Rustem était comme assommé par la rencontre de son partenaire.

« Si je n'étais pas venu ici pour me distraire, je crois que je serais devenu fou! continua Trigger.

— Et quand vous voulez vous distraire, vous buvez de la limonade? » dit Luke en souriant.

Il aimait ce petit homme et trouvait en lui un contraste amusant au côté sinistre de son organisation.

« Boire ma limonade et regarder les gens. Il y a plus de bandits ici que vous n'en rencontrerez à Old Bailey, monsieur Luke. »

Encore un coup d'œil rapide du côté de Rustem.

« Vous êtes membre de ce club, monsieur Luke? Alors, il n'y a que deux membres honnêtes, vous et moi. Ne croyez pas que je sois venu dans ce club pour rencontrer des bandits: j'en rencontre un ou deux à des conseils d'administration de temps en temps. »

Cette fois-ci, la provocation ne pouvait passer inaperçue.

« Si vous voulez parler de moi... grogna Rustem

— De qui donc voulez-vous que je parle? » dit le petit homme avec calme.

Tout à coup, il se retourna sur sa chaise pour regarder bien en face son associé.

« Je vous préviens, et je dis cela devant M. Luke, qu'à mes conseils d'administration je ne veux pas qu'on s'entretienne d'autre chose que d'affaires; et pour moi, les affaires c'est l'argent, les télégrammes, l'administration. Si je reçois un renseignement d'une bonne source sur un cheval, je l'envoie à mes clients. Mais je ne veux rien savoir du cheval, sauf qu'il a quatre pattes et une tête qu'il peut allonger en avant de tous les autres chevaux quand ils approchent du poteau. Je ne veux pas savoir qu'est-ce qui lui fait allonger la tête et je ne permets à personne de le dire à mes conseils d'administration. Je ne veux pas que mon nom soit mêlé avec quoi que ce soit de malpropre, de fourbe et d'antisportif. »

Luke entrevoyait obscurément la scène qui avait provoqué cet éclat: il avait dû y avoir une réunion ce jour-là, et quelqu'un, probablement Rustem, avait commencé à discuter de questions étrangères aux affaires qui avaient motivé leur réunion; alors le petit homme avait arrêté la discussion et, selon toute vraisemblance, avait tenu Blanter en échec.

« Vous êtes un diable d'honnête homme! » dit Rustem en se moquant. Trigger sourit.

« Je suis mieux qu'honnête, je suis inattaquable. » Il finit sa limonade, paya le garçon en ajoutant un gros pourboire et se leva.

« Je vous laisse, gentlemen; vous avez probablement quelque chose à vous dire, mais je tiens à vous prévenir, monsieur Luke, si cet homme, — et il pointait son doigt dans la direction de Rustem renfrogné, — si cet homme dit que je sais quelque chose sur autre chose que les affaires, c'est un menteur. Non pas que je craigne ses bavardages, je suis hors d'atteinte, mais lui ne l'est pas, et il le sait bien. »

Là-dessus, J. P. Trigger sortit du club en se dandinant, son chapeau melon de côté et un gros cigare dans le coin de sa bouche.

« Ah! le cochon! grogna Rustem. Qu'une brute pareille sortant du ruisseau ose parler... »

Il se contint comme il s'était contenu plusieurs fois dans la soirée; il était partagé entre la crainte d'une révélation et celle des conséquences de son silence. Arthur Rustem, qui pendant dix ans avait régné en maître dans le monde des criminels, n'était plus le Arthur Rustem que Luke avait connu. Il était atterré, terrorisé; il s'était soumis à une volonté plus forte et il n'avait pas le courage de rompre avec l'homme qui menaçait de le perdre. Luke fit plusieurs efforts infructueux pour l'amener à parler du docteur Blanter; mais peine perdue.

Luke ne put se débarrasser de son compagnon qu'à onze heures. Rustem chancelait un peu en sortant, au contact du grand air, mais il surmonta son trouble et, prenant congé du détective, il s'engagea dans Wardour Street. Il n'avait pas été bien loin qu'une automobile, ralentissant le long du trot-

toir, se mettait à son pas. Il entendit une voix l'appeler; il tourna la tête, terrorisé, et reconnut la face rouge du domestique de Blanter qui conduisait la voiture.

« Montez, le patron vous demande », dit-il brutalement.

Rustem hésita, mais obéit. L'auto s'en alla doucement par Coventry Street et Haymarket, ce qui n'était pas la direction de Half Moon Street. Ils passèrent par Admiralty Arch dans le Mall; soudain, la voiture s'arrêta et le chauffeur sauta sur le trottoir.

« Ne descendez pas, j'ai à vous parler. »

Rustem passa la tête et les épaules par la portière.

« Ça porte bonheur », dit l'homme, et il lui assena sur la tête un coup de matraque en caoutchouc.

Rustem ne se rappelait plus rien de ce qui lui était arrivé quand il se réveilla dans les caves de Perrywig.

CHAPITRE XIX

Luke était retourné à son bureau de Scotland Yard pour lire les télégrammes arrivés pendant son absence. Rien ne l'intéressa autant qu'un message téléphoné venant de Punch et qui disait:

« Ai découvert toute l'affaire. Vous verrai à onze heures demain. »

Il pouvait bien se faire que, dans son ardeur, Punch se fût lancé sur une fausse piste. Luke téléphona à Lane, mais Lane ne put lui donner aucun renseignement.

« Punch est sorti depuis neuf heures. Il est, paraît-il, sur une piste très chaude, mais il n'a rien voulu me dire. Ce doit être au sujet de Goodie. »

Big Ben sonnait minuit quand Luke quitta Scotland Yard et se dirigea à petits pas vers son domicile. Il avait une raison pour marcher lentement, c'est qu'un brouillard était tombé sur Londres et, bien qu'il ne fût pas très épais, il était suffisamment dense pour qu'un taxi fût difficile à trouver. Dans Trafalgar Square, néanmoins, il en trouva un qui maraudait le long du trottoir. Il traversa Piccadilly Circus et longea Piccadilly. A

Hyde Park Corner, le brouillard était, comme il l'avait pensé, un peu moins dense; il régla le taxi et longea les grilles du parc. A Knightsbridge, le brouillard était de nouveau si épais que les lampes des réverbères se voyaient à peine. Il s'engagea dans sa rue et arriva péniblement devant sa porte; prenant la clef dans sa poche, il chercha l'entrée de la serrure. La porte était grande ouverte et, quand il l'eut fermée derrière lui et qu'il eut allumé l'électricité, le passage apparut rempli d'un brouillard jaune.

La porte de la chambre du fond était aussi ouverte; il donna de la lumière. Il n'entendait aucun bruit, ne percevait aucun mouvement et, comme la lumière ne révélait aucune ombre menaçante, il changea de main son revolver, poussa la porte davantage et entra dans la pièce.

La chambre était vide, sauf...

Un long divan s'étendait près de la fenêtre, et sur ce divan était étendu un homme recouvert d'une couverture. Luke considéra un bon moment ce corps avant de s'approcher, puis il découvrit lentement la tête. Il connaissait le vieux Garcia, l'ayant rencontré sur le bateau; il le reconnut aussitôt: il était enveloppé dans un manteau et était entièrement habillé; seules les chaussures avaient été enlevées.

Un coup d'œil sur le visage suffit au détective: Garcia était mort.

Il alla à sa table pour prendre le téléphone. Aucun tintement ne vint de la sonnette placée dans

le coin de la pièce; sortant dans le couloir, il découvrit que les fils étaient coupés.

Luke fit un rapide examen de la chambre. Rien n'avait été touché sur sa table; rien n'indiquait que ses tiroirs eussent été fouillés. Il quitta la maison, fermant la porte derrière lui, et alla à la recherche d'un agent de police et d'un téléphone. Il trouva les deux en même temps, téléphona au commissariat de police et revint à la maison avec l'agent.

Le médecin et l'inspecteur de police arrivèrent une demi-heure après; pendant ce temps, Luke avait fait plusieurs découvertes importantes. Il avait d'abord découvert les chaussures du mort, placées sous la table, puis, en fouillant ses vêtements, il trouva plusieurs papiers. D'abord un journal allemand vieux de deux jours, ensuite une note d'un bijoutier de Munich. Le corps ne portait aucune trace de violence; mais sur le bras gauche, le docteur montra plusieurs marques de piqûres d'aiguille.

« Avez-vous trouvé quelque drogue dans ses poches?

— Non », dit Luke.

Le contenu des poches était étalé sur la table: une montre et sa chaîne, un étui à cigarettes, une paire de lunettes et environ mille marks allemands.

« Il est mort depuis au moins six heures, dit le médecin. Il n'avait pas l'apparence de quelqu'un s'adonnant à la drogue; est-ce qu'il suivait un traitement? »

Luke lui raconta tout ce qu'il savait du mort.

Il pensa ensuite téléphoner à miss Gray pour lui dire ce qui était arrivé, puis il renonça à la réveiller pour lui annoncer l'affreuse nouvelle et décida qu'il irait chez elle dans la matinée du lendemain.

Cependant, un autre événement lui fit oublier la mort de Garcia.

Le brouillard avait été terriblement épais le long des quais et les patrouilles de la cité avaient trouvé avec difficulté leur chemin sur les bords de la Tamise. A minuit, presque au moment où Luke quittait Scotland Yard, un officier de police avait entendu la détonation d'un pistolet automatique et s'était dirigé à tâtons, à travers l'obscurité, vers l'endroit d'où était parti le bruit. Il n'avait rencontré personne: il continua ses recherches méthodiquement, finit par trouver un corps étendu dans le ruisseau.

En arrivant à Scotland Yard pour faire son rapport, Luke rencontra un portier de service:

« Connaissez-vous un homme du nom de Markham, monsieur Luke?

— Punch Markham? Oui.

— La police de la Cité l'a trouvé sur le quai, tué raide. »

Le pauvre Punch avait été tué à bout portant; le feu de la déflagration avait brûlé son pardessus. La seule chose retrouvée dans ses poches était un petit carnet d'adresses dans lequel était inscrit le nom de Luke.

Pour la seconde fois cette nuit-là, Luke alla rejoindre le médecin de la police.

« C'est un cas très clair, il a été tué sur le coup.

— Est-ce un suicide?

— Ce n'est pas possible d'après l'aspect de la blessure. Aucun doute, c'est un meurtre. Le brouillard et la solitude des quais de la Tamise étaient des conditions favorables. »

Luke rentra chez lui, changea de vêtements, avala un café chaud et ressortit dans la brume matinale, décidé à se livrer à une démarche audacieuse. Les détectives courent souvent des risques, parfois celui d'offenser des gens haut placés et de s'attirer une réprimande officielle. Le docteur Blanter pouvait être estimé haut placé, il avait en tout cas des amis influents et Scotland Yard, après avoir essayé en vain de le faire condamner, craignait toujours qu'il ne se plaignît d'être persécuté.

Les domestiques étaient déjà levés chez le docteur. L'un d'eux secouait un paillasson à la porte:

« M. Blanter est couché, monsieur, je ne peux pas le déranger.

— Montez chez lui et dites-lui mon nom », dit Luke sèchement.

On le fit entrer dans un petit salon, mais son attente ne fut pas longue; le docteur apparut au bout de cinq minutes, très alerte et bien éveillé.

« Vous me demandez, Luke? demanda-t-il brusquement.

— Où étiez-vous la nuit dernière? Rendez-moi compte de l'emploi de votre temps. »

D'ordinaire, pareille question aurait mis Blanter en furie; au lieu de cela, il répondit calmement:

« J'ai été ici toute la soirée. J'ai été à la campagne l'après-midi et je suis rentré à Londres tard.

— A quelle heure vous êtes-vous couché? »

Blanter le regarda d'abord, puis considéra le plafond.

« A dix heures environ, peut-être un peu plus tard. Oui, je crois qu'il était dix heures et demie; j'ai entendu sonner la demie comme je montais dans ma chambre. »

Luke le fixa de ses yeux gris.

« Alors pourquoi, quand je vous ai téléphoné à dix heures moins dix votre domestique m'a-t-il répondu que vous étiez sorti? »

Il vit un sourire débonnaire sur la figure du docteur et se rendit compte aussitôt qu'il avait commis une faute.

« Mon cher ami, mon domestique n'a pas pu vous dire quelque chose d'aussi bête, puisqu'il avait congé et qu'il n'est rentré que ce matin. J'étais seul dans la maison. Cela n'a rien d'extraordinaire, on m'a dit que beaucoup de gens respectables, à Londres, vivent seuls.

— Je vis tout à fait seul, dit Luke. J'ai quelquefois des visiteurs. J'en ai eu deux la nuit dernière, l'un vivant, l'autre mort. »

Le docteur leva les sourcils.

« Vraiment, c'est encore un petit bluff de votre part, monsieur Luke?

— Ce n'est pas du bluff. Un vivant et un mort: Alberto Garcia avec des journaux allemands et de l'argent allemand dans sa poche pour faire croire qu'il avait été en Allemagne, et qu'il avait envoyé des dépêches télégraphiées en réalité par votre agent. Quelques minutes après, on trouvait mort sur les quais de la Tamise un homme appelé Punch Markham. Il avait été tué par quelqu'un qui lui avait donné rendez-vous; ce quelqu'un était probablement la même personne que s'est introduite chez moi. Le pauvre diable devait me téléphoner à dix heures et demie, heure à laquelle on pénétrait chez moi.

— C'était aussi l'heure à laquelle je me couchais », dit Blanter en ricanant.

Puis, se penchant sur la table en fronçant les traits de sa grosse figure:

« Parlez carrément, Luke, vous m'accusez?

— Je vous soupçonne, dit Luke froidement.

— Pourquoi est-ce que j'aurais tué Garcia et cet autre homme? J'aurais eu une soirée bien occupée!

— Je ne connais pas encore le motif de ce double meurtre. Si je le découvre, je trouverai le meurtrier. Rappelez-vous cela, Blanter! »

Il sortit, fit signe à l'homme qui l'attendait sur le trottoir d'en face et retourna vers le docteur qui lui demanda:

« Qu'est-ce que vous allez faire?

— Je vais perquisitionner chez vous.

— Avez-vous un mandat? »

Luke le lui montra. La maison n'était pas beau-

coup plus grande que celle de Luke, les pièces étaient plus ou moins propres. Il rencontra le domestique, un colosse qui pouvait rivaliser avec le docteur comme force; c'était son factotum et Luke savait qu'il était à son service depuis cinq ou six ans.

Les détectives allaient partir après des recherches infructueuses, quand Luke, se retournant vers le domestique, lui demanda:

« Il y a longtemps que vous avez mangé du fromage le mercredi? »

L'homme clignota, changea de couleur et bégaya:

« Eh! je ne sais pas ce que vous voulez dire, patron! »

Dans la rue, Luke riait encore, l'autre détective lui demanda:

« Je ne comprends pas la plaisanterie, à propos du fromage le mercredi?

— C'est curieux comme les gens se trahissent par de petites choses. Dès que j'ai vu cet oiseau-là, j'ai pensé que c'était un ancien condamné et qu'il avait été à Dartmoor. Il y a quelques années, quand la nourriture y était moins variée qu'aujourd'hui, on donnait aux forçats du fromage le mercredi et ils n'oublient jamais les détails de leur vie au bagne. »

Luke téléphona à Edna de venir à Londres, car il n'avait pas le temps d'aller à la campagne. Quand elle fut arrivée, il alla la trouver à son hôtel et lui annonça la pénible nouvelle.

« Je crois que je peux vous éviter la formalité

douloureuse d'aller identifier le pauvre Garcia; je le connaissais suffisamment de vue, l'ayant rencontré sur le bateau. »

La violente émotion provoquée par la nouvelle fit couler ses larmes.

« Je ne peux pas comprendre cette mort; alors il avait été en Allemagne durant tout ce temps?

— Non, il n'a jamais été en Allemagne », dit Luke.

Il fit rechercher Rustem, mais M. Arthur Rustem n'était ni à son bureau, ni à son luxueux appartement; peut-être avait-il filé à l'étranger et des instructions furent envoyées dans tous les ports afin de l'arrêter sous le prétexte que son passeport était irrégulier.

Edna n'avait vu Punch qu'une fois depuis qu'il était à Longhall: il vivait avec Lane. Elle lui avait prêté un cheval et l'avait rencontré à cheval tandis qu'il s'en allait vers la campagne.

« Je l'ai aperçu encore hier matin; il se trouvait près de l'endroit où le cheval avait été abattu.

— Quel cheval a été abattu? » demanda Luke vivement.

Elle lui raconta ce dont elle avait été témoin et son récit intéressa particulièrement Luke; il lui fit dessiner un plan montrant l'endroit exact où le cheval avait été enterré, puis lui demanda la date de cet incident. Elle fit venir son chauffeur, un homme méthodique qui se servait d'un gros carnet comme mémento.

« C'était la veille du jour où vous êtes partie

pour Londres, miss, et où nous avons vu cet accident sur la route. »

Luke n'avait pas non plus entendu parler d'accident. Il écouta la jeune fille le lui raconter sans l'interrompre. Il marchait de long en large dans la chambre, ses mains derrière le dos, paraissant préoccupé.

« Pouvez-vous me loger ce soir à Longhall? Je préfère ne pas aller au *Lion Rouge*. Je voudrais partir tout de suite, si vous le permettez. Je suis mort de fatigue, mais si je pouvais dormir deux heures chez vous, je pourrais continuer à travailler pendant trente-six heures de plus. Il faut que je sois frais pour le Cambridgeshire.

— Vous ne comptez pas aller aux courses avec tous ces événements terribles?...

— J'irai certainement aux courses. *Field of Glory* est à dix contre un et je veux tout particulièrement voir Goodie au moment de son triomphe.

— En tout cas, je ne pourrai pas y aller. Pauvre M. Garcia! Quelle horrible tragédie! Je ne peux encore croire à sa réalité! Il n'avait ni parents ni amis. Il m'avait dit qu'il voulait me laisser sa fortune. Mais vous croyez qu'il a été assassiné?

— Je ne crois pas; les docteurs ont l'impression qu'il est mort d'une mort naturelle », dit Luke.

Il la questionna sur les habitudes du pauvre homme, s'il avait jamais pris des drogues.

Il avait horreur des drogues et ne prenait même jamais de médicaments. Il allait à Buenos-Aires suivre un traitement ostéopathique quand il ne se

sentait pas très bien; il fit de même en arrivant à Londres. »

Ils allèrent ensemble en auto à Longhall: Luke dormit sans se gêner tout le long du chemin et à peine arrivé, tomba sur un lit dans la chambre d'invité. A neuf heures du soir, il était éveillé et alerte. Il passa une heure au téléphone. Lane vint à onze heures et ils sortirent ensemble, après avoir demandé au maître d'hôtel d'attendre leur retour.

Il était trois heures du matin quand Luke rentra, trouvant la jeune fille endormie dans un fauteuil. Il avait ses chaussures et ses effets couverts de boue. Lane était à peu près dans le même état.

Si elle s'attendait à ce qu'il lui dise où il avait été, elle fut bien désappointée; il lui déclara simplement qu'il avait réussi, mais elle ne sut pas de quelle façon.

Quand il rentra à Londres, il apprit de son chef immédiat qu'une plainte avait été déposée contre lui.

« Par Blanter, naturellement? Pour conduite contraire à ma profession, pour bravade, impertinence, etc...

— Un peu de tout, dit le chef. Nous allons laisser cela quelques jours. Est-ce que vous irez à Newmarket? »

Luke fit signe que oui.

« Vous n'aurez jamais Blanter, vous savez; il est bien trop fort. Blanter n'a jamais été pincé.

— Nous allons le soumettre à une nouvelle épreuve », dit Luke avec confiance.

Le docteur était un homme d'une énergie inlassable. On sut par une enquête faite à Maidenhead que sa propriété avait été vendue en deux jours à bas prix, ce qui était significatif, car Blanter était homme d'affaires et il ne se serait jamais débarrassé d'une propriété sans bénéfice, s'il n'avait pas été pressé par les événements; or, il était plus pressé qu'il ne l'avait jamais été dans sa vie.

M. Trigger allait être informé de cette urgence. Il reçut la visite de Blanter, mais ce que celui-ci demandait était exorbitant.

« Soyez raisonnable, docteur. Je ne peux pas vous avoir deux cent mille livres en une minute. L'argent est placé aussitôt qu'il arrive, vous le savez bien, et nous ne pouvons pas liquider avant la fin de novembre.

— Vous allez me trouver cet argent, Trigger, et en bank-notes américaines. Il faut qu'il soit prêt quand je le demanderai. »

Le petit Trigger n'était pas intimidé par la menace de Blanter.

« Si la transaction réussit, il n'y aura aucune difficulté, naturellement; sans cela il faudra que je vende des titres à perte. Pourquoi êtes-vous si pressé? »

D'habitude, Blanter se serait mis en fureur contre l'opposition qu'il rencontrait chez son associé auparavant si docile; mais il était parfaitement maître de ses émotions quand il voulait et, s'asseyant dans un grand fauteuil, il alluma un cigare.

« Allons, ne nous disputons pas. Si vous voulez

savoir pourquoi je suis pressé, c'est à cause de Luke. Pour ce qui me concerne, je veux en finir avec le Ruban Vert. Cela ne vous fera rien parce que vous avez beaucoup d'argent, et je vous conseille de liquider votre affaire, de céder les bureaux et de vous retirer...

— Ecoutez, docteur, — et le petit Trigger se pencha sur la table, frappant de temps en temps sur le buvard pour donner plus de poids à ses paroles, — l'Agence Trigger existait avant que vous n'en ayez entendu parler; bien plus, avant que j'aie entendu parler de vous, si ce n'est comme quelqu'un qui avait été appelé en justice et avait failli être condamné. Elle continuera à marcher sans vous. Je ne vous ai jamais demandé comment vous faisiez gagner les chevaux que je fais jouer à nos clients. Ce n'est pas mon affaire. Autant que je peux être renseigné, *Field of Glory* va gagner le Cambridgeshire mercredi et j'ai prévenu tous mes clients. Pourquoi doit-il gagner ou pourquoi ne doit-il pas gagner, je ne veux pas le savoir. Si vous avez fait quelque chose d'illégal, c'est votre affaire et non la mienne. Je considère M. Luke comme un homme droit et je n'ai aucune raison d'en avoir peur. »

Il se leva et se tint debout de l'autre côté de la grande table, regardant fixement Blanter.

« Un homme appelé Garcia a été trouvé mort ce matin, je l'ai lu dans les journaux. Un ancien jockey appelé Punch Markham a été trouvé mort dans la Cité.

— Eh bien? dit le docteur.

— Je vous le demande simplement pour savoir: ils n'étaient pas mêlés à notre affaire, n'est-ce pas?

— En supposant qu'ils l'aient été? dit Blanter.

— J'irais immédiatement dans la rue chercher un agent et vous ferais pincer. Si je savais que la conversation que j'ai eue avec Rustem avait pour objet un meurtre, je vous ferais emballer aussi vrai que Dieu est mon juge! »

Le docteur dressa doucement son grand corps terrifiant dans sa colère froide; mais Trigger ne se laissait pas terrifier.

« Savez-vous ce qu'il vous arriverait?

— Je devrais expliquer au juge pourquoi je vous ai tué raide! » dit Trigger.

Il avait la main dans la poche de son veston et, pour la première fois, Blanter vit la forme de son revolver.

« Je ne veux rien risquer avec vous, Blanter. Vous pouvez filer; s'il y a de l'argent à partager à la suite de cette Transaction, vous aurez votre part. »

Le docteur Blanter se retrouva dans Regent Street comme un homme assommé. Il aurait pu ressentir du respect pour Trigger s'il avait été capable d'en avoir pour quelqu'un.

Quand il arriva chez lui, son domestique était assis dans son bureau, fumant un de ses meilleurs cigares et la bouteille de whisky était sur la table. Stoofer ne se leva que pour préparer un verre au docteur, puis se rassit, mais Blanter ne se formalisa pas de cette familiarité.

« On a livré l'avion! J'ai eu rudement du mal à fixer les ailes. Où doit avoir lieu le départ?

— Chez Goodie. S'il était dans le Sussex, ce serait plus facile, mais il est tout de même assez isolé. Est-ce qu'on peut tenir deux dans l'avion?

— Quatre. C'est un beau zinc. Quand j'étais dans l'aviation, si on nous avait dit qu'on pouvait avoir un appareil avec ailes détachables, nous aurions rigolé. »

L'amitié du docteur et de son étrange domestique n'était pas surprenante: Stoofer avait été plus compromis que Luke ne pouvait s'en douter dans certains incidents du passé de Blanter. L'homme qui avait été poursuivi pour le plus gros délit commis par Blanter et avait été condamné à cinq ans de prison, était le même qui vivait luxueusement à ses frais. Quand Stoofer était saoul, il avait l'habitude de dire à son patron qu'il tenait sa vie entre ses mains.

« Je suppose que le coup du Cambridgeshire va coller? »

Il se servit encore une bonne portion de whisky.

« Goodie ne s'en fait pas maintenant que nous avons coffré ce froussard de Rustem. Il constituait un véritable danger. Qu'est-ce que vous allez faire de lui? »

Le docteur ne voulut pas se compromettre.

« Nous verrons. As-tu tout arrangé pour demain?

— J'ai trouvé un chauffeur français et j'ai loué un camion. Peut-être que vous n'en aurez pas besoin.

— Je peux en avoir besoin. Je compte sur toi, Stoofer. S'il arrive quelque chose...

— Il n'arrivera rien, grogna l'homme. Faut-il que j'aille à la cave chercher une autre bouteille ou y allez-vous?

— Comme tu es mon domestique, ce serait une bonne idée de gagner ton argent », dit le docteur.

Dans le cours des vingt-quatre heures qui allaient suivre, il avait à compter beaucoup sur cette brute et il était sage de la maintenir de bonne humeur.

CHAPITRE XX

Les trajets en auto paraissaient toujours très courts à Luke parce qu'il avait beaucoup à penser, et il arriva à Newmarket avec l'impression d'avoir quitté Scotland Yard l'instant d'avant.

Bien que le temps ne fût pas très propice, la ville était encombrée et les autos roulaient le long de la grand-route par trois de front. Il arrêta la sienne à une petite barrière et se glissa au paddock, déjà rempli par la foule, quoique les partants de la première course ne fussent pas encore affichés.

Dans les courses, le Cambridgeshire tient la seconde place comme intérêt après le Cesarevitch; mais cette année on escomptait les chances de cinq ou six chevaux, on avait joué plus que les autres années et l'intérêt du public était particulièrement vif.

Luke eut une longue conversation avec les commissaires du Jockey-Club; quand il sortit du petit salon, le paddock était encore plus garni. Il se désintéressa de la première course, mais alla voir chacun des hommes qu'il avait placés aux sorties du pesage. Il aperçut Goodie solitaire dans son

attitude habituelle et dans le coin le plus éloigné du paddock. Pendant que Luke visitait ses sentinelles, arriva la grosse Rolls de Blanter:

« C'est cette voiture-là; surveillez-la; si c'est nécessaire, mettez-la hors d'état de repartir. »

Le docteur était entré au pesage. Luke ne mésestimait pas l'habileté de Blanter; c'était un homme qui mettait de puissants moyens au service de son génie; il ne manquait jamais de couvrir ses pistes, de préparer sa retraite comme un grand général. Il avait dit à Luke: « Je peux prévoir toutes vos démarches et vous ne pouvez prévoir les miennes; c'est comme cela que je vous tiens, Luke. »

Avant le Cambridgeshire, le paddock était si encombré qu'on ne pouvait s'approcher des chevaux; se promenant dans le ring, Luke apprit que *Field of Glory* était chaud favori: la cote était de cinq contre deux, et il n'était presque plus possible de le jouer: les bookmakers refusaient maintenant toute espèce de pari sur lui.

Les chevaux sortirent sur la piste pour prendre leur canter; Luke vit un magnifique cheval bai qui attira son attention:

« Voilà le gagnant; il pourrait gagner en tirant un autobus! » dit une voix près de lui.

Certainement aucun autre cheval n'était aussi resplendissant de santé et n'avait une action aussi légère; ses longues foulées couvraient un terrain immense. Luke regarda le tableau d'affichage et vit que le cheval avait le n° 1 au départ, la meilleure place.

Il alla se placer sur les premiers gradins des tribunes pour voir la course: le départ se fit attendre assez longtemps, quelques chevaux étaient nerveux, deux refusaient de s'approcher de la *starting* (1), un troisième voulait partir dans la direction opposée. Les autres durent attendre: enfin ils furent tous en ligne.

« Partis ! »

Le peloton semblait exécuter une charge de cavalerie; les chevaux paraissaient voler; il était encore impossible de voir lequel était en tête. Luke avait au bout de sa lorgnette la toque verte du cheval qui tenait la corde; il galopait avec la plus parfaite aisance. C'était une certitude pour tout le monde que *Field of Glory,* non seulement était en tête, mais ne pouvait pas être battu. Il passa le poteau, gagnant de trois longueurs.

Luke courut au paddock et se tint près de la salle des balances. Goodie revenait lentement vers l'endroit où le gagnant allait être dessellé; au même moment, apparaissait au-dessus de la tête des spectateurs, le jockey de *Field of Glory* ramenant son cheval. Goodie le tint par la bride, pendant que le jockey mettait pied à terre et le dessellait; puis ils entrèrent ensemble dans la salle des balances avec Luke sur leurs talons. Le jockey était encore assis sur la balance, quand Luke passa un bout de papier au commissaire:

(1) Machine comportant des rubans derrière lesquels les chevaux s'alignent au départ, et que le starter fait fonctionner.

« Vous réclamez contre le cheval, monsieur Luke?

— Je réclame contre ce cheval pour le motif que ce n'est pas *Field of Glory,* mais un cheval importé d'Argentine, qui s'appelle *Vendina,* et qui fut vendu par feu señor Garcia comme étalon en Allemagne. »

La figure de Goodie semblait un masque: il ne montra pas le moindre signe d'émotion.

« C'est une accusation stupide. L'affaire ira devant les commissaires, je pense? »

Il sortit de la salle des balances, un détective à son côté; à ce moment, les policiers le mirent en état d'arrestation.

Quant au docteur, les sentinelles placées par Luke le virent bien sortir et suivre la ligne des autos, mais elles restèrent à surveiller la sienne. Pendant ce temps, une grosse voiture française passa doucement près de lui et quand elle fut repartie, il avait disparu. Blanter avait deux voitures garées; il avait sauté dans la seconde, pendant que l'autre restait pour donner le change!

Luke, qui arrivait à ce moment, comprit en une seconde ce qui s'était passé et, sans prendre le temps de maudire les détectives, il sauta dans la voiture de la police et se lança à la poursuite de Blanter.

La grosse auto française était presque hors de vue, filant vers Londres, à cinquante mètres devant Luke et allant aussi vite que lui. C'est alors que la ruse de Blanter se dévoila; un gros camion qui se trouvait sur le bas-côté recula jusqu'au milieu de la route afin d'interrompre la circulation. C'était

si bien exécuté que Luke crut d'abord à un accident, mais la ruse était visible, car le camion n'avait bougé qu'après que l'auto du docteur fut passée. Un des détectives sauta sur le chauffeur:

« Je vous arrête! Rangez votre camion! »

Mais avant que le camion ne fût rangé, l'auto de Blanter était hors de vue. Alors un autre obstacle se présenta: un énorme van automobile pour chevaux venant vers eux, allant sur Newmarket; mais il se rangea sur le côté pour les laisser passer.

Mais Blanter semblait avoir oublié un danger: la fermeture du passage à niveau de Six Mile Bottom. Les barrières étaient en effet fermées quand son auto arriva et elles ne s'ouvrirent que lorsque la voiture de la police ne fut plus qu'à cent mètres de sa proie. Les deux voitures rivalisèrent de vitesse dans une course effrénée. C'est au carrefour des routes de Royston et de Newport que les détectives réussirent à dépasser l'auto française et stoppèrent devant elle en bloquant les freins à fond.

Luke ne reconnaissait pas le chauffeur; c'était un étranger. Faisant le tour de la voiture, Luke ouvrit la portière en disant:

« Sortez, docteur! »

Mais l'auto était vide; sur le tapis se trouvait une carte avec ces mots:

« J'avais prévu cela. Désolé de vous désappointer. »

Luke mit le chauffeur en état d'arrestation et retourna en toute hâte faire une enquête à Six Mile

Bottom; c'était sûrement là que l'homme s'était échappé et avait peut-être pris le train qui avait provoqué la fermeture des barrières: à sa stupéfaction, il apprit que personne n'avait été vu descendant de l'auto et que le train, un express, ne s'arrêtait pas à Six Mile Bottom.

« Je peux jurer que l'auto était vide, parce que j'ai regardé à l'intérieur », dit un employé de la gare.

Quand l'homme avait-il donc pu s'échapper? Pendant que Luke était arrêté par le camion, Blanter avait pu s'enfuir, mais où aurait-il été? Il n'y avait aucune maison à proximité et ce n'était pas un homme à se cacher dans les bois.

Luke retourna au champ de courses. Le cheval n'avait pu être disqualifié avant qu'une enquête ne fût faite par les commissaires. Goodie avait été emmené au poste de police sans protester. Le détective alla l'interroger, mais il refusa de parler. Il l'emmena à Londres, les menottes aux mains et le logea à Cannon Row pour la nuit.

La situation était encore obscure, mais Luke avait confiance en lui-même pour fournir au Jockey-Club la preuve que son intervention était justifiée. Il aurait bien envoyé des policiers prendre possession de la maison de Goodie, mais elle se trouvait sous la juridiction de la police locale, qui prit seule l'affaire en main.

Une chose pouvait être faite cependant. M. Trigger fut appelé et interrogé sur lui-même et sur ses Transactions. Comme c'était à prévoir, il prouva

que son rôle consistait uniquement à indiquer des chevaux.

La maison de Blanter fut surveillée, quoique Luke pensât qu'il chercherait à s'embarquer dans un port pour le continent. En tout cas, il se disait avec soulagement qu'avec Goodie en prison et Blanter en fuite, Edna Gray courait moins de danger.

On n'avait plus revu Rustem; peut-être avait-il gagné une retraite qui, pour une raison inexplicable, était soi-disant Edimbourg. Pilcher ne savait rien de son patron, sauf qu'il devait venir à son bureau le jour de sa disparition. Ceci fut confirmé par la perquisition faite chez Rustem; s'il avait pris la fuite, il aurait emporté avec lui les deux mille livres qu'on trouva dans un de ses tiroirs.

Il était huit heures du soir quand le vigilant Lane vit un gros van automobile passer sur la route devant l'entrée de Gillywood Cottage sans s'arrêter. Lane ne trouva là rien d'extraordinaire: quoi d'étonnant à ce qu'un van circulât dans un centre d'entraînement. Il ne vit pas le van s'arrêter près de Longhall et éteindre ses lumières. Le chauffeur descendit, ouvrit la porte et dit:

« Vous êtes arrivé, patron! »

Blanter sortit péniblement du compartiment habituellement réservé au lad et dégourdit ses jambes; il était resté longtemps claquemuré dans cette petite cellule, car il avait traversé Newmarket, fait un long détour et était revenu par Cambridge.

Le van avait attendu près de Six Mile Bottom depuis deux heures de l'après-midi, de même que

le camion qui avait obstrué la route. Luke ne pouvait pas se douter que ce van à l'aspect innocent, se dirigeant sur Newmarket, contenait sa proie.

Blanter était venu ensuite à Longhall, pensant que dans la fièvre de cette journée, Luke relâcherait sa surveillance autour d'Edna Gray. De plus, le plateau offrait un terrain de départ propice pour le petit avion qui prendrait l'air le lendemain à l'aube, et à bord duquel il s'embarquerait.

A l'endroit où il s'était arrêté, le van automobile pouvait passer inaperçu jusqu'au matin et, pendant la nuit, Stoofer était capable d'exécuter son travail de montage de l'avion. Car Stoofer avait été deux ans dans l'aviation pendant la guerre et c'est lui qui avait suggéré au docteur ce moyen de fuite.

Blanter alla reconnaître Longhall; pendant qu'il faisait le tour de la maison, il entendit le cocher qui travaillait dans la cour des écuries; il y avait aussi, il le savait, deux domestiques, trois hommes en comprenant Lane; il n'ignorait pas non plus la présence des détectives placés par Luke. En cherchant avec précaution dans l'obscurité, il mit la main sur une échelle qu'il plaça contre le mur de la maison, près d'une fenêtre ouverte qu'il savait être celle de la chambre d'Edna Gray. Soudain, il entendit un bruit qui le fit se plaquer contre le mur. C'était la voix d'Edna, parlant au groom; elle commandait son cheval pour le lendemain matin. Il rampa jusqu'à l'angle du mur: elle était là tout près; elle portait un long manteau qu'elle venait de jeter sur ses épaules, et était nu-tête. Un cheval

se mit à frapper du pied dans les écuries et le cocher se hâta de se rendre auprès de lui. La jeune fille se retourna, aperçut l'échelle se profilant sur le ciel et poussa une exclamation. C'est ce qui décida Blanter. Il s'élança sur elle, lui appliqua son énorme main sur la bouche et lui passa son autre bras autour de la taille.

« Si vous criez, je vous étrangle! » lui dit-il dans l'oreille.

Elle se débattait furieusement pour échapper à son étreinte, mais son bras avait la rigidité du fer. Soudain, elle défaillit, s'affaissa et, au poids qu'il sentit peser, il jugea que son évanouissement n'était pas feint. Il la porta jusqu'à l'angle du mur; là, il entendit les pas du cocher qui rentrait chez lui; puis, jetant un coup d'œil aux alentours, il la souleva sans effort et s'en alla rapidement vers le van avec son fardeau. Stoofer, qui buvait du thé, sauta sur ses pieds.

« Vous l'avez? demanda-t-il triomphant. Bon Dieu, c'est un coup de veine, docteur! Donnez, je vais la porter.

— Ce n'est pas la peine », dit Blanter sèchement.

Ils s'en allèrent dans l'obscurité, quand, en approchant du pied de la colline, la jeune fille fit un mouvement. Blanter la posa à terre, tira de sa poche un petit étui et lui fit une piqûre au bras. Elle gémit un peu, puis sa tête s'inclina.

Le docteur reprit la jeune fille dans ses bras; ils ne s'arrêtèrent qu'à la grille de fer qui fermait les caves de Perrywig où ils entrèrent ensemble.

« Cherche à tâtons dans un de ces trous creusés dans le roc, tu trouveras une lanterne. Ne l'allume pas avant que je te le dise. »

La cave s'étendait tout droit pendant cinquante mètres, puis se coudait à angle droit. Là, il y avait une autre grille à ouvrir.

« Tu peux allumer, maintenant! »

Ils se trouvaient alors dans une grande caverne; Blanter posa la jeune fille sur le sol, le dos contre un petit mur, puis, se dirigeant vers une niche, il plaça brusquement la lampe devant les yeux d'un homme endormi.

« Réveillez-vous, mon petit Arthur », dit-il.

L'individu, qui était couché sur un lit de paille, se réveilla en tressaillant et regarda, ébahi, clignant des yeux, l'homme qu'il craignait le plus au monde.

« Hello! docteur! Il y a quelque chose de moyen-âgeux dans tout ceci, n'est-ce pas, mon vieux? »

Il remua une jambe et on entendit le bruit de la chaîne fixée d'un côté à son pied, de l'autre au roc.

« Ne parlez pas, je vous apporte des nouvelles. Ils ont pris Goodie et ils courent après moi et vous. »

L'homme à la figure blafarde se leva en chancelant sur ses pieds:

« De quelle accusation s'agit-il ?

— Je vais vous le dire: homicide prémédité; nous sommes tous dedans, Rustem, excepté vous.

— Pas moi, pas moi! dit le prisonnier s'agitant et riant nerveusement. Je ne savais rien, je vous avais dit...

— J'ai dit excepté vous, mais si vous n'êtes pas inculpé, vous êtes le témoin principal, ce qui est très malheureux pour vous!... Je vous ai apporté une petite amie. Mais elle n'est pas ici pour vous tenir compagnie. »

C'est alors que Rustem aperçut la jeune fille.

« Miss Gray!

— Vous pouvez l'appeler Edna, je vous en donne la permission. Quand vous serez parti, elle nous amusera, Stoofer et moi; nous avons tous les deux les mêmes idées sur le sujet. Si nous devons être pendus, autant commettre toute la gamme des crimes! »

Rustem le fixait avec une horreur qu'il ne cherchait pas à cacher; il était un voleur, un escroc, un scélérat, mais...

« Vous ne pouvez faire cela, docteur! Bon Dieu, vous ne pouvez faire cela! »

Blanter le regardait, amusé. Rustem était un poltron, pourtant à ce moment où il savait la mort toute proche, il ne sentait plus la peur. Soudain, il eut l'intuition, sans raison apparente, que la jeune fille reprenait connaissance et écoutait, bien que sa tête fût toujours penchée de côté.

Le docteur prit un trousseau de clefs dans sa poche.

« Nous allons vous délivrer, Rustem.

— Par délivrer, je suppose que vous voulez dire!...

— Exactement, vous êtes trop dangereux et, d'autre part, vous êtes un imbécile.

— Une fois, Blanter, vous m'avez parlé de kélacine; vous m'avez dit que ce serait le toxique dont vous voudriez user pour disparaître. »

Le docteur sourit.

« Homme remarquable ! Remarquable mémoire ! »

Il ouvrit son petit étui et y choisit une fiole minuscule.

« Je suis très heureux que vous soyez si raisonnable. J'ai prévenu vos souhaits: kélacine, c'est exactement le remède que j'avais prescrit ! »

Edna, réveillée maintenant, regardait le drame qui se jouait, glacée d'horreur. Elle reconnut Rustem. Le docteur, qui avait disparu une minute, revint avec un verre à moitié plein d'eau.

« Quel est l'effet de cette drogue? » demanda Rustem.

Le docteur faisait tomber goutte à goutte le liquide dans l'eau:

« Avec une goutte, c'est la paralysie, avec deux ou trois, selon la constitution du patient, la mort. Je vous en donne six.

— Mettez-en soixante, je voudrais que ce soit fini rapidement, dit Rustem froidement.

— Voilà qui est parlé comme un gentleman », dit le docteur en souriant, et il versa tout le contenu de la fiole dans le verre.

Stoofer regardait, fasciné. Edna vit Rustem prendre le verre d'une main tremblante.

« Voudriez-vous m'enlever ma chaîne? Cela me dégoûte de mourir enchaîné. »

Blanter le regarda, prit une clef et ouvrit le cadenas.

« Merci. Maintenant, avant de m'en aller, je vais vous dire un secret. — Il regardait le gros Blanter de près. — Si je m'étais sorti de cette affaire, j'avais décidé d'entrer dans un monastère. »

Blanter leva ses sourcils et ouvrit sa bouche toute grande: c'était une grimace qui accompagnait invariablement sa joie et était suivie d'un éclat de rire. Personne ne connaissait ce tic mieux que Rustem. Au moment où la grande bouche s'ouvrit, avec une rapide secousse de son poignet, il lança le contenu du verre dans la figure de l'homme. Blanter chancela en arrière, porta la main à sa poche, puis, avec un cri d'agonie, il tomba sur les genoux, la face toute bleue. Son domestique se précipita pour le soutenir. A la même seconde, Rustem, d'un saut, fut près de la jeune fille, la saisit par le bras et la mit sur ses pieds.

« Courez! » lui hurla-t-il.

La première grille était ouverte, il la repoussa derrière lui violemment, espérant qu'elle se refermerait; il entendit des pas trébuchants derrière lui, mais il ne voulut pas s'arrêter.

« Connaissez-vous le chemin de votre maison? » demanda Rustem haletant.

Edna ne pouvait se tenir sur ses jambes, tant par frayeur que par faiblesse; elle put à peine lui répondre.

Quelqu'un courait après eux, probablement Stoofer. Rustem regarda par-dessus son épaule et,

terrifié, il vit la hideuse figure du docteur. Ils couraient toujours, Rustem poussant Edna en avant; elle atteignit l'extrémité de la caverne, fuyant le bruit d'une lutte terrible qu'elle entendait derrière elle. Elle sortait des caves, quand des formes vivantes se mirent en mouvement devant elle; elle s'arrêta, paralysée par la frayeur: quatre yeux brillants la regardaient fixement dans l'obscurité et elle entendit le hurlement hideux de deux bêtes.

Des panthères! Deux grosses panthères! Edna perdit connaissance et s'affaissa sur le sol. Mais autre chose attira l'attention des deux fauves, une lutte entre deux hommes criant et haletant; une des panthères fit un bond en avant; Blanter se retourna pour lui faire face: il tira et la panthère s'effondra avec un hurlement de douleur; à ce moment, deux coups de fusil retentirent tout près de lui et la seconde panthère retomba lourdement sur le cadavre de Blanter.

CHAPITRE XXI

Edna Gray se réveilla comme d'un mauvais rêve; la tête lui tournait quand elle essayait de s'asseoir sur le divan où elle était étendue; elle était très faible. Quelqu'un lui passait de l'eau de Cologne sur le front.

« Restez bien tranquille, miss. »

C'était la voix de Luke. Quand elle ouvrit les yeux, il était assis sur un tabouret près du divan, paraissant vieilli; comme n'importe qui aurait pu le paraître après avoir tiré sur une panthère dans l'obscurité, sans être sûr que la balle frapperait le fauve et qu'elle n'atteindrait pas la femme qu'il aimait.

Elle lui demanda de lui raconter toute l'histoire.

« Je suis revenu à Longhall grâce à une inspiration de policier, mais je ne supposais pas que j'allais tuer une panthère. Oui, c'étaient des panthères que possédaient Goodie, voilà pourquoi il vivait isolé dans une sorte de cage. Le jour, il les gardait dans une caverne, la nuit elles constituaient une garde contre les voleurs. Il avait été obligé de construire de nouvelles écuries afin que les che-

vaux ne sentissent pas l'odeur de ces bêtes. Goodie avait un tas de secrets dans ce cottage, y compris une biographie que je lirai avec le plus grand intérêt. »

Edna lui parla de la caverne, mais Rustem lui avait déjà raconté la scène, avant d'être conduit à l'hôpital dans une ambulance.

« Oui, je sais, c'est là qu'ils ont gardé le pauvre Garcia. Il avait reconnu le cheval, qu'il croyait être en Allemagne, dans le lot de Goodie. Il vint ici pour s'en assurer et descendit au *Lion Rouge*. Rustem le fit surveiller et, quand il fut sûr que le secret était découvert, il y eut une consultation. Vous vous rappelez que Rustem vint en hâte à Doncaster? C'était pour avertir la bande que Garcia se trouvait dans le village. Ils s'emparèrent de Garcia la nuit suivante et l'enfermèrent dans les caves. Il essaya probablement de s'enfuir, car ils fixèrent une chaîne dans le mur et l'y attachèrent. Je ne crois pas qu'il ait été maltraité. Sa mort a été provoquée, je présume, par l'administration d'une drogue trop forte, pendant qu'on le transférait des caves à Maidenhead, chez le docteur. Ils avaient très peur de lui: pensez qu'il savait que *Field of Glory* n'était autre que son cher *Vendina*. Rustem organisa l'envoi de tous les télégrammes. En effet, ils ne voulaient pas que vous restiez ici à surveiller leur terrain: Goodie avait peur que vous voyiez les panthères; de plus, vous étiez la seule personne à pouvoir donner des renseignements sur Garcia. L'autre danger pour eux fut le pauvre Punch: il

avait reconnu le vrai *Field of Glory,* qui avait un pied plus petit que les autres; alors Goodie supprima ce cheval. Ils allaient exécuter leur dernier coup, dans le Cambridgeshire; s'ils s'en étaient tirés, ils auraient gagné cinq cent mille livres. Il fallait donc qu'ils se débarrassent de Punch et le malheureux se jeta dans la gueule du loup. Ce fut une idée du docteur de déposer le corps de Garcia chez moi; c'est pendant qu'il était là que Punch téléphona, ainsi qu'il m'avait promis de le faire, à dix heures et demie. Blanter savait que Punch avait découvert leur escroquerie, que cet homme était un obstacle à la fortune qu'il allait réaliser: il prit rendez-vous avec lui, lui demanda de le retrouver sur les quais. Je pense que Punch a été tué à bout portant.

— Avez-vous arrêté le docteur Blanter, ou est-il parti?

— Dans un sens, il est parti », dit Luke, et Edna frissonna.

CHAPITRE XXII

« Coupable », dit le jury, et Goodie regarda la Cour avec ses yeux sans expression.

« Considérez-vous Arthur Ralph Rustem coupable ou non coupable d'avoir gagné de l'argent frauduleusement?

— Coupable, dit le jury.

— Considérez-vous Joseph Phidias Trigger coupable ou non coupable de fraudes?

— Non coupable », dit le jury.

M. Trigger quitta le banc des prévenus.

On dit que Goodie s'attendait à être condamné à sept ans et qu'il ne le fut qu'à cinq; que Rustem s'attendait à trois ans et qu'il fut ennuyé d'avoir la même condamnation que son compère.

« La vérité est que, disait-il à Goodie dans l'obscurité de la voiture de police qui les emmenait à la prison de Wandsworth, nous avons eu une veine extraordinaire de ne pas avoir plus, comme ce sera le cas pour Stoofer, du moins vous... cinq ans, ce n'est pas beaucoup. »

Goodie l'entendit soupirer, puis, sur un ton plus gai, Rustem dit:

« Si nous avons la réduction habituelle pour bonne conduite, nous sortirons à temps pour Ascot. Cette Edna Gray, vous savez? elle épouse Luke aujourd'hui, le jour de notre condamnation! Je trouve ça indécent! »

Imprimé en France
BRODARD & TAUPIN
Coulommiers-Paris
— 5 - 0491 —

EDGAR WALLACE est, à l'heure actuelle, le grand maître du roman policier et du roman d'aventures. Aucune œuvre contemporaine n'est plus passionnante que la sienne. Tous ses romans renferment du mystère, des énigmes, des péripéties, du drame. Aucune œuvre non plus n'est plus variée. Toujours le lecteur est intéressé, entraîné, saisi dans les fils d'une intrigue captivante. Successivement tous les romans d'Edgar Wallace vont prendre place dans la collection l'Enigme.

VOLUMES à paraître

•

LE SERPENT JAUNE
LA ROUILLE MYSTÉRIEUSE
LE "55"
LAQUELLE DES DEUX ?
L'HOMME DU CARLTON
UNE LUEUR DANS L'OMBRE
L'HOMME SANS NOM
LE MYSTIFICATEUR

•

Chaque volume **6** fr.

VOLUMES à paraître

•

LE RUBAN VERT
LE TALISMAN MYSTÉRIEUX
LA TERREUR
QUELQU'UN A TUÉ
LA PORTE DU TRAITRE
L'ILE D'ÈVE
LE GAGNANT DU DERBY
LA CHATELAINE D'ASCOT

•

Chaque volume **6** fr.

HACHETTE

Imprimé en France
—
Imp. D.M. Paris